E. D'EICHTHAL

QUELQUES AMES D'ÉLITE

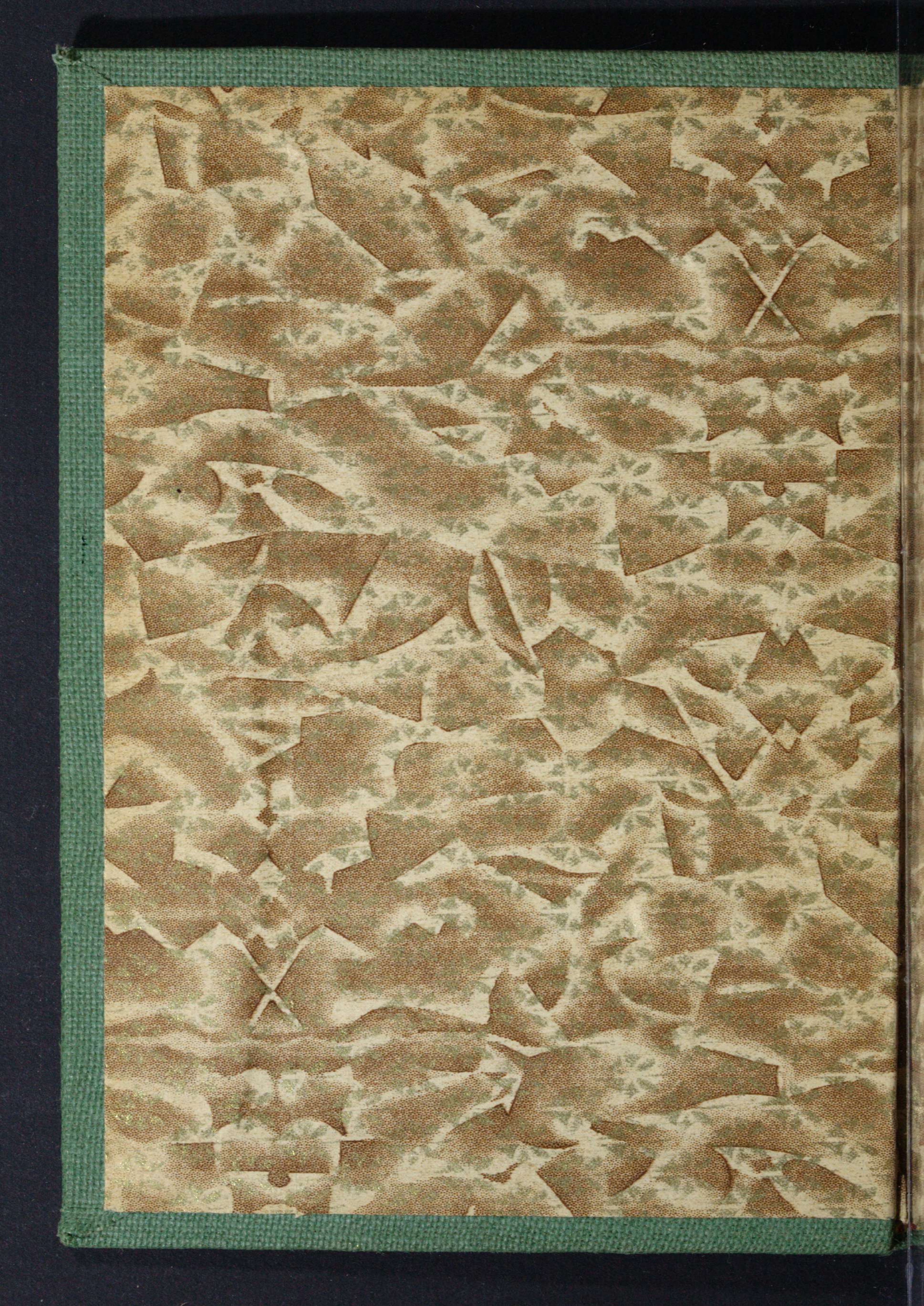


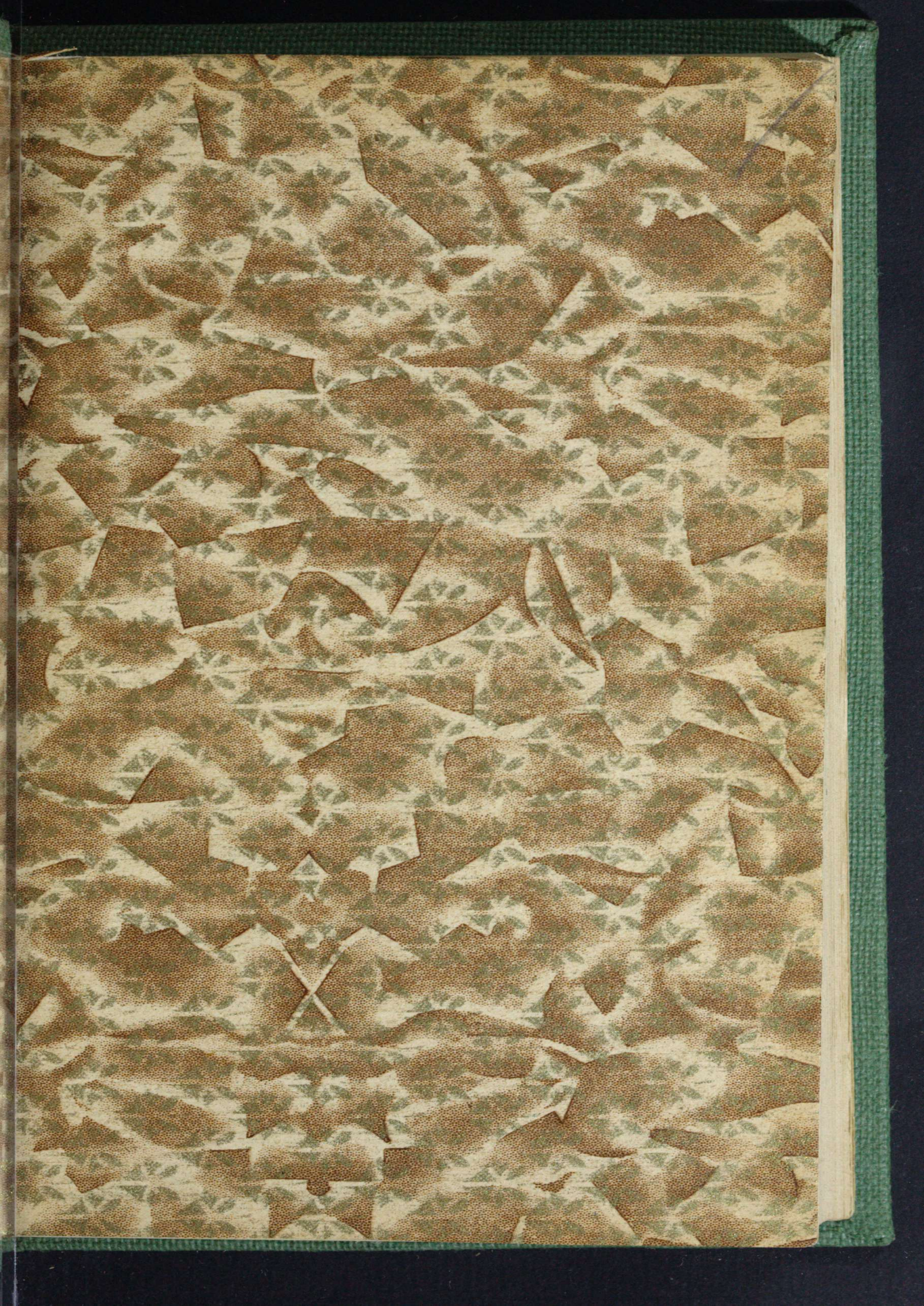


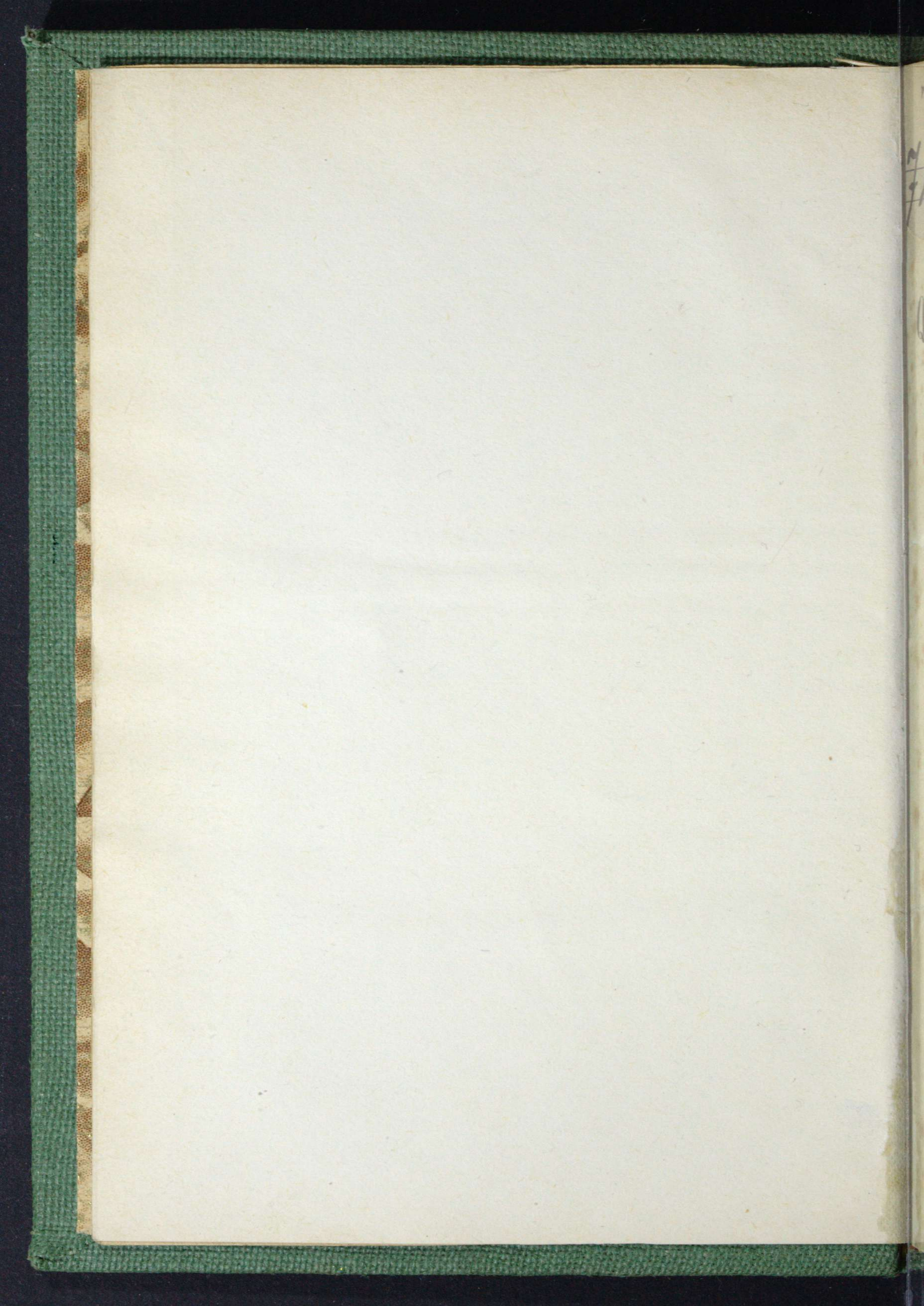





000551610







EUGÈNE D'EICHTHAL
Membre de l'Institut.

QUELQUES AMES D'ÉLITE

(1804-1912)



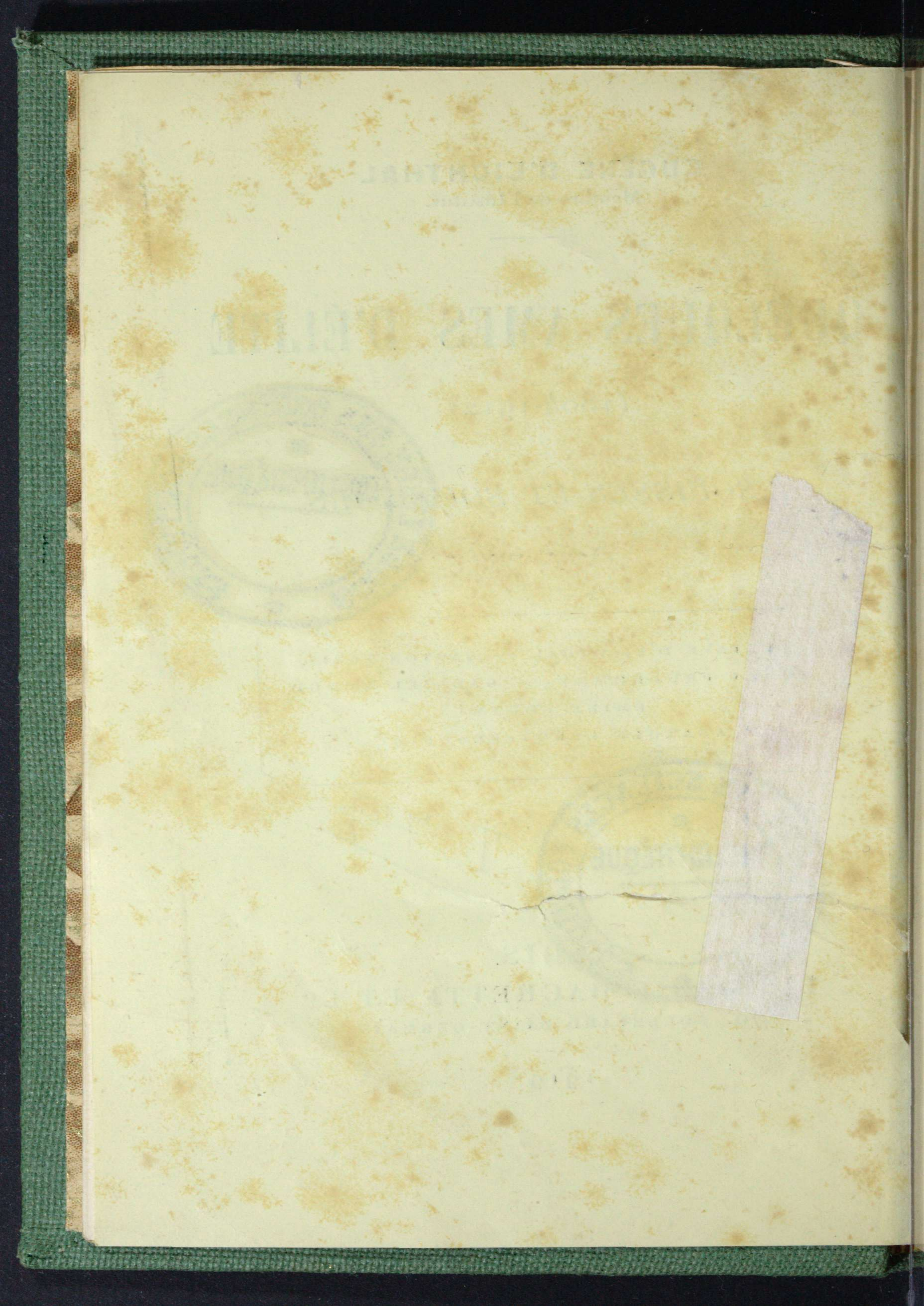
ESQUISSES ET SOUVENIRS

GUSTAVE D'EICHTHAL — GASTON PARIS
SULLY PRUDHOMME — GABRIEL MONOD
ÉMILE BOUTMY
ANATOLE LEROY-BEAULIEU



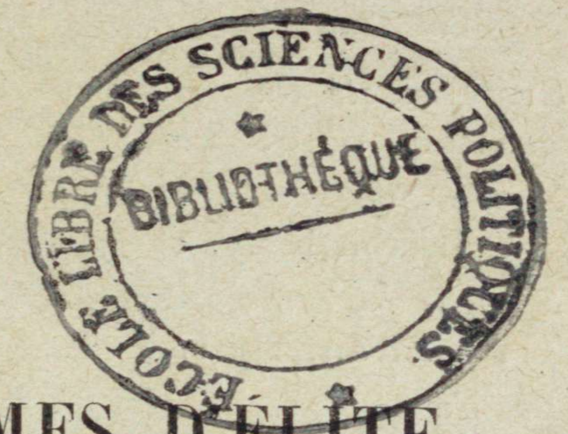
PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN

1919



Offert à la Bibliothèque de l'Ecole

E d'Eichthal



QUELQUES AMES D'ÉLITE

DU MEME AUTEUR :

Souveraineté du peuple et Gouvernement. 1 vol. in-18. Alcan, 1895.

A. de Tocqueville et la démocratie libérale. 1 vol. in-18. Calmann-Lévy, 1897.

Socialisme, communisme, collectivisme. 2ᵉ édit., 1 vol. in-18. Alcan, 1901.

La Formation des richesses et ses conditions sociales actuelles. 1 vol. in 8. Alcan, 1906.

La liberté individuelle du travail et les menaces du législateur. 1 vol. in-18. Alcan, 1908.

Guerre et paix internationales. 1 vol. in-18. O. Doin, édit., 1909.

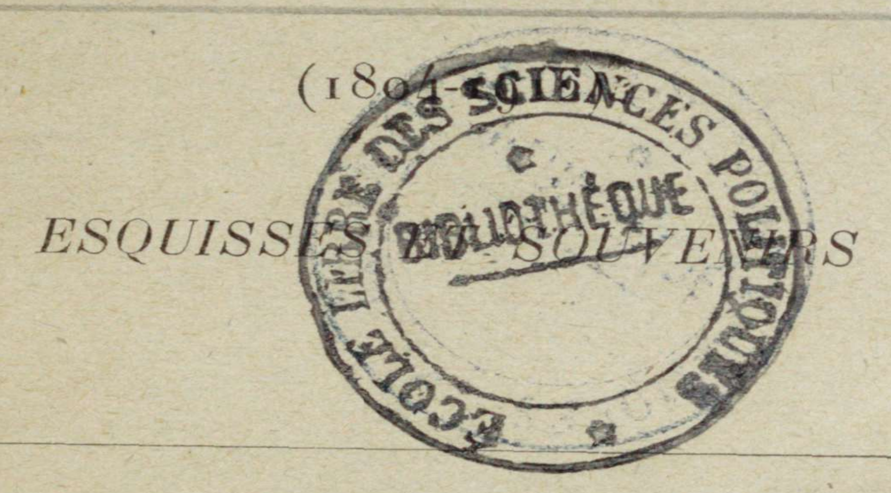
Pages sociales. 1 vol. in-18. Alcan, 1909.

Correspondance inédite de J. S. Mill avec Gustave d'Eichthal. 1 vol. in-18. Alcan, 1898.

EUGÈNE D'EICHTHAL
Membre de l'Institut.

QUELQUES AMES D'ÉLITE

(1804-19[illegible])

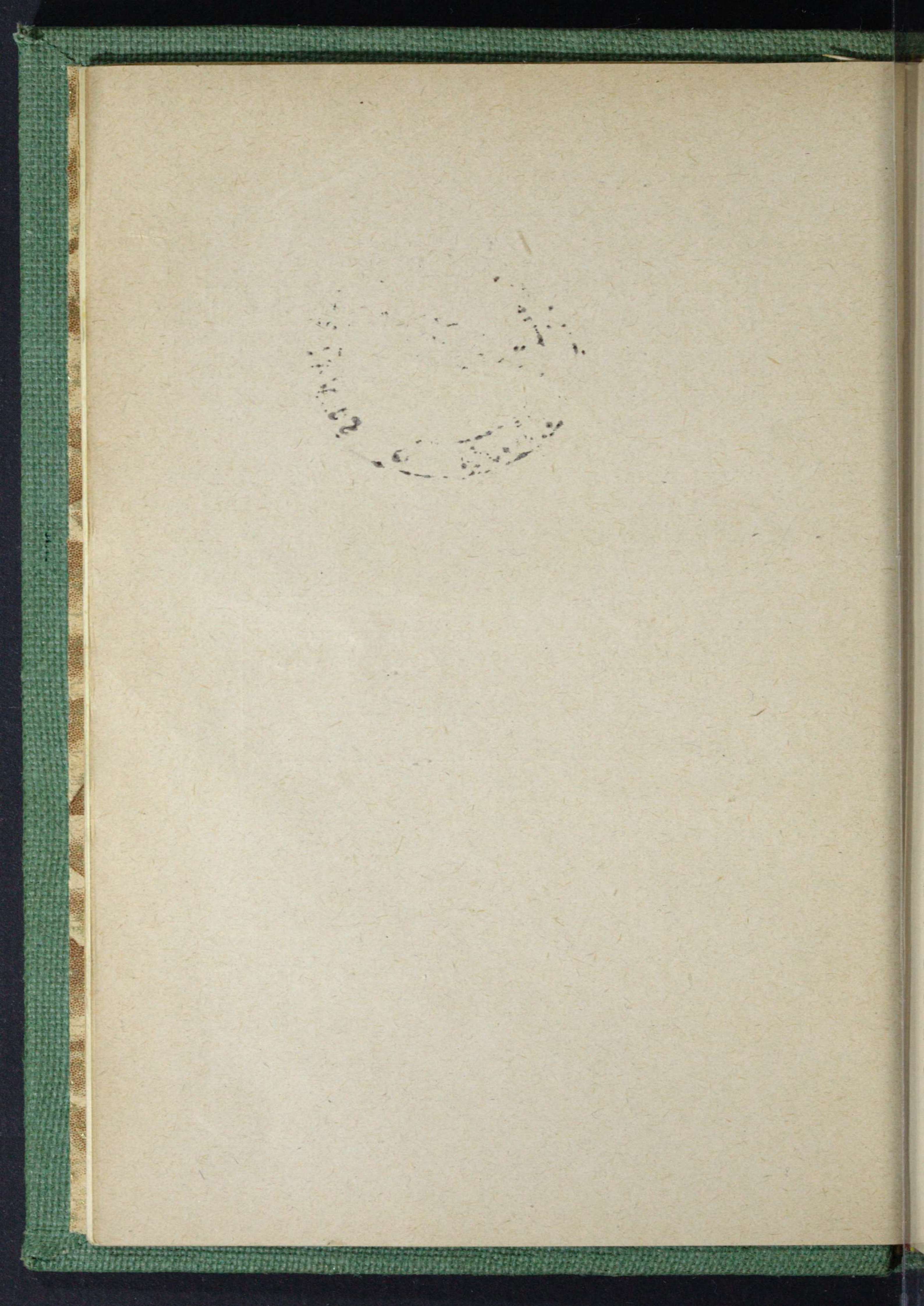


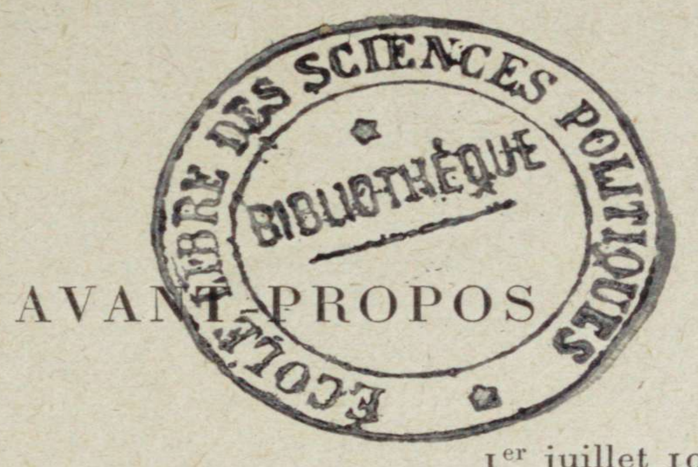
ESQUISSES ET SOUVENIRS

GUSTAVE D'EICHTHAL — GASTON PARIS
SULLY PRUDHOMME — GABRIEL MONOD
ÉMILE BOUTMY
ANATOLE LEROY-BEAULIEU

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN

1919





AVANT-PROPOS

1er juillet 1918.

J'avais en grande partie écrit ces pages avant l'effroyable tempête qui dévaste encore l'Europe, et il peut paraître peu opportun de les imprimer en ce moment. Les hommes dont j'ai tracé une esquisse sont morts, les uns bien des années, les autres quelques années seulement avant la guerre de 1914. Si quelques-uns d'entre eux avaient pu la prévoir ou la redouter, certainement ils ne l'avaient pas pressentie avec les gigantesques proportions de destruction dont nous sommes les témoins épouvantés. Ils n'avaient pas prévu les violences abominables contre les hommes et les choses, le mépris du droit auxquels nos ennemis se sont livrés sur une échelle qui laisse bien loin, non seulement les horreurs de 1870-71, mais celles des époques les plus barbares qu'ait connues l'humanité. Les âmes nobles dont je vais parler

avaient été bouleversées par la crise d'il y a près de cinquante ans. Quelle aurait été leur consternation devant des événements qui ont ouvert comme un fossé effrayant dans l'histoire de la civilisation humaine, qui ont semblé démentir notre foi au progrès, aux bienfaits de la science, à l'adoucissement des mœurs, foi qui, sous différentes formes, avait fait vivre ceux dont je voudrais rappeler quelques traits !

Cela a été une de mes plus profondes souffrances, pendant ces années tragiques, de me sentir privé du contact et comme de la communion de ceux avec lesquels j'avais, dans les grandes épreuves anciennes, senti, souffert, observé, gémi ou espéré, qui avaient été mes guides ou mes compagnons et dont le contrôle d'opinion ou de pressentiment me manquait cruellement dans nos sombres heures. Que de fois je me suis demandé ce qu'auraient pensé mon père ou Gaston Paris, Gabriel Monod, Sully Prudhomme, Em. Boutmy ou Anatole Leroy-Beaulieu. Je me sentais affaibli dans la sécurité de ma propre opinion ou de mes propres espérances par le manque de contact avec ceux qui m'avaient habitué à la confiance en leur jugement. Et je pensais en même temps à l'injuste brièveté de

la vie (même non tranchée prématurément) qui ne permet qu'exceptionnellement à une cervelle humaine d'embrasser l'enchaînement entier d'une série d'événements que lie pourtant étroitement l'un à l'autre une intime solidarité. N'est-ce pas illogique qu'il subsiste si peu de ceux qui ont vécu le second Empire, la guerre de 1870 et les années qui ont suivi, pour vivre la grande guerre qui en a été la suite et comme la conclusion? Et comment les nouvelles générations, privées de la vue directe des antécédents, replaceront-elles ces gigantesques événements dans leur enchevêtrement historique véritable?

Il en résulte pour ceux dont l'existence se prolonge au delà de la durée moyenne le devoir impérieux de transmettre, à ceux qui recevront de leurs mains le flambeau, le plus qu'ils peuvent réunir de leurs impressions et de leurs souvenirs sur les choses et les hommes qu'ils ont touchés de près. Ils créent ainsi un lien entre les générations, et réparent, dans une certaine mesure, l'interruption que la mort trop hâtive apporte dans la continuation de l'œuvre humaine. Réparation insuffisante, mais que notre conscience et notre amour de l'humanité, malgré ses défaillances, nous imposent de ne pas négliger, en la

proportionnant à la mesure de nos souvenirs et de nos forces.

Quant à moi, il me semble que je n'ai pas le droit de disparaître — et ce sera forcément bientôt — sans avoir dit en peu de mots ce qui me reste de plus vivant et de plus profond au cœur et à la mémoire touchant quelques grandes âmes auprès de qui j'ai vécu une partie — la meilleure partie — de ma vie. Étoiles bienfaisantes qui ont plané au-dessus ou à côté de mon existence et qui se sont successivement — quelques-unes prématurément — éteintes,

J'essaierai de rappeler certains traits essentiels de ces figures d'élite. Même si cette esquisse reste forcément incomplète, le fait qu'elle résulte d'une observation prolongée, éclairée par une affection profonde, lui donnera peut-être une certaine valeur aux yeux de ceux qui ont moins connu ou n'ont connu qu'indirectement les hommes dont je veux parler et qui tous ont laissé une trace digne d'être conservée dans la mémoire de nos descendants.

Les grands hommes ont souvent des petitesses. Je n'en ai pas connu chez ceux dont je rappelle ici quelques lignes maîtresses. C'est cette absence de petitesse qui les différencie pour moi de tant

d'organisations brillantes que j'ai frôlées, ou observées et parfois beaucoup admirées en quelques-uns de leurs dons. Je ne me suis jamais senti attiré complètement et totalement vers elles comme vers les personnes auxquelles je consacre ces lignes. Le talent ou le génie est une chose, et la noblesse de caractère en est une autre. Elles peuvent être réunies. Elles peuvent aussi rester séparées. Elles peuvent dépendre l'une et l'autre de la nature et non de la volonté. Aussi n'est-il pas question ici de mérite à signaler, mais de réussite à constater, et de bienfait dont on a joui par suite de liens naturels, d'amitiés de jeunesse, ou de simple attrait réciproque servi par les circonstances.

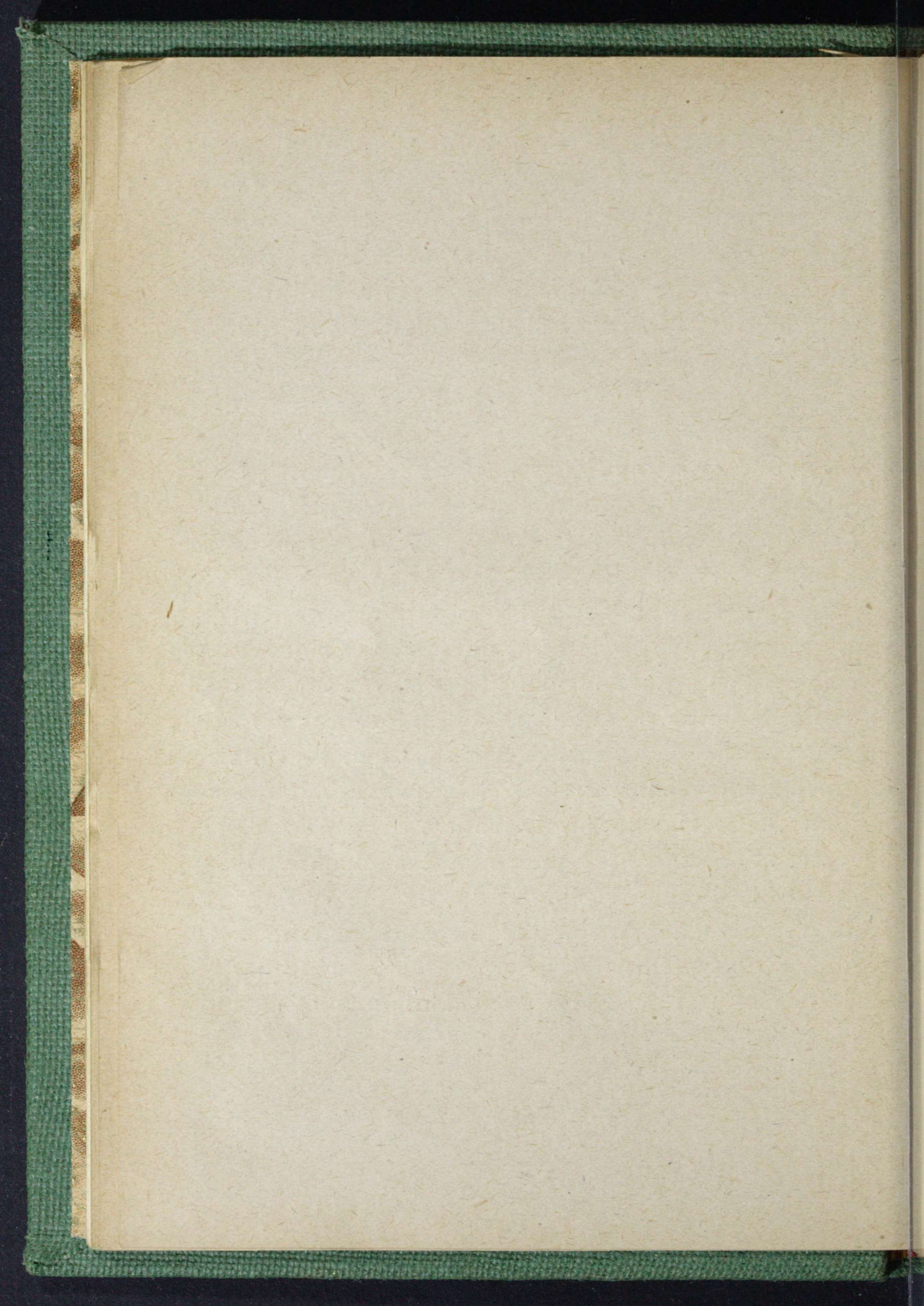
Un trait commun aux personnes que je rassemble ici, c'est que, tout en ayant été, par certaines de leurs parties, profondément religieuses — et dans des conditions très diverses —, aucune d'elles n'a été ou n'est restée à proprement parler entièrement liée à un dogme défini. Avec des points de départ et des nuances différentes, elles se sont affranchies et ne sont plus revenues à un assujettissement de la raison et de la conscience qui est la marque de la foi totale. Elles ont fourni ainsi un exemple intéressant et qui va contre cer-

taines affirmations, qu'une haute vie morale peut être indépendante de l'attachement strict à une orthodoxie. Elles ont, certes, sur ce point, été livrées à des combats pénibles, à des doutes douloureux, parfois à des déchirements profonds : mais qu'elles aient résisté, et gardé, malgré le maintien de leur liberté morale, les plus éminentes qualités de la religiosité au sens vraiment élevé du mot, ce n'est pas une de leurs caractéristiques les moins dignes d'attention et même d'admiration.

... Au moment où j'achève d'imprimer ces pages, voici, après une guerre atroce de plus de quatre années, au prix de quelles angoisses, de quels sacrifices, la victoire éclatante de la France et de ses alliés sur l'Allemagne avec ses acolytes, Autriche-Hongrie, Turquie, Bulgarie, coupables ensemble de la plus monstrueuse agression, des plus effroyables violences. Combien les hommes dont j'ai dessiné ici quelques traits, après avoir souffert comme nous, auraient été fiers de leurs compatriotes, fiers de la ténacité de la France, de sa confiance indestructible dans son droit et dans ses destinées, du sacrifice presque joyeux de sa vie fait par notre jeunesse à ce qui lui est apparu le devoir

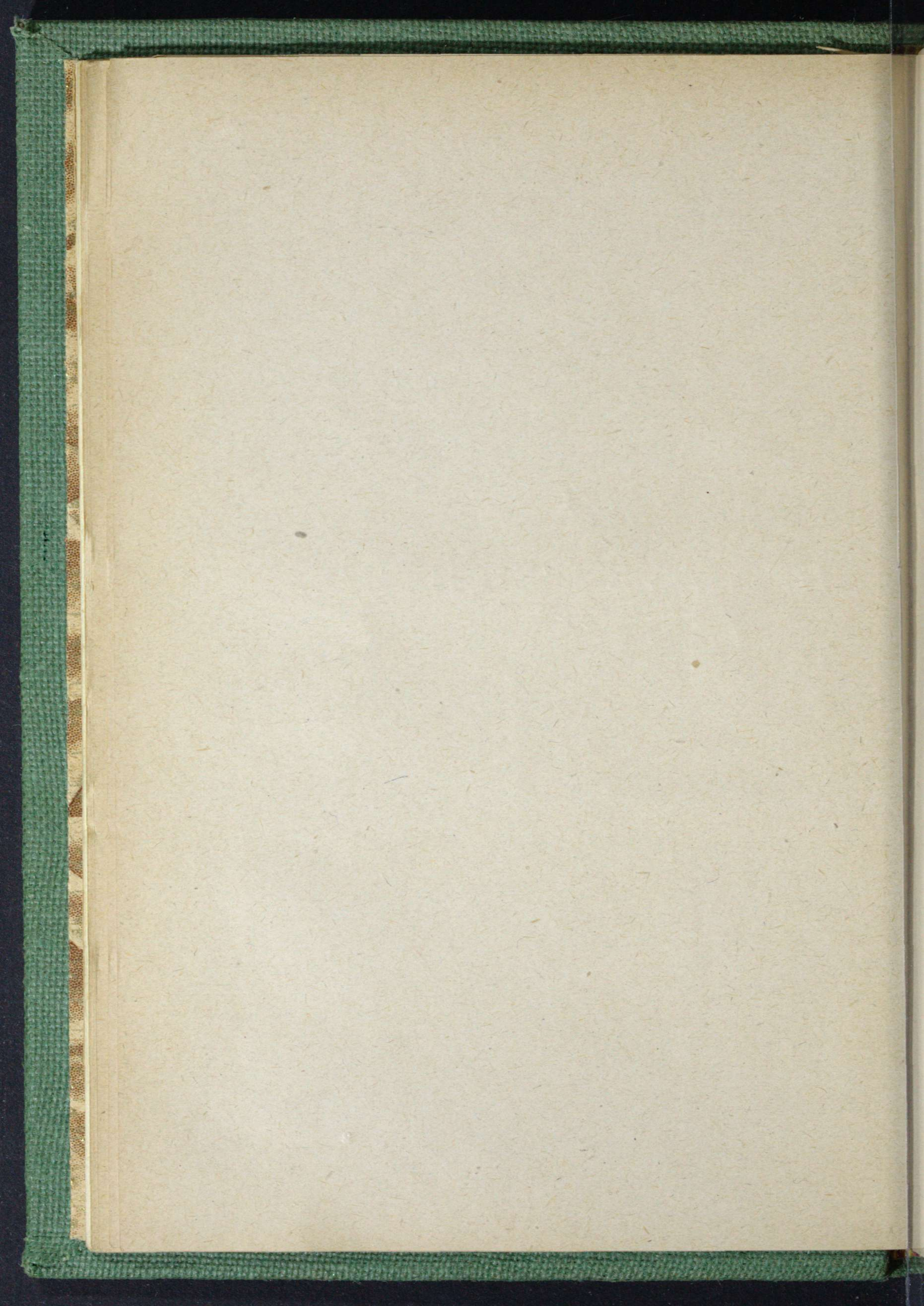
sacré. Ils auraient senti comme nous, malgré nos deuils irréparables et d'irrecouvrables ruines, l'humanité grandie par l'héroïsme de ceux qui ont lutté et vaincu, en préparant par leur éclatant exemple une humanité encore meilleure. Ils auraient joui de voir la France, abandonnée à ses désastres, en 1870, par toute l'Europe, secourue cette fois, aidée, aimée, par le monde civilisé presque entier, — le monde ancien et nouveau —, venant mêler le sang de ses fils à celui des nôtres pour arracher les peuples à la barbarie de la force brutale. Ils auraient aperçu, plus près de luire qu'au moment où ils ont disparu, une ère nouvelle annoncée et suscitée par l'union durable des nations les plus libres et les plus policées, union où la force sera mise aux ordres du droit et de la justice. Ils sont tombés avant l'éclosion de cette aurore. Par leurs travaux, leur vie, leur foi, ils avaient mérité de la voir, d'entendre les salves et les cloches de l'armistice, le cri de joie d'un peuple soulagé d'un affreux cauchemar, la clameur des provinces rendues à la mère-patrie, de partager, au milieu des nuages qui restent, notre confiance et nos espérances...

20 novembre 1918.



I

GUSTAVE D'EICHTHAL



I

GUSTAVE D'EICHTHAL

Parmi les figures d'élite auxquelles sont consacrées ces quelques pages, je dois mettre au premier rang mon père, non seulement parce que c'est l'être humain dont j'ai reçu la plus forte empreinte intellectuelle et morale, mais parce qu'ayant été en contact intime avec lui pendant une longue portion de mon existence, et l'ayant mieux connu que d'autres n'ont pu, même en l'aimant, le connaître dans sa modestie fondamentale, je dois déclarer que je n'ai pas rencontré, durant ma vie déjà longue, de nature supérieure comme valeur morale. Cette valeur morale prenait chez lui un caractère religieux qui s'étendait à tous ses actes quotidiens, même ceux en apparence les moins importants, Il a vécu dans une sorte de symbolisme qui le rendait un peu distant des autres

hommes plus préoccupés que lui du côté pratique et immédiat des choses et des événements. Il observait beaucoup, il apprenait et savait beaucoup, mais tirait toujours le résultat de ses observations ou de ses investigations scientifiques vers l'avancement d'un idéal moral.

Pour comprendre ce que fut Gustave d'Eichthal dans sa jeunesse, et ensuite dans sa vie entière, il faudrait pouvoir se refaire l'âme d'un enfant, de famille juive, venu au jour[1] (à Nancy où son père fut banquier) dans les années de début du Premier Empire, puis transplanté à Paris et converti — avec ses parents — au catholicisme. J'ai entendu raconter par mon père — et je retrouve dans des notes écrites par lui — que son enfance s'était en partie passée en face d'une grande Bible illustrée et qu'il s'était nourri des images et des récits de l'Histoire Sainte. Presque enfant encore, il avait, en même temps que sa mère, été jeté dans la dévotion d'un néophyte chrétien. Puis, après la vie de famille, où avait persisté l'autorité patriarcale particulière aux familles d'origine israélite, souvent rude dans ses formes, était venue l'éducation classique du lycée où il avait réussi

1. Le 22 mars 1804.

comme bon élève (il avait traduit en vers latins élégants la *Jeune Captive* de Chénier). Mais auparavant il avait été imprégné de judaïsme et de christianisme.

« Le sang du peuple élu coule dans mes veines, ainsi s'exprime mon père, dans une note intime datée du 2 mars 1832 (inédite). Un ancien Testament, orné des beaux dessins de Raphaël, fut la lecture habituelle de mon enfance. Là j'ai nourri mon imagination du sublime spectacle de la création, des scènes terribles du déluge, et de l'extermination d'innombrables armées. Je me suis passionné pour les valeureux exploits des guerriers israélites ; j'ai combattu avec les Josué, les Jonathas, les Macchabées. J'ai senti comment un David pouvait terrasser un Goliath. J'ai entendu gronder la voix des oracles ; j'ai frémi aux arrêts impitoyables de Moïse et des grands-prêtres ; et avec les prophètes j'ai erré dans le désert, ou me suis élancé au ciel sur un char de feu : avec eux j'ai professé la parole de vérité, bravé la rage du peuple, défié le courroux des Rois. Partout, partout, j'ai vu la main de Dieu, et l'inévitable accomplissement de ses décrets.

« Enfant, je suis devenu chrétien. J'ai abreuvé

mon cœur, sans le pouvoir rassasier, des joies du mysticisme et de l'extase. J'ai aimé la chasteté, la tempérance, la pudeur. J'ai conquis avec les martyrs la palme de béatitude ; j'ai prié avec les solitaires, et vaincu les ruses du Démon. J'ai appris dans les cloîtres l'obéissance aveugle envers le chef ; j'ai appris près des saints évêques les tendres sollicitudes de la paternité religieuse. J'ai été initié à cet amour de l'Homme-Dieu dont ne peuvent soupçonner la puissance ceux qui ne l'ont point éprouvé... Enfin je me suis pénétré du dogme de la présence perpétuelle de Dieu, je l'ai senti sans cesse au fond de mon cœur.

« Et j'avais éprouvé aussi les angoisses de la damnation ; j'avais tremblé pour moi-même et pour ceux qui m'étaient chers, devant la perspective des éternels châtiments. Enfin j'avais souffert du christianisme tout ce qu'il en fallait pour m'en détacher dès qu'une foi plus consolante se serait présentée... »

Plus tard en plein saint-simonisme il écrivait à son père (11 décembre 1831).

« Voici le secret de ma vie : J'ai de bonne heure été frappé des souffrances que les hommes, *riches et pauvres,* sans exception, ressentent au milieu de cette société dénuée d'avenir, dénuée

de joie, qui est la nôtre. J'ai moi-même toujours souffert dans cette société, et je n'ai jamais pu m'y concevoir d'autre vocation que de faire cesser les souffrances des autres, et les miennes propres. *Je suis né pour être* APOTRE. »

Apôtre, il le fut dans toute l'étendue du mot, d'abord dans le saint-simonisme, puis avec une certaine atténuation de forme et plus de maturité de pensée, dans le reste de sa carrière d'écrivain et de publiciste. Il avait été mis en contact avec les idées de Saint-Simon par un homme qui devait se séparer du philosophe avec éclat, mais qui fut pendant plusieurs années son élève et son collaborateur : Auguste Comte. Mon père avait pris d'abord de lui des leçons de mathématiques. Puis des liens plus étroits se nouèrent entre eux. Littré a publié dans le volume consacré au fondateur du positivisme les lettres de Comte à mon père, jeune encore, pendant un voyage qu'il fit en Allemagne, et d'où il initia son maître à la philosophie d'outre-Rhin et notamment à celle de Hegel.

J'ai de mon côté communiqué naguère à la *Revue d'Occident* de Pierre Laffitte les lettres de mon père auxquelles répondait Comte. On verrait dans cette correspondance l'affection profonde qui exis-

tait entre l'élève et le maître, et la confiance de ce dernier dans l'esprit d'observation et de généralisation de mon père. Cependant l'absence de religiosité de la doctrine de Comte à cette époque avait fini par refroidir mon père, et après une période d'apprentissage commercial et financier au Havre, à Berlin et en Angleterre, attiré par Olinde Rodrigues qui venait depuis la mort de Saint-Simon (1825) de grouper quelques-uns de ses disciples, il se rattacha à la nouvelle école que Rodrigues dirigeait avec Bazard et Enfantin. Je retrouve l'exposé de ses sentiments et de ses idées à ce moment dans une lettre qu'il écrivait à Stuart Mill, qu'il voulait convertir au saint-simonisme), (lettre que j'ai publiée dans le volume intitulé *Correspondance de J. S. Mill avec Gustave d'Eichthal*[1]), et où il déclare « qu'il a passé de l'athéisme à un sentiment tout contraire » (1er décembre 1829) : « Il est beau de voir Saint-Simon après avoir dans ses premiers écrits essayé de réorganiser la société au nom de la science, après avoir postérieurement renouvelé la même tentative au nom de l'Industrie, s'apercevoir qu'il a pris les moyens pour la fin ; que c'est au

1. Alcan, éditeur.

nom de leurs sympathies qu'il faut parler aux hommes, et surtout au nom des sympathies religieuses qui doivent résumer toutes les autres. Il est beau de lui voir généraliser le principe fondamental du christianisme : « Aime ton prochain comme toi-même », en mettant l'*humanité* à la place du prochain ; et à ce principe ainsi généralisé rattacher tous ses travaux précédents parce que celui qui aimera véritablement travaillera à l'amélioration de la condition des hommes par le perfectionnement de l'industrie »... « Dès lors, continue-t-il, il n'y a plus de connaissances sacrées et de connaissances profanes : le temporel et le spirituel se trouvent réunis dans une même unité religieuse : la doctrine religieuse saint-simonienne unit le but matériel temporel du polythéisme et du judaïsme au but spirituel éternel du christianisme... Dieu, pour les disciples de Saint-Simon, c'est cet être infini qui nous enserre, nous embrasse, réagit sur nous dans tous les sens ; qui se manifeste à nous par cette apparence matérielle qu'on appelle l'Univers, comme nous nous manifestons nous-mêmes les uns aux autres par nos apparences matérielles. »

Je retrouve ces idées plus développées dans une lettre qu'en 1830 (5 janvier) mon père écri-

vait à son ancien camarade Lamoricière[1] «... Vous êtes un de ces infortunés qui comme moi ont été ensorcelés par Comte et qui tiennent de lui comme une vérité des plus positives qu'à part le témoignage de nos sens il n'y a rien dans le monde qu'un homme raisonnable doive croire... Auguste Comte est certainement un homme d'une capacité scientifique... Saint-Simon l'avait choisi pour collaborateur et l'a gardé en cette qualité pendant huit ou dix années. Mais je vous affirme que Comte doit tout à Saint-Simon, qu'il lui doit non seulement son éducation scientifique, mais ses idées même, et que c'est à Saint-Simon que devaient revenir les hommages que nous adressions à son disciple. Quand vous aurez lu l'*Introduction aux travaux scientifiques du XIXe siècle* écrite par Saint-Simon en 1808, ses *Mémoires sur la gravitation*, sur l'*Encyclopédie*, sur la *Science de l'Homme*, écrits avant 1813, vous verrez alors qu'il n'y a pas dans Comte une seule idée importante qu'il n'ait pas empruntée à Saint-Simon... Sans doute Comte a dans son travail donné plus d'ensemble et de liaison aux idées de Saint-

1. Cette lettre restée inédite figure à l'état de brouillon dans les papiers de mon père. Lamoricière, son camarade de collège, avait été amené par lui à l'enseignement d'Aug. Comte.

mon : mais d'un autre côté, comme il n'avait s dans le cœur les vives sympathies pour le nheur de l'humanité qui sont le propre des ands génies, et que Saint-Simon possédait à un haut degré, il a ôté aux conceptions de celui-ci t élan, cette chaleur, cette *grandiosité* qu'elles t dans ses compositions originales... Conserons à Auguste Comte la reconnaissance que nous i devons pour avoir été auprès de nous l'instruent d'une première initiation saint-simonienne : ais plus heureux que lui, ne nous laissons pas ntraîner à un point de vue que le maître a laissé en loin en arrière et que Comte n'a jamais pu épasser...

» « Le développement régulier et constant des hénomènes de l'Univers, et particulièrement le erfectionnement continu de l'humanité est le ésultat d'une volonté divine : voilà ce que nous isons, et voilà ce que nie M. Comte... J'essayei de vous exposer notre dogme : mais auparaant il est nécessaire d'examiner et de détruire eux assertions fondamentales de Comte. La preière que l'*influence des idées religieuses a tou-urs été diminuant*; la seconde que l'*idée de ieu doit être rejetée parce qu'elle ne peut être émontrée par l'observation*.

« Quant au premier point, qu'est-ce que Comte a prouvé ? Que comme *lien* dans les sciences les idées théologiques ont toujours eu de moins en moins d'importance. Voilà ce qu'il a prouvé et pas un iota de plus ; et comme Comte... est un homme qui ne voit dans le monde que de la science, il a étendu sa conclusion à ce qui concerne l'ordre social tout entier, sans songer le moins du monde à justifier cette extension. C'est ainsi qu'il a pu fermer les yeux à un fait d'une vérité si frappante : que l'idée religieuse perdant en importance comme *lien scientifique* n'avait pas cessé de gagner comme *lien moral* ; que de cette manière même, quoique médiatement, elle avait eu une immense influence sur les progrès de la science ; et que c'était aux inspirations d'une religion perfectionnée que les Kepler et les Newton avaient dû la gloire de leurs plus belles découvertes.

« Tout être, lorsque nous voulons le concevoir, se présente à nous sous un triple rapport de ses sympathies, de son intelligence, de sa puissance ; c'est le *velle, nosce, posse,* de certains philosophes ; c'est le dogme chrétien qui nous apprenait que nous étions nés pour *aimer*, *connaître* et *servir* Dieu : c'est enfin la Trinité nouvelle qui sert de base à

la doctrine saint-simonienne et d'où dérive immédiatement le caractère fondamental de notre organisation : c'est-à-dire la division de la société en trois grandes classes : *Prêtres, savants* et *industriels*.... »

Mon père démontrait ensuite à son ami que les hommes se sont fait sans cesse une idée de plus en plus grande de l'amour, de l'intelligence et la puissance de Dieu — que le Dieu chrétien embrasse tout dans son éternelle Providence, tandis que le Dieu du fétichisme ne s'occupait que du fétichiste et que les Dieux du polythéisme se heurtaient soit au destin, soit entre eux comme dieux des différentes cités. L'institution religieuse a suivi le même développement : le sacerdoce a passé de la famille à la cité, à la nation, à la communauté européenne... Le saint-simonisme doit l'élargir et l'universaliser sans rien perdre de sa puissance morale et de propagande.

— Mon père se donna au Saint-Simonisme corps et biens (il consacra à la doctrine une partie de sa fortune), fut parmi les plus exaltés disciples d'Enfantin, mêlant les occupations actives de direction de la *Famille* et du journal le *Globe* aux prédications et aux prophéties dogmatiques. Il fut chargé d'une mission de propagande en Angleterre. Il fit

auprès de Stuart Mill et de Carlyle des efforts de conversion qui ont marqué leur influence dans la correspondance de ceux-ci avec mon père, et de leur aveu même, laissé des traces profondes dans les idées philosophiques et sociales des deux écrivains[1].

Malgré la résistance de ses parents, mon père suivit Enfantin à Ménilmontant où il prit sa part des occupations professionnelles et domestiques de la *Retraite*. Il quitta cependant la *Famille* quelques mois avant la dispersion, pour « reprendre sa liberté d'homme ».

Il ne voulut pas néanmoins abandonner ses anciens coreligionnaires lors du procès intenté contre les chefs de l'Ecole, en 1832 : mon père prononça devant la cour, à titre de défenseur, des paroles qui donnent une idée exacte de l'état d'âme qui avait entraîné lui et ses compagnons vers la Doctrine et les avait attachés à son chef :

« On nous a dit que nous ferions bien de nous

1. J'ai publié les lettres de et à Carlyle dans une brochure extraite de la *Revue historique* (Alcan, édit.). — Mme Carlyle décrivait ainsi mon père, à la suite d'une visite (dans une lettre du recueil Froude) : « C'est un homme qu'on ne peut s'empêcher d'aimer à première vue : il est si doux, si franc, si convaincu, prêt à faire et à souffrir tout pour sa foi. »

retirer chacun dans notre famille pour y reprendre nos fonctions de l'ancien monde, pour y redevenir négociants, médecins, ingénieurs... Cette vie mesquine, cette vie étroite, cette vie sans poésie était pour nous un insupportable fardeau : nous rêvions quelque chose de mieux, quelque chose de grand... Nous n'avons plus les joies du guerrier : nous n'avons plus de croisades à faire, de nouveau monde à découvrir : le temps même est passé des expéditions napoléoniennes : nous n'avons plus ni solennités, ni temples, ni tournois, ni chants, ni fêtes. La vie est terne et monotone aujourd'hui et Dieu a mis dans le cœur de beaucoup d'hommes une énergie qui ne peut se ployer à cette contrainte... Nous avons cependant été plus heureux que beaucoup d'autres : car beaucoup sont réduits à chercher dans des joies désordonnées un aliment à l'activité brûlante qui les remplit. Nous, nous avons rencontré un homme qui nous appelant à lui, nous a révélé une vie nouvelle... Nos vies ne font plus qu'une même vie : nos destinées sont communes, nous sentons que nous sommes appelés à faire ensemble une chose glorieuse, sainte, divine !... »

On comprend, après avoir lu ce passage, la réflexion de mon père dans une de ses lettres à

Mill : « Pour aimer, comprendre et pratiquer Saint-Simon, il faut avoir été chrétien... et ne plus l'être[1]... »

Après le saint-simonisme, et tout en s'étant nettement séparé des derniers adeptes qui tâchèrent de continuer l'École soit en France, soit en Orient, auquel s'adressait leur *Appel aux Femmes*, mon père voulut appliquer à la Grèce, échappée à peine à la barbarie turque et vers laquelle il se sentait attiré par un secret instinct, les principes de régénération par le travail et l'industrie chers à l'enseignement saint-simonien. Né d'une famille de banquiers, initié, comme nous l'avons dit, en France, en Allemagne et en Angleterre, avant son entrée dans le saint-simonisme, aux affaires financières et commerciales, il désirait, comme beaucoup de ses coreligionnaires saint-simoniens, se vouer à une œuvre pratique[2].

1. Mon père disait encore dans une note inédite : « Presque tous ceux qui sont venus au saint-simonisme l'ont fait à la suite de souffrances personnelles ou de famille. » Sa position hardie dans la question des femmes vint en grande partie des souffrances qu'il avait constatées autour de lui, ou traversées lui-même dans sa jeunesse.

2. Quelques-uns l'essayèrent et certains y réussirent brillamment en faisant leur fortune personnelle par la fondation ou le développement de grandes entreprises industrielles, comme les chemins de fer, source d'une prospérité immense pour la com-

Il partit donc pour la Grèce en traversant l'Italie. Celle-ci, alors semblait bien morte. Mon père écrivait à ses amis que « la régénération lui viendrait par la reprise du mouvement industriel et commercial, notamment avec l'Orient si, comme cela est probable, le commerce des Indes reprend par la mer Rouge et Alexandrie son cours naturel ». Même de Naples il pensait que « c'est un pays qui demande à travailler et qui se moralisera par l'industrie ».

Naviguant dans le golfe de Lépante, il rappelait le Romain pleurant sur les cadavres des villes grecques. « Et maintenant, écrivait-il, on peut pleurer sur les cadavres des huttes mêmes. La guerre (turque) a enfoncé les toits des moindres chaumières, brûlé les oliviers, incendié les forêts, décimé les populations. Partout où vous allez la désolation... Cependant peut-être cette terre est mûre pour une destinée nouvelle... »

Il observait la fierté indomptable des habitants. « Vous ne verrez jamais un Grec porter un fardeau ; même pour de l'argent vous ne l'y dé-

munauté. On a, à tort souvent, conclu du succès d'un petit nombre à l'enrichissement de la généralité des ex-saint-simoniens. Beaucoup sont morts dans des situations modestes ou gênées. La légende, là encore, aurait grand besoin d'être corrigée par l'histoire vraie.

terminerez pas. » En revanche il notait que les soldats bavarois — amenés par Othon, — se précipitaient pour ramasser son mouchoir ou sa canne. « Les Grecs sont si étrangers à ces égards!.. Il est vrai qu'avec un de ces Grecs vous feriez un vizir aisément. Tandis qu'avec les autres... »

Arrivé à Nauplie, siège du gouvernement, (Athènes n'était pas encore capitale et se composait de quelques maisons), encouragé par Coletti, nommé fonctionnaire régulier, il fonda et dirigea, sous le nom de Bureau d'Économie politique, une sorte de section des Travaux publics qui devait surtout s'occuper de colonisation à l'intérieur de la Grèce. Il y déploya une activité et un feu sacré qui revivent dans ses notes et ses lettres de cette époque.

« Cette œuvre si positive, si certaine, à laquelle je me suis attaché, écrivait-il à Duveyrier, jette une douce lueur sur mon avenir... La tâche à laquelle je vais me vouer est tout à fait selon mon cœur... Nous rencontrerons beaucoup d'obstacles... Mais R. et moi sommes deux gaillards qui ne dormiront pas... J'ai du sang de 1830 dans les veines... Sur cette terre désolée, des villes, des monuments, des routes, des moissons, sur cette terre solitaire des ports, des vaisseaux à

rames, à voile, à vapeur ; tout cela danse incessamment devant mes yeux[1]. »

Il se heurta bientôt, dans l'accomplissement de sa tâche, en sa qualité d'ancien saint-simonien, aux préjugés réactionnaires de la petite cour bavaroise qui entourait le roi Othon.

On lui reprocha d'avoir accueilli quelques saint-simoniens fugitifs. Il écrivait à sa mère : « J'avais des saint-simoniens près de moi quand ta lettre m'est arrivée, et cela je t'assure bien contre mon gré... Il n'y avait cependant pas moyen de les laisser périr de misère ou mendier de porte en porte. En m'intéressant à eux, je craignais de compromettre non seulement moi, mais tous mes amis politiques... En les abandonnant je me déshonorais... J'ai été au plus sûr... J'ai fait mon devoir... »

Cependant après quelques frottements qui allèrent jusqu'à une menace de destitution, mon père dut céder[2]. Il donna sa démission, et se réso-

1. J'ai communiqué les lettres et notes de mon père se rattachant à cette époque au marquis de Queux de Saint-Hilaire qui en a publié de longs extraits dans la Notice publiée en tête d' vol. (posthume) *La langue grecque*, par G. d'Eichtbal, Hachette, 1887.

2. Lorsque mon père fut menacé de révocation, Coletti écrivit au premier ministre pour protester, en faisant l'éloge de l'activité et de la compétence du fonctionnaire, qui d'ailleurs n'avait jamais

lut à quitter la Grèce après avoir achevé de l'explorer au point de vue économique surtout. Il revint en voyageant, visitant l'Autriche et étudiant son rôle futur dans l'Europe orientale. Ces études le conduisirent à la publication d'un livre intitulé les *Deux Mondes* (Orient et Occident), sans signature d'auteur, où il prévoyait le dualisme autrichien avec l'égalité de Vienne et de Pest. Seulement il croyait que l'émancipation hongroise servirait d'appui à celle des Slaves. Il croyait de même à une bienveillante protection de l'Autriche sur les États balkaniques devenus indépendants des Turcs. Il voyait ceux-ci restant maîtres de Constantinople et servant de centre à une civilisation islamique contrastant par certains traits d'autorité calme avec l'activité fiévreuse d'Occident.

Je ne retrace pas une notice de la vie et des œuvres de mon père, et je dois me borner à signaler quelques manifestations de sa pensée en les puisant un peu au hasard dans sa correspondance ou ses écrits. Elles se rapportent presque toujours à la nécessité de rétablir une continuité entre l'antiquité judéo-chrétienne et le monde mo-

touché ses appointements et les avait laissés au ministère pour acheter des ouvrages techniques.

derne rattaché par la Renaissance à la culture classique, continuité qui était à ses yeux comme une sorte de filiation religieuse, et qui devait servir de centre à la civilisation humaine, dans laquelle il comprenait l'islamisme.

Revenu définitivement à Paris, marié à une jeune fille d'origine juive baptisée dès sa naissance, (Cécile Rodrigues), bientôt père de famille, mon père reprit ses études : il s'occupa de la question des races qui jouait alors un si grand rôle dans les problèmes d'avenir du monde civilisé et qu'il avait vue brûlante en Orient. Il fut un des fondateurs de la *Société d'Ethnologie*, de la *Société de Géographie*, de la *Société Asiatique*. Il publia de savantes études sur *les Foulhas* d'Afrique, sur les races nègres en général, sur l'origine des antiquités mexicaines.

Mais les origines judaïques et chrétiennes de la civilisation méditerranéenne, résumé à ses yeux de l'histoire du monde, absorbèrent bientôt pour une longue période sa force d'attention et de recherches. Vivement intéressé par les œuvres de Salvador, qui fut l'un des premiers en France à remettre en honneur les études juives, il eut des relations suivies avec cet écrivain à vues prophétiques, dont les tendances sociales et religieuses

libérales appuyées sur une étude approfondie des documents, l'encouragèrent à entreprendre lui-même des travaux développés sur l'*Exode* et sur le *Deutéronome*[1].

Comme conclusion de ses Études bibliques, mon père écrivait (lettre inédite) en 1847 à Michelet (à propos de l'*Introduction* à la *Révolution*) : « Au moment où vous attaquez le dogme chrétien, vous oubliez qu'il existait un dogme plus ancien, plus complet que celui-ci qui n'en était qu'une imparfaite dérivation : vous oubliez le dogme mosaïque... Nulle législation ancienne ou moderne, comme l'a écrit Salvador, n'a plus profondément placé la liberté dans la justice... Tu ne favoriseras pas, dit le Lévitique (ch. 19) la personne du grand : tu jugeras ton prochain selon la justice... N'admettez-vous pas que les idées de liberté et de justice répandues par la lecture de la Bible ont eu une part immense à l'explosion de la Révolution française ? L'*Être suprême n'est-il pas né de Jehovah ?* » — Mon père a repris cette idée dans un travail de la fin de sa vie que j'ai

1. J'ai publié après la mort de mon père, dans *Mélanges de critique biblique*, son Étude sur le Deutéronome, qu'il avait reprise dans les dernières années de sa vie. L'*Exode* fut imprimé et distribué, mais non publié.

inséré dans le volume posthume : *Mélanges bibliques*. — « Pour vous, continuait-il, la Révolution est l'œuvre du XVIIIe siècle seulement : pour moi elle dérive aussi de la tradition juive et des traditions romaine et grecque. Je trouve en moi une reconnaissance pour le passé, alors que vous le maudissez... »

En pleine révolution de 1848, frappé du caractère religieux que, dans certaines de ses phases, avait pris le mouvement populaire, d'abord vu avec sympathie par le clergé, il essayait de transformer la Papauté en une sorte de suprême magistrature chrétienne à la fois, libératrice de l'Italie, et arbitre de la fédération européenne. Il subordonnait cette nouvelle mission de la papauté à une rénovation préalable de son dogme et de son organisation renouvelée par un contact plus direct avec ses origines bibliques. « Pour s'élever à la hauteur de ses nouvelles destinées, pour se mettre en harmonie avec l'état actuel de la civilisation, écrivait-il, elle a besoin d'élargir et de développer son dogme : mais elle a en elle-même les éléments de cette rénovation. Il lui suffit de se pénétrer du caractère profondément social de l'ancienne loi, de cette loi que Jésus était venu non pas détruire, mais accomplir :

mettant à profit toute la richesse de sa tradition, elle doit s'inspirer du Pentateuque aussi bien que de l'Évangile. »

C'est à cette seconde partie de notre tradition religieuse que mon père s'attacha plus spécialement, lorsqu'en 1863 il publia son important ouvrage sur la composition des *Évangiles* (2 volumes in-8), ouvrage dans lequel il cherchait à rendre, par une épuration des textes juxtaposés des trois premiers Évangiles (dits synoptiques) et la restitution d'un texte primitif, une base historique au christianisme « pragmatique », bien voisin de celui qu'avait entrevu Saint-Simon. C'est un ouvrage érudit qui lui coûta de longues années d'efforts et qui marqua dans l'exégèse d'il y a 50 ans par la minutie et l'ingéniosité de la recherche[1]. Rappelant ses origines mosaïques, dans sa Préface, mon père opposait ce christianisme au christianisme mystique dont son enfance comme celle de l'humanité avait été nourrie. Pour lui, la grande parole de l'Évangile était « Rendez à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu. » Mais « ce Dieu, écri-

1. Hachette, éd. — Sainte-Beuve le signala comme « l'œuvre d'une intelligence élevée, consciencieuse, tenace, imbue d'une religiosité sincère, en quête dès la jeunesse de la solution du grand problème théologique ». *La Vie de Jésus*, de Renan, qui faisait mention des *Évangiles*, de mon père, a paru peu après.

vait-il, est celui qui veille sur la justice de ce monde, qui veut le salut dans le monde par la justice dans le monde. L'accomplissement du merveilleux avenir depuis tant de siècles annoncé par les prophètes, attendu par Israël..., cette justice plus parfaite..., tous ces enfantements de la foi religieuse d'Israël sont le fond même de la prédication évangélique... débarrassée de ses éléments postérieurs. »

Par là il rejoignait le *Nouveau Christianisme* de Saint-Simon (en déclarant seulement que ce n'était pas là un *nouveau* christianisme mais *le* christianisme même) : « Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de toute votre âme, de tout votre esprit et de toutes vos forces... Vous aimerez votre prochain comme vous-mêmes... Rien là de commun avec la fameuse maxime : « Mon royaume n'est pas de ce monde. » Ce n'est pas un monde nouveau que Jésus a formellement institué... Ce n'est pas le monde chrétien, notre monde, qu'il a voulu réprouver. Son royaume au contraire est de ce monde ou plutôt il est ce monde même. » Il exposait dans sa *Préface* comment ce monde — notre monde —, résultat de la combinaison des trois grands peuples méditerranéens (Judée, Grèce, Rome), fils des croisades, de

la Papauté, de la Renaissance, de la Réforme, de la Révolution française, représente « le triomphe des croyances sociales et des intérêts pratiques sur les croyances et les intérêts mystiques... Pour ce véritable Royaume de Dieu, composé des membres épars, ou du moins mal unis, du corps du Christ, il n'existe aujourd'hui qu'un seul et même grand intérêt : c'est de reconnaître que la pensée du Christ est avant tout une pensée civilisatrice et sociale, qui nous a transmis tous les germes de la sagesse antique, religieuse, intellectuelle, politique, et les fécondant par leur rapprochement même, en a fait sortir la vie moderne avec toutes ses merveilleuses manifestations. » — Avec ses souffrances aussi et ses contradictions qu'il attribuait à la lutte des principes opposés dans laquelle notre société consume ses forces les plus précieuses. « De là, écrivait-il, cette éducation incohérente, partagée entre des doctrines, des influences, des corporations opposées... des hommes de Dieu qui ne sont pas du monde, des hommes du monde qui ne sont pas de Dieu ; la chaire chrétienne, ce puissant organe destiné à porter le mouvement et la vie jusque dans le dernier hameau, jusque dans le cœur du dernier des fils de Jésus, ne retentissant que de stériles regrets et de

vaines doléances ; tout un peuple né de l'indus-trie ne trouvant dans l'institution religieuse du pays aucune direction, aucun appui pour l'accom-plissement de sa rude destinée... dans l'ordre moral une éternelle contradiction entre le dire et le faire, entre la doctrine et les actes ; l'incessant contraste d'une sainteté sans joie et d'une joie sans sainteté ; l'homme et la femme moralement isolés l'un de l'autre par la diversité et l'opposi-tion de leurs croyances... dans le règne de l'in-telligence, la lutte entre la raison qui discute et la foi qui se soumet, entre la science qui réforme et la tradition qui maintient ; enfin la société sans doctrines, sans croyances arrêtées, incapable par conséquent de se gouverner elle-même, incessam-ment ballottée de l'anarchie au despotisme et du despotisme à l'anarchie, et toujours poursuivant à travers les révolutions un repos qui toujours fuit devant elle... »

Ces souffrances de la contradiction qu'il dépeignait en termes si saisissants, en parlant de la société contemporaine, mon père les connaissait bien pour en pâtir profondément dans son être intime et dans sa vie de tous les jours. Doué d'une grande force cérébrale, marquée par un front élevé et un grand développement crânien, il était

plutôt chétif de corps, petit de taille, nerveux à l'excès, et depuis la grande crise saint-simonienne et les déchirements qu'elle avait engendrés[1], il travaillait difficilement et par à coups. Son tempérament de prophète allait aisément de l'extrême optimisme à l'accablement en présence de certaines déceptions ou de certaines injustices. L'optimisme reprenait le dessus, mais après des crises de dépression pénibles. En pareil cas, il était vis-à-vis de lui-même d'une sévérité qui aggravait l'épreuve. Il n'accusait pas, comme il aurait dû le faire, la réalité des choses qui était plus loin de son idéal qu'il ne voulait se l'avouer, mais sa propre impuissance de prosélytisme et sa chétivité. Et comme il ne pouvait pas se réfugier dans cet idéal, transcendant, planant au-dessus des déceptions d'ici-bas, plein d'une sorte de splendeur mystique, où se sont abrités et s'abri-

1. Notamment les déchirements de famille qui furent particulièrement pénibles pour mon père au moment du saint-simonisme. Ses parents, qu'il affectionnait profondément, virent avec inquiétude son ardeur de néophyte. L'inquiétude devint plus tard révolte. Mon père m'a raconté que, durant une absence, sa mère avait pris et détruit une grande partie de ses papiers relatifs à l'École. La grande crise de séparation de Bazard et d'Enfantin et des disciples qui les suivirent dans des camps opposés fut violemment douloureuse pour lui dont l'exaltation religieuse avait vu dans le Père et dans la Famille la réalisation d'un idéal longtemps caressé de réconciliation entre les classes et les sexes.

ent tant de croyants, — son idéal à lui étant terrestre et social et fait d'humanité vivante, — il subissait les affres de la foi sans en connaître les adoucissements d'au delà. Aussi son contact avec le monde était-il souvent douloureux et ressemblait parfois à un froissement : non qu'il manquât de sympathie ou même d'indulgence, et encore moins de besoin d'aimer et d'être aimé : mais il se sentait incompris et « criant dans le vide » ; même estimé, aimé (peu d'hommes ont eu autant d'amis) et parfois admiré, il sentait l'être assez souvent pour autre chose que ce qui lui tenait le plus au cœur, et par là le monde ne remplissait pas ce qu'il aurait voulu de lui. L'édification de sa propre vie, de sa famille, de sa maison [1], l'éducation de ses trois enfants dont il

1. Vers 1860, il entreprit de créer pour lui et les siens à Rueil, près de la Malmaison, et attenant à une belle propriété de mon grand-père maternel Édouard Rodrigues (Boispréau), une installation de campagne conforme à ses goûts et pouvant devenir une durable résidence de famille. Il acheta des champs absolument dépourvus d'arbres dans la plus grande partie de leur superficie, mais de la portion supérieure desquels on découvrait une vue superbe sur la vallée de la Seine depuis l'aqueduc de Marly jusqu'aux hauteurs de Sannois. Il fit des plantations, des terrassements, des rampes d'accès et une maison à l'italienne avec terrasse. Le succès fut complet, mais au prix de quels efforts et de quelles préoccupations ! Comme jeunes gens nous jouîmes beaucoup plus de cette propriété (Vermont) que mon père qui en avait eu tous les soucis. La maison fut brûlée par les Bavarois

s'occupait avec ardeur personnellement, les soins constants à donner à ma mère, presque toujours souffrante, tout le règlement matériel de son existence et de son activité, rentrait normalement dans le plan de son idéal social. et il tenait à ce que dans la mesure de ses forces et de ses ressources, tout y fût correct, régulier, sain, aussi bien au point de vue familial que social ; et c'est une partie de ses efforts qui lui coûtait beaucoup de peine, en le ramenant du domaine de la spéculation, où le monde ne le suivait guère, dans les choses pratiques : à celles-ci il s'appliquait avec sa conscience habituelle, mais en apercevant toujours entre elles et son idéal un lien religieux qui le gênait parfois dans l'action et n'était pas toujours compris par son entourage de famille, plus spécialement placé à un point de vue positif.

Les hommes qui portent en eux une humanité supérieure à celle qui les approche, ont toujours dans leur vie une partie douloureuse. Pour mon père, le viatique qui le soutint jusqu'au bout d'une verte vieillesse fut sa communion avec un avenir terrestre meilleur, communion où s'incar-

en 1870 (mon père l'avait vendue peu avant la guerre). Elle a été reconstruite et est devenue le centre d'un magnifique domaine aux mains d'un riche Américain.

nait pour lui la vie éternelle. « Pour nous dont les sympathies embrassent l'infini, écrivait-il déjà à Mill en 1831 lors de la mort de leur ami commun, A. Tooke, pour nous, qui nous sentons vivre dans une intime unité non seulement avec nos proches, mais avec notre patrie, avec l'humanité, avec l'univers tout entier, l'objet de notre amour est impérissable. »

A travers toutes les déceptions, les tribulations, comme au milieu des joies de la vie qui ne lui furent pas refusées, il conserva toujours cet « amour impérissable ».

Dans la dernière période de sa vie, revenant à une de ses préoccupations d'après le saint-simonisme, il se consacra à la restauration des études helléniques, dans lesquelles il voyait non seulement un des plus nobles héritages de la pensée humaine à recueillir par les générations nouvelles, et l'un des principaux facteurs historiques de notre civilisation méditerranéenne, mais un lien pratique à établir entre les divers organes de cette civilisation. Il pensait que l'unité de culture classique et même l'usage du grec comme langue commune, rapprocherait les différentes nations, et préparerait la fédération européenne. C'est sous l'empire de ces idées qu'il fonda en 1867 avec

quelques amis, l'*Association pour l'Encouragement des Études grecques*, qui groupa de suite tous les fervents de la culture hellénique et est restée une de nos plus actives sociétés savantes.

Les événements de 1870-71 le surprirent et le désolèrent dans ses espérances humanitaires et pacifiques, mais ne le Jécouragèrent pas.

Il avait, dans la mesure de ses forces, en 1869, essayé de conjurer le terrible orage qu'il prévoyait près d'éclater entre la Prusse et la France, en écrivant au *Temps*, au moment de l'affaire du *Luxembourg*, une lettre qui fit sensation et où il adressait au nom du christianisme un éloquent appel aux hommes « de paix » de l'Europe [1]. Hélas ! les hommes « de guerre » d'outre-Rhin l'emportèrent alors, comme ils devaient l'emporter quarante-quatre ans plus tard. Mon père avait quitté Paris pour Étretat, avant la déclaration de guerre. Déjà âgé, il vécut quelques semaines en province, puis alla retrouver à Londres, avec ma mère, d'anciens amis, dont J. Stuart-Mill, se réchauffa au contact de ses vieux souvenirs de

1. A rapprocher des lignes de Renan dans *Souvenirs de jeunesse*, p. 370 : « Je voudrais parfois me mettre à genoux pour supplier l'Europe de ne pas se diviser par des jalousies fratricides, de ne pas oublier son devoir, son œuvre commune qui est la civilisation. » (1883).

jeunesse, créa des liens nouveaux entre la culture française et le parti libéral anglais.

La Commune lui fit horreur sans pourtant lui enlever ses espérances d'avenir. Il m'écrivait de Londres (le 29 mars 1871), répondant à des lettres où je lui décrivais mes émotions et les crimes du 18 mars et des jours suivants : « Je comprends toutes les agitations par lesquelles tu as passé. Cependant avec les croyances dans lesquelles j'ai vieilli et dans lesquelles tu as grandi, il y a de sérieux motifs de confiance dans l'avenir. C'est bien évidemment un nouveau parti politique qui arrive aujourd'hui sinon au pouvoir, du moins à la puissance. Cela ne se fait pas sans trouble et sans désordre : mais enfin c'est un acheminement à l'avenir. »

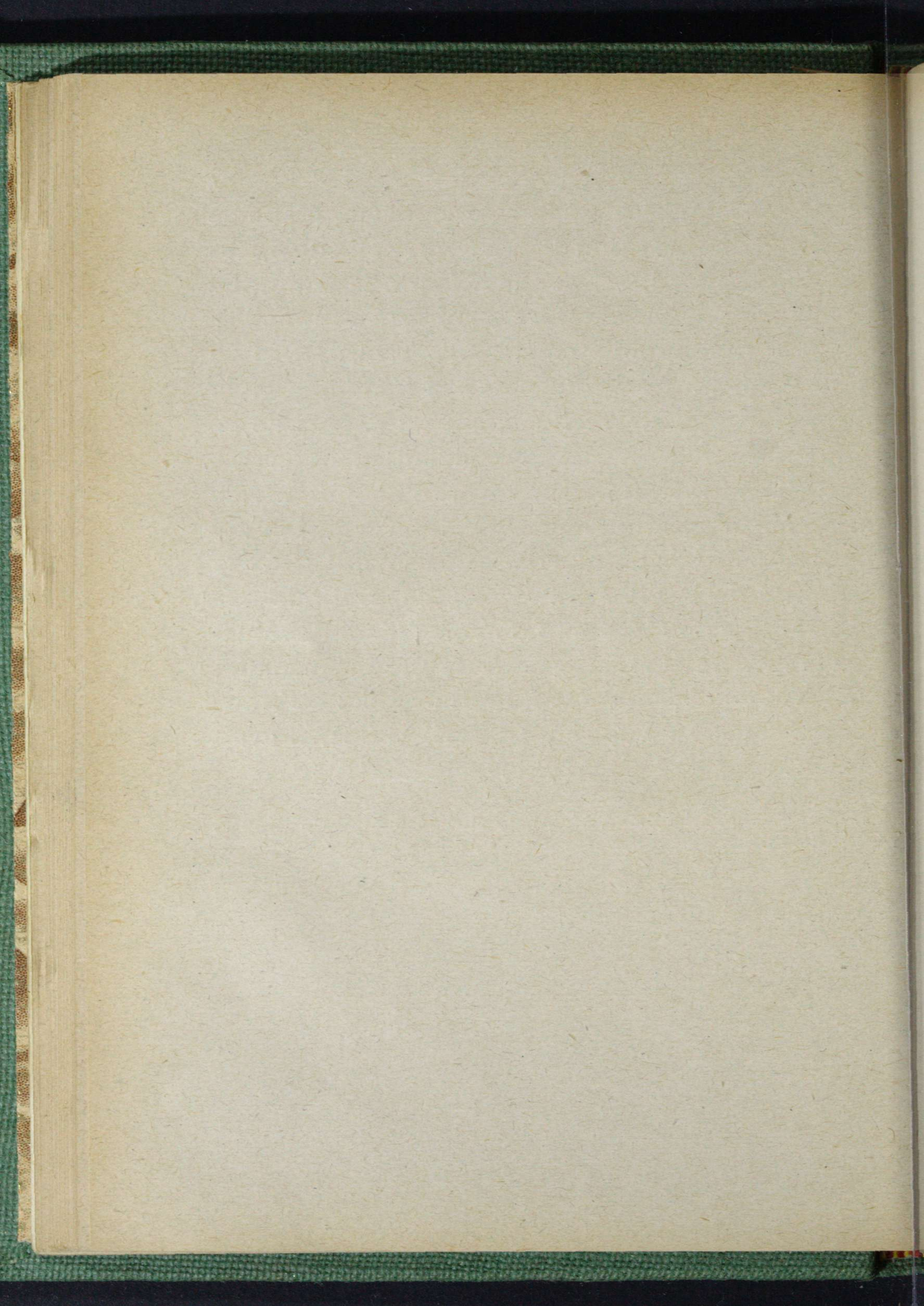
Après la Commune, il revint en France où il retrouvait ses deux fils et son gendre sortis indemnes de leur participation à la guerre. Quelques années après, ses fils lui donnaient, à côté des enfants de sa fille, d'autres petits-enfants. Toujours vert d'esprit et de corps, il reprit ses travaux philosophiques et philologiques en les rattachant, comme par le passé, à la création d'une ère meilleure pour notre civilisation et pour l'humanité en général.

Il publia une intéressante étude sur *Socrate et notre temps*, plusieurs brochures sur l'*Usage de la langue grecque comme langue internationale*, une substantielle notice sur l'*Association des Études grecques*, des articles sur l'*Être suprême dans la Déclaration des droits de l'Homme*, sur le *Nom et le caractère de Jahveh*. Il songeait toujours à compléter son travail sur l'Évangile de saint Jean, qu'il avait laissé de côté dans sa publication de 1863. Il aimait à s'entourer de jeunesse studieuse, à laquelle il cherchait à inculquer quelques-unes de ses idées d'avenir. C'est ainsi qu'il travailla successivement avec H. Marion, avec Gaston Maspero, avec Maurice Vernes. Il s'était décidé à grouper ses souvenirs et ses notes sur Saint-Simon, et avait préparé l'ébauche d'une notice d'ensemble sur les travaux du fondateur de l'École. Elle existe dans ses cartons et communiquée par moi, elle a été utilisée par M. G. Weill pour ses volumes sur Saint-Simon et sur le saint-simonisme.

Mon père vieillit plein de confiance en cet avenir meilleur dans lequel il conservait sa foi, quelque retardé que fût cet avenir par nos divisions politiques et la rupture de l'équilibre européen, suite des conquêtes allemandes de 1871. Il avait confiance,

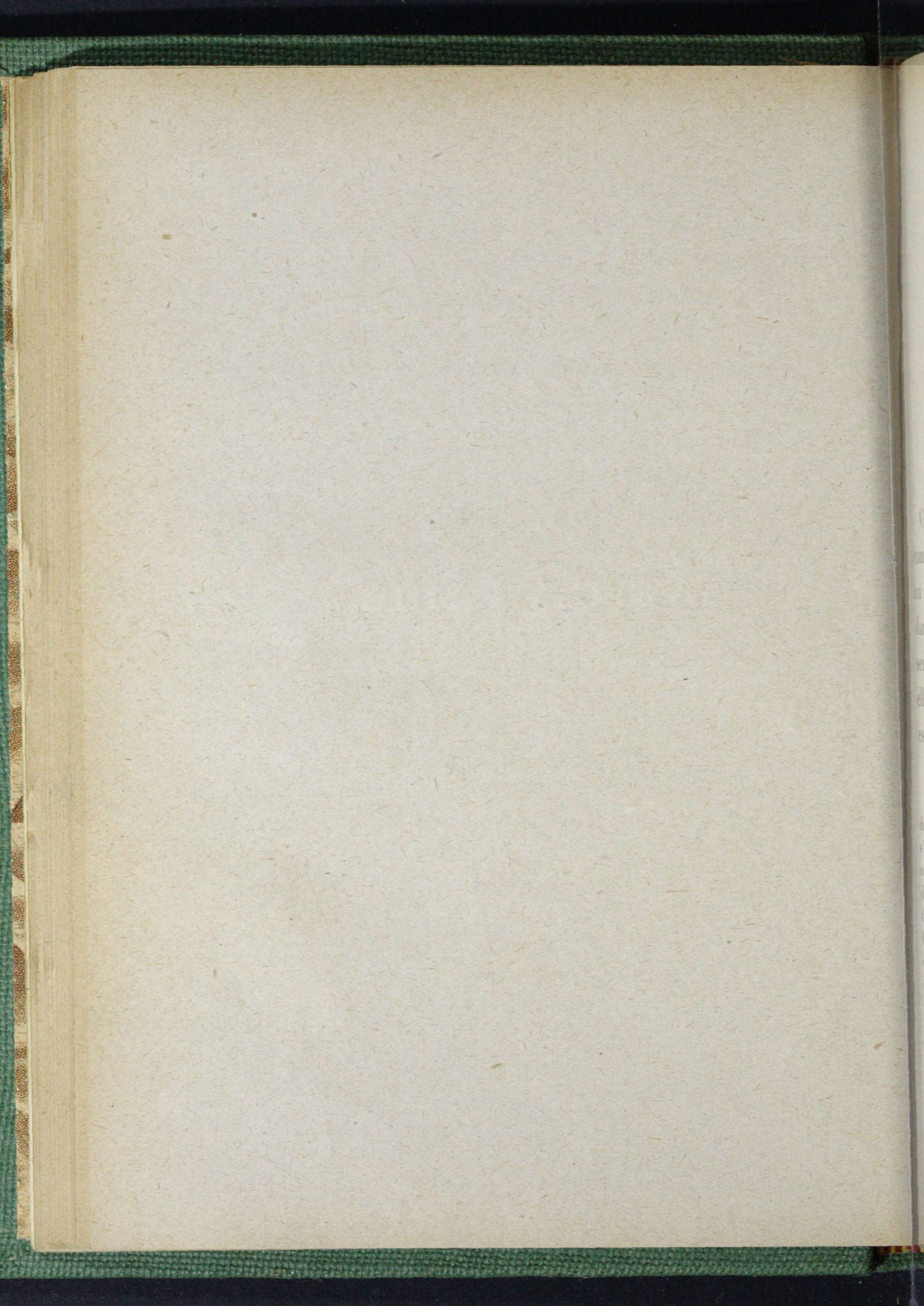
malgré tout, dans la démocratie, pourvu qu'elle se rattachât à une tradition de haut vol, celle des idées judéo-chrétiennes, et qu'elle fût, non le triomphe d'un parti, ou d'une classe, mais un affranchissement et un ennoblissement universels. Plein de cet idéal, et tout en souffrant des incidents de la politique quotidienne, il planait au-dessus de ce qu'il considérait comme des défaillances passagères. Sans infirmités, chagrin seulement de voir approcher la dernière heure qui interromprait ses efforts et son labeur personnels, croyant dans la continuité de la vie à travers les générations terrestres, et fier malgré tout d'avoir été un des chaînons laborieux et tenaces de cette trame éternelle, il mourut en murmurant à mon oreille : « J'avais encore beaucoup à faire » (9 avril 1886). Il avait 82 ans[1].

1. Son frère, Adolphe d'Eichthal, ancien banquier, député, régent de la Banque, est mort en 1895, à 89 ans.



II

GASTON PARIS



II

GASTON PARIS

Gaston Paris est le plus bel exemple que j'aie connu de l'immolation d'un homme à l'amour et au service de la science [1] : de la science conçue dans toute son austérité, d'autant plus difficile à servir que, dans la carrière qui s'ouvrait devant lui, elle devait s'appliquer à une matière où son rôle est forcément incomplet et ne peut jamais donner

1. Je conserve expressément dès le début de cette étude le mot de science, s'appliquant à des matières autres que celles auxquelles s'adapte la méthode expérimentale, où voudraient actuellement confiner la Science (avec un S majuscule) certains esprits à l'état de réaction contre le mouvement scientifique de la seconde moitié du XIXe siècle, parmi lesquels il suffira de citer M. P. Bourget. On verra comment G. Paris concevait l'esprit et les méthodes de la science, tout en ne prétendant nullement à l'uniformité des procédés d'investigation qui n'a jamais été proposée par un penseur sérieux. C'est vite fait et c'est facile d'appeler « Scientisme » la mauvaise science et de la condamner. C'est moins aisé de démontrer que les esprits vraiment scientifiques d'il y a 40 ans ont conçu d'une façon aussi puérile la science.

de satisfactions absolues : les recherches historiques et philologiques. Doué de dons admirables et presque prodigieux, mémoire extraordinaire, facilité et éclat de parole et de style, puissance physique, charme de la personne, imagination, rapidité et profondeur d'assimilation, prestige d'influence sur ses auditeurs qui devenaient de suite ses amis ou ses disciples, précocité du talent et de l'illustration, G. Paris aurait pu être ce qu'il aurait voulu dans n'importe quelle direction intellectuelle : lui qui se disait lui-même encore tout jeune possédé de la *libido sciendi*, il a voulu n'être, jusqu'à une période reculée de son existence, que philologue et maître de philologie romane à laquelle l'avaient préparé les traditions de la carrière paternelle, désirant montrer par quels efforts patients et opiniâtres la vérité peut et doit se faire conquérir même dans un domaine où elle apparaît particulièrement fuyante et peu saisissable, faute des

1. Son père, Paulin Paris, est l'auteur bien connu de nombreux ouvrages sur la littérature du moyen âge. Il légua à son fils, comme l'écrivait celui-ci, « l'amour de l'étude, l'amour de notre vieille poésie, et l'amour de la douce France ». Conservateur de la Bibliothèque royale, puis impériale, où il avait son logement, on a pu dire de son fils « qu'il était né dans une bibliothèque ».

moyens d'expérimentation qui sont à la portée des sciences physiques et chimiques. « Ce qui éveille, a-t-il écrit, et soutient l'ardeur du savant dans le cours de ses recherches, qui pourraient parfois sembler peu dignes du temps et de la peine qu'elles exigent, c'est la pensée qu'il concourt à l'édification de ce grand monument, l'histoire de l'esprit humain. » Il était inflexible sur la rigueur des méthodes à employer dans la recherche : « Il faut apporter à nos études, autant que possible, la disposition d'esprit que demandent les sciences naturelles, cherchant non à juger ni à prouver, mais à connaître et à comprendre [1]. » Il rappelait la parole de Bossuet que « le plus grand dérèglement de l'esprit est de croire les choses parce qu'on veut qu'elles soient ». « La science, ajoutait-il, n'a pas d'autre objet que la vérité et la vérité pour elle-même, sans aucun souci des conséquences bonnes ou mauvaises, regrettables ou heureuses, que cette vérité pourrait avoir dans la pratique. Celui qui, par un motif patriotique, religieux ou même moral, se permet dans ses conclusions la plus petite dissimulation, la

1. G. Paris, on le voit, parlait de « la disposition d'esprit », et non des procédés. Tout est là.

plus légère altération, n'est pas digne d'avoir sa place dans le grand laboratoire où la probité est un titre d'admission plus indispensable que l'habileté. » Ce respect et comme ce culte de la vérité, G. Paris a employé sa vie à se l'imposer à lui-même, et sa puissance d'action extérieure à l'inculquer comme une règle sacrée à un groupe toujours croissant d'hommes qui se sont attachés à lui par l'esprit et le cœur ; et cela, non seulement en quelque sorte dans son séminaire philologique, mais dans un cercle étendu d'intelligences et de volontés, diverses par la carrière, les aptitudes ou le but visé. Ceux qui l'ont suivi ont senti à la fois le poids et le bienfait de l'action du Maître et lui ont gardé avec le deuil profond de sa perte une éternelle reconnaissance. Professeur, directeur de revues, administrateur, collaborateur plus ou moins tacite de tant de recherches ou de travaux et même de compositions purement littéraires, simple ami, G. Paris ordonnait, dirigeait, clarifiait, éclairait chacun sur ses mérites ou ses lacunes, jamais décourageant quand il sentait la sincérité, même avec peu de talent, inexorable seulement en face du sophisme voulu, de la supercherie ou de l'ignorance systématique et tenace. Les faibles, il les

poussait à la spécialisation où avec une bonne méthode et de la suite chacun, selon lui, pouvait rendre des services ; les forts, il leur donnait confiance en eux-mêmes, leur procurait le succès ou au moins des débouchés, jamais plus heureux que quand il voyait, lui qui se tenait en apparence dans une demi-obscurité, resplendir au grand jour un de ceux qu'il avait devinés ou stimulés à leurs débuts : Albert Sorel, Sully Prudhomme, Heredia, de Vogüé, et tant d'autres qui l'ont précédé à l'Académie et aux honneurs, non seulement sans qu'il s'en étonnât ou les enviât, mais en partie par suite de la propagande qu'il avait faite pour mettre en relief leur talent, et de l'appui qu'il leur avait donné de son amitié et de sa sympathie ; elles avaient la valeur d'un patronage.

Pas un parmi ceux-là, ni parmi bien d'autres, qui ne fût fier de se considérer comme en partie au moins le disciple de G. Paris ; car telle était sa maîtrise dans toutes les directions que chacun, même des mieux doués et déjà des plus glorieux, lui demandait constamment conseil sur tel ou tel point de son art ou de sa discipline et ne se sentait rassuré qu'après cette consultation. Et souvent la consultation ne portait pas seulement sur une question de forme ou de méthode, mais sur le

fond même de l'attitude morale et sur des sujets de conscience intime, tant on était sûr de la justesse et de la rectitude, amicale, mais inébranlable, de son jugement, et tant on sentait en lui le véritable directeur d'hommes.

Ce directeur d'hommes fut par deux fois déchiré dans ses fibres les plus intimes. La première fois ce fut par la guerre franco-allemande de 1870. Il avait passé plusieurs années aux Universités Allemandes [1], y avait largement puisé en fait de méthodes scientifiques et d'érudition. Il y avait noué des amitiés durables. Il sentait jusqu'au fond de son être l'utilité qu'il y aurait eu pour le développement de la civilisation et dela culture intellectuelle, au rapprochement de deux pays dont les contrastes de génie et de tempérament eussent servi également l'intérêt général européen. La mainmise de l'Allemagne sur la France, la brutalité du nationalisme germanique, la sauvagerie de la guerre, l'orgueil de la victoire, les inutiles appels lancés par nos philosophes et nos historiens à la justice allemande,

1. Il fut de 1856 à 1858 élève de Fr. Diez à Bonn, puis de Curtius à Goettingue : « Entrant dans ces universités, écrit M. Bedier, il crut entrer dans des temples. » *Cahiers de la Quinzaine*, 14e de la 5e série, p. 14.

la profonde désorganisation de notre propre pays, le viol de la Lorraine et de l'Alsace qui suivit la défaite, le retour apparent du continent à la barbarie armée, le dédain pour la science et pour la pensée pure qui semblaient le fruit inévitable de telles catastrophes, il y avait là de quoi décourager le penseur, le patriote et le savant. G. Paris se releva de la crise plus confiant que jamais dans la science[1]. Il fut de ceux qui virent dans les victoires allemandes le résultat d'une longue et savante préparation, la preuve que, même au service de la force, les règles scientifiques préparent le succès des entreprises humaines, fût-ce des pires. Une bonne organisation intellectuelle était à ses yeux et aux yeux d'un groupe important de

1. Pendant le siège et même sous les obus il travaillait. Voici ce qu'il m'écrivait au moment du bombardement de Paris (je lui avais offert de venir loger chez moi, rue des Mathurins, plus loin des batteries prussiennes) : « Mille remerciements, mon cher ami, de votre offre vraiment aimable : j'ai déjà un asile pour la nuit : quant au jour, on nous laisse tranquilles et je reviens travailler chez moi, où je serai dimanche (l'après-midi) comme d'habitude. Le n° 3 de la rue du Regard (Paris habitait le n° 7) où demeurent mon beau-frère et mon père quand il est à Paris, a reçu un obus qui a ravagé l'appartement. Brachet a eu trois obus dans sa maison. Le tout sans grand dommage. Mais c'est ennuyeux de ne pas dormir la nuit... » Je lis dans un autre billet du siège : « Nous voyons de dures choses : tout ce qu'on croyait s'ébranle et flotte : on ne sait plus ni ce qu'est le présent ni ce que sera l'avenir. Il faut faire comme quand un obus arrive, se coucher par terre et attendre que ce soit fini pour voir les dégâts. »

ses amis, la première condition pour la France de son relèvement politique et international[1]. C'est

1. On a beaucoup reproché à G. Paris et à ses amis de s'être inspirés à cette époque, pour la réforme de l'enseignement supérieur, de l'organisation universitaire allemande. M. Edmond Pottier a fourni une réponse excellente à notre avis à ce reproche dans un intéressant article du journal *le Temps*, déc. 1916 :

« Il est tout a fait exact de dire que la guerre de 1870 et l'influence allemande ont porté un coup décisif aux habitudes pédagogiques d'alors. Si vivants que soient les souvenirs laissés par les cours de Michelet, de Villemain, de Saint-Marc Girardin, de Cousin, il est certain que leurs leçons sont à l'heure actuelle devenues incompatibles avec l'orientation des méthodes modernes. Remplies de parties substantielles, en dépit de leur aspect souvent pompeux, elles avaient le défaut de donner le ton à toute une école de professeurs qui, sans égaler ni le talent ni l'érudition réelle de ces maîtres, ne retiraient de leur exemple que l'idée de s'attacher à la forme et à la prédication oratoire. Cette rhétorique a vécu. Faut-il la regretter ? Elle a disparu devant une organisation nouvelle de l'enseignement universitaire, dont les promoteurs étaient des hommes comme Gaston Paris et Ernest Havet pour la philosophie, Fustel de Coulanges et Gabriel Monod pour l'histoire, Weil et Tournier pour le grec, Thurot et Gaston Boissier pour le latin, Perrot pour l'histoire de l'art : je ne parle que des morts, mais tout le monde connaît les noms aussi glorieux des vivants. La fondation de l'Ecole des Hautes études, le développement croissant de l'Ecole des chartes, la réorganisation de l'Ecole normale, la vie rendue aux universités de province par Albert Dumont, furent les sources où l'enseignement supérieur régénéré puisa des forces nouvelles. Qui oserait aujourd'hui porter la main sur l'œuvre admirable due à ces maîtres, qui furent des patriotes et qui, au lendemain de nos revers, songèrent avant tout à la prospérité intellectuelle du pays ? Qu'en bien des cas, que sur beaucoup de points les réformateurs et initiateurs aient pris exemple sur les universités d'Allemagne, déjà prospères, déjà outillées, déjà actives et réputées dans le monde, c'est ce que l'on ne saurait contester. Il suffit pour s'en convaincre de lire le livre qui eut alors un grand retentissement : *Quelques mots sur l'ensei-*

ce titre qu'avec Bréal, Lavisse, G. Monod et tant
'autres. il se voua à la réforme de l'Enseignement

nement public en France (1872), par Michel Bréal. Mais n'eut-on
as cent fois raison de suivre les bons exemples que l'ennemi
ous avait *donnés* ? Et rougirait-on aujourd'hui de fabriquer de
artillerie lourde, sous prétexte que les Allemands en ont eu les
remiers ?

« Est-ce à dire d'ailleurs que depuis quarante ans ces métho-
es, devenues nôtres, soient calquées sur l'enseignement d'outre-
Rhin ? Rien ne serait plus inexact. Les différences sont formelles
t nombreuses. Pour le constater, il suffit de comparer les thèses
résentées en Sorbonne ou dans nos facultés avec les dissertations
naugurales qui sortent des universités allemandes. Il suffit aussi
le lire les ouvrages des savants dont je rappelais les noms. On
verra que la richesse d'informations, la clarté des idées, l'ordon-
nance et la composition des développements sont à notre avan-
age ; les critiques allemands, en veine de sincérité, le reconnais-
sent parfois eux-mêmes. On peut interroger nos élèves étrangers,
qui ont séjourné dans les universités de Berlin, de Halle ou de
Bonn ; ils savent bien faire la distinction entre les deux genres
l'enseignement verbal. Celui-là, me disait l'un d'eux, un Hollan-
dais, en citant un professeur réputé, celui-là fait son cours « à la
française ». Je ne veux pas dire que tout se passe ici dans le meil-
leur des mondes et sur ce point encore il me faudrait écrire un
autre article pour exposer les améliorations à tenter ; en particu-
lier, je critiquerais la hâte que l'on apporte à lancer de tout
jeunes gens dans des travaux de science pure, avant qu'ils aient
eu le temps de bien connaître et de bien pénétrer l'esprit litté-
raire des auteurs dont ils s'occupent. Pour ce qui est de la science
elle-même, telle que la comprennent et la pratiquent, non seule-
ment en France, mais dans le monde entier, des millions d'hom-
mes dévoués à leur tâche, qui donc y porterait la main, sans nous
trouver devant elle pour la défendre comme un des biens les
plus précieux de l'humanité, comme une des gloires du pays ?
Cette science n'est ni française, ni allemande. Elle est la science
tout court, c'est-à-dire le progrès.

« Edmond Pottier. »

supérieur et notamment dans cet enseignement à sa partie la plus austère, celle qui se donna à l'École des Hautes Études, fondée, sous l'impulsion du groupe dont G. Paris était un des chefs, par Victor Duruy à la fin du second Empire : mais s'il était sévère sur les méthodes, il voulait que la « bonne science » eût un large rayonnement et ne restât pas le privilège de quelques érudits. « La science, a-t-il écrit, ne doit pas demeurer reléguée dans des temples rarement visités, où quelques prêtres seuls célèbrent ses rites, mais animer et inspirer toute l'activité intellectuelle d'un pays. » — C'est pour la défendre, la propager, et, en même temps combattre ceux qui se couvrent faussement de son masque, que, déjà presque célèbre dans les cercles scientifiques par son *Histoire poétique de Charlemagne,* il avait, avec Paul Meyer et d'autres amis, créé cette *Revue critique,* vite fameuse par l'ardeur d'alors de ses jeunes et fervents rédacteurs, qui ne reculèrent devant rien pour soutenir leur cause et pulvériser l'adversaire sous le poids d'arguments strictement scientifiques auxquels jamais question de nationalité, de parti, de croyance ou de camaraderie ne vint se mêler. Malgré ses tendances personnelles qui, par certains côtés de sa nature et par ses tradi-

tions de famille, le rappelaient vers l'institution monarchique, G. Paris s'imposa toujours à lui-même et imposa à ses collaborateurs la plus stricte impartialité politique ou religieuse dans la polémique historique ou littéraire. C'était pour lui la première honnêteté du savant. — Le patriote plein de tendresse pour le passé littéraire de la France a reparu dans ses fondations : la *Romania,* revue consacrée comme son nom l'indique aux études de philolologie romane, créée en 1872, « alors, écrivait Michel Bréal, que des prophètes de malheur annonçaient la fin des nations romanes » : la *Société des Anciens textes français* (1875), collection toujours grandissante de nos monuments littéraires du moyen âge publiés avec l'appareil scientifique le plus rigoureux, par des collaborateurs compétents.

Il servait ainsi la recherche de la vérité de toutes ses forces dans la voie spéciale qu'il avait tracée à sa vie de savant, et en même temps il en mettait les résultats à la portée du public simplement lettré et curieux d'études littéraires et historiques, en réunissant les plus importantes de ses leçons sur la *Littérature et sur la poésie du moyen âge*, dans des volumes qui sont devenus classiques et qui eurent de suite plusieurs éditions. Son

volume *Poèmes et Légendes du moyen âge*, celui qu'il consacra dans l'*Histoire de la littérature française* de Petit de Julleville au moyen âge (des origines à 1500), trouvèrent également de nombreux lecteurs et admirateurs en France et dans le monde entier. Son culte de la vérité dépassait l'horizon purement historique où il avait volontairement enfermé ses propres travaux. Il prêchait la vérité, il la glorifiait dans son épanouissement total, dans son application générale aux besoins et aux efforts de l'humanité. Il y encourageait notamment la jeunesse. « On dit à celle-ci, s'écriait-il dans son discours de réception à l'Académie (1897), il faut aimer, il faut vouloir, il faut croire, il faut agir, sans lui dire et sans pouvoir lui dire quel doit être l'objet de son amour, le mobile de sa volonté, le symbole de sa croyance, le but de son action. Il faut avant tout, lui dirais-je, si j'avais l'espoir d'être entendu, aimer la vérité, vouloir la connaître, croire en elle, travailler où on le peut, à la découvrir. Il faut savoir la regarder en face, et se jurer de ne jamais la fausser, l'atténuer ou l'exagérer, même en vue d'un intérêt qui semblerait plus haut qu'elle, car il ne saurait y en avoir de plus haut, et du moment où on la trahit, fût-ce dans le

secret de son cœur, on subit une diminution intime, qui, si légère qu'elle soit, se fait bientôt sentir dans toute l'activité morale. Il n'est donné qu'à un petit nombre d'hommes d'étendre son empire : il est donné à tous de se soumettre à ses lois. Soyez sûrs que la discipline qu'elle imposera à vos esprits se fera seutir à vos cœurs et à vos consciences. L'homme qui a jusque dans les plus petites choses l'horreur de la tromperie et même de la dissimulation, est par là même éloigné de la plupart des vices et préparé à toutes les vertus. »

C'est presque au moment où il prononçait ces magnifiques paroles, digne couronnement d'une vie consacrée à la science et à l'enseignement, que Gaston Paris éprouva un second déchirement d'âme. Lorsqu'éclata la célèbre Affaire, sûr de la vérité qu'il croyait voir manifeste comme la lumière du jour, grâce à l'application à la découverte de cette vérité, de la plus élémentaire méthode critique, il la vit niée par les préjugés et les passions, défigurée par la haine, non reconnue ou prudemment gardée sous silence même par quelques-uns de ses meilleurs amis. Ceux qui ont assisté à ses douleurs d'alors, n'oublieront jamais ce spectacle émouvant. Sa conscience prononça

où elle apercevait le devoir, et il le fit, mais après quelles meurtrissures[1] ! Son salon du dimanche, une de ses plus chères et fécondes créations, où s'étaient rencontrés pendant trente ans les tenants de la science et des lettres venus de toutes les parties de l'horizon, heureux d'entrer en contact dans ce large centre d'hospitalité et de libéralisme, son salon qui avait continué de nous abriter pendant le siège, était déserté par plusieurs de ses anciens et chers habitués : d'autres n'y revenaient que par intervalles et avec méfiance : un silence embarrassé remplaçait les épanchements ou les discussions libres et sonores de naguère. Il se fit là des révélations de caractère qui affligeaient profondément G. Paris et lui laissèrent des plaies malaisément guéries. Il eut des déceptions sur des hommes qu'il aimait et dont il avait attendu beaucoup, non seulement de leur talent, mais de leur action et de leur exemple. Il sentit que la crise morale qui avait élevé et forti-

1. Je retrouve trace de ses émotions dans un billet d'octobre 1899 : « Je suis resté paisiblement à Cerisy depuis le 8 août ; paisiblement quant à la vie extérieure, car ce jour même commençais l'affreux procès (de Rennes) qui pendant un mois nous a mis à la torture. La façon dont il s'est terminé a d'abord été un terrible coup de massue : mais je me suis vite repris et j'ai compris que ce verdict étrange était un acquittement moral. »

fié beaucoup de cœurs laissait aussi derrière elle de l'irréparable funeste, et que le plus grave dans cet irréparable avait été d'enfoncer dans leur erreur, ou leurs préjugés un certain nombre d'esprits parmi les plus brillants. Il ne se remit jamais complètement des déchirements de l'*Affaire*, des désillusions qu'elle laissa après coup sur certains de ses champions, du profit qu'en tira le parti du désordre et que les sages du début avaient trop prévu[1], de l'accroissement d'acharnement ou de sophisme qu'elle engendra chez les défenseurs des accusateurs, même parmi ceux qu'inspirait un patriotisme sincère.

Et cependant cette profonde blessure morale coïncidait avec une période de sa vie où il connut les honneurs, où il était parvenu aux plus hautes situations scientifiques, à l'Académie française, à la direction du Collège de France, avec le temps aussi où — après de douloureuses épreuves — il s'était refait un intérieur[2]. Le grand

1. Il m'écrivait (octobre 1899) : « On a remué et excité tant de mauvaises passions qu'il faudra bien du temps pour qu'elles s'apaisent,... si elles ne nous amènent pas quelque malheur terrible... Il est malheureux d'avoir une fin de vie condamnée à de telles anxiétés. » Je me souviens que G. Monod m'écrivit dans le même sens.

2. Il avait épousé en premières noces, et déjà relativement âgé,

public le connaissait enfin et l'admirait grâce à la publication d'œuvres plus à sa portée, et où l'écrivain, le fin lettré, le clairvoyant appréciateur des hommes et des œuvres, en même temps que le cœur affectueux et chaud de l'ami, se révélaient en pages inoubliables. Je retrouve sur les premiers feuillets de son volume qu'il m'offrit *Penseurs et poètes*, écrites de sa main ces lignes qui le peignent en quelques mots :

« Il m'a semblé qu'en parlant d'eux (c'étaient J. Darmesteter, Mistral, Sully Prudhomme, Renan, Albert Sorel), en essayant de les faire comprendre et aimer, je les comprenais mieux et je les aimais mieux moi-même. Je voudrais que cette impression fût partagée par les lecteurs de ce livre. »

Il fut très lu. Le grand public fut étonné de trouver tant de grâce, de diversité, de nuances d'esprit et de sensibilité, de chaleur d'images et d'expression chez celui dont il aurait plutôt attendu de l'érudition austère et aride, et des formes scientifiques peu faites pour plaire. En attendant ni sur Renan, ni sur Taine qui venaient de mourir, il ne faisait aucune concession aux ennemis

la veuve de Philippe Delaroche-Vernet, qu'il perdit en 1889. Il épousa en secondes noces Mme veuve Savary et eut une fille de ce second mariage.

de la critique dont il maintenait les droits universels. A propos de Sully Prudhomme, il abordait les plus vastes et les plus délicats problèmes de la philosophie, de la religion, de la morale et des rapports des sexes, et faisait sentir, pour l'avoir éprouvé lui-même, le tragique des luttes que soulèvent dans les âmes tout à fait sincères vis-à-vis d'elles-mêmes les mystères de l'inconnu — peut-être de l'inconnaissable. Il avait profondément pénétré la nature esthétique et morale de l'auteur des *Solitudes* auquel le liait une profonde intimité, et il fut son meilleur commentateur après avoir été l'un de ses révélateurs auprès du public lettré.

Je ne crois pas que la mort d'un homme ait souvent suscité une émotion aussi profonde que celle qui, dans un cercle étendu, étreignit le cœur de ses amis, de ses élèves, de ses admirateurs lorsqu'ils apprirent qu'il venait de disparaître presque subitement à Cannes (5 mars 1903). Tous pleurèrent en lui le maître incomparable, le cœur généreux [1], l'esprit auquel rien de ce qui

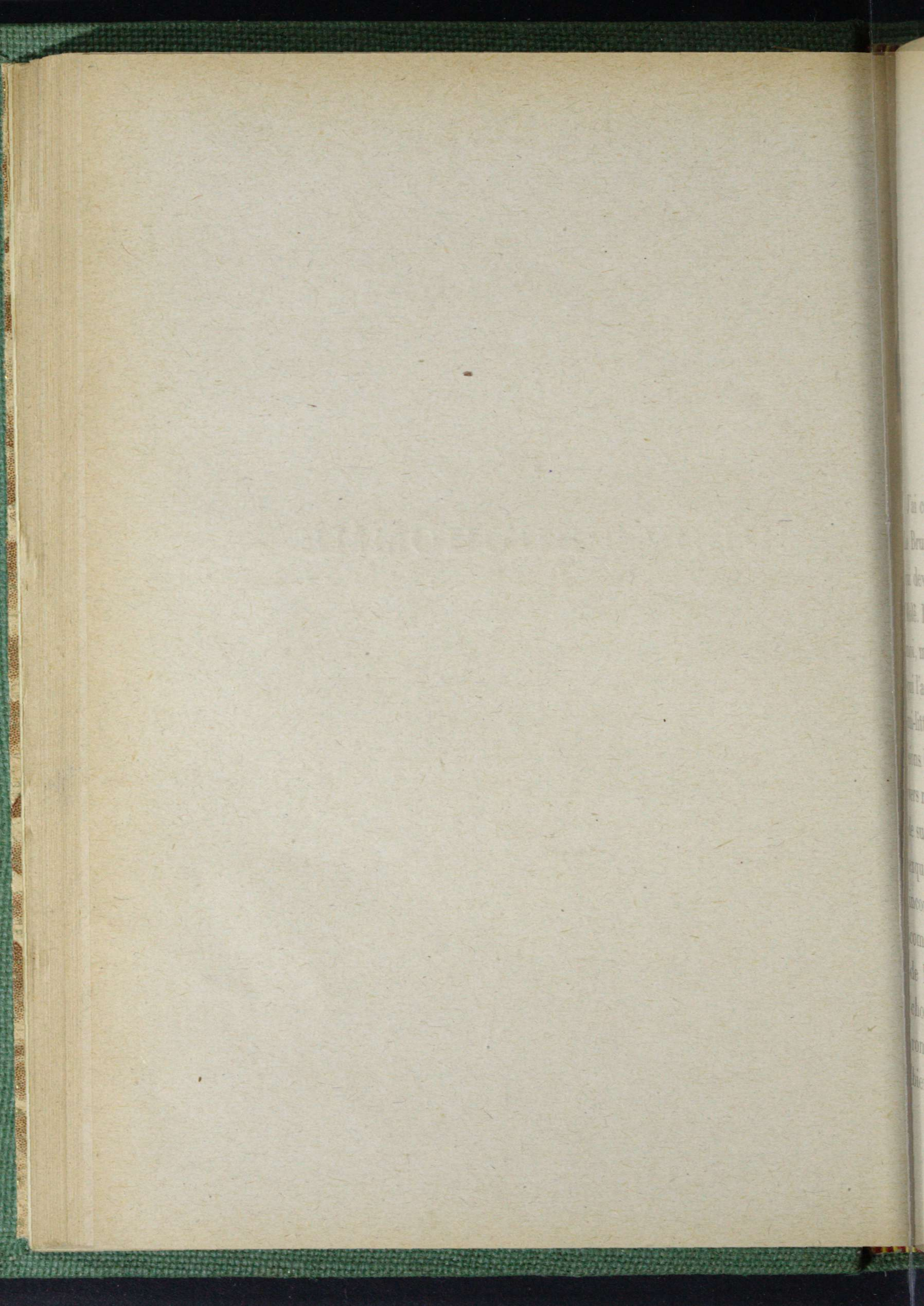
1. G. Monod dit de lui avec justesse à ses obsèques : « Il y a un mot qui vient involontairement aux lèvres quand on pense à lui, c'est le mot générosité. Générosité de cœur, de caractère de tempérament, d'esprit, tout était généreux en lui. »

est digne d'occuper la pensée n'était étranger. Plusieurs dirent qu'ils avaient perdu leur père intellectuel : parmi ceux-là figuraient des étudiants et des savants de tous les pays qui, à ses obsèques au Collège de France, vinrent, après tant de Français, exprimer leur douleur et leur reconnaissance. Elles ont pris figure en quelque sorte matérielle dans la fondation Gaston Paris, qui, groupant Français et étrangers en une même association, a réuni dans une salle de l'École des Chartes sa bibliothèque rachetée par une généreuse bienfaitrice, ses notes, ses travaux manuscrits, qui a édité ou réédité plusieurs de ses écrits [1], et qui par une réunion annuelle perpétue son souvenir. Quelle autre immortalité terrestre souhaiter pour un servant de la science ?

1. La bibliographie de ses travaux publiée par la Société amicale comprend 1 193 numéros et forme un vol. in-8 (1904).

III

SULLY PRUDHOMME



III

SULLY PRUDHOMME

J'ai connu Sully Prudhomme à la conférence La Bruyère, sorte de parlotte entre jeunes gens, qui devait bientôt se fondre dans la conférence Molé. Il était de quelques années plus âgé que moi, mais j'étais lié avec plusieurs de ses amis qui l'avaient amené dans ce milieu mi-politique, mi-littéraire. Je me souviens qu'après des discussions législatives, il nous lut quelques pièces de vers non encore imprimées et que nous admirâmes de suite beaucoup. On y percevait une sensibilité exquise, une délicatesse de sentiment et de forme incomparable. Personne ne nous avait parlé comme lui de la jeune fille, de l'amour confiant, de l'amour brisé comme par une fatalité des choses et sans l'âpreté de trahison chérie par le romantisme. De même dans les grandes pièces, bien que plusieurs fussent trop oratoires, un

souffle de sincérité nous reposait des déclamations et parfois du cliquetis de Hugo et de son école, ou des froideurs du groupe Parnassien auquel Sully a appartenu par la perfection du vers mais non par le fond de la conception poétique, beaucoup plus nourrie de sentiments et d'idées qu'en général l'œuvre de ses émules. On a dit de lui avec justesse qu'il avait été un « Parnassien penseur » ; il aurait fallut ajouter : un penseur indépendant, et un cœur sensible. Je le retrouvai dans le salon d'Albert Decrais, alors jeune et brillant avocat[1], (plus tard préfet, puis ambassadeur et ministre), où il récita encore des vers, de cette voix à la fois mélancolique et sonore qui ajoutait un charme de plus à ses poésies exquises de sensibilité ou chaudes d'éloquence. Je l'attirai chez mes parents qui recevaient quelques-uns de mes camarades. Notre véritable liaison commença à Rome où en 1866 je le rencontrai au musée du Vatican. Je n'oublierai jamais sa physionomie d'alors, sa mine à la fois fatiguée et sympathique, son air doux et profond, ses yeux d'un bleu divinement triste, dans lesquels la curiosité, rallumée par l'observation ou la conversation, mettait une intensité de regard

1. C'est à lui qu'est dédié le « Vase brisé ».

extraordinaire, et comme avide de pénétrer la forme, la pensée, la cause. Il marchait la tête un peu penchée, et le corps un peu souffreteux. Nous nous retrouvâmes un certain nombre de jeunes Français, venus à Rome surtout pour se pénétrer de ses monuments et de ses collections d'art, et je pus mettre mes compagnons, parmi lesquels je me rappelle notamment Lafenestre, Anatole Leroy-Beaulieu et Gabriel Monod, en relation avec des élèves de la Villa Médicis auprès desquels j'avais été introduit par Tony Robert-Fleury, fils du directeur d'alors. Quelles interminables causeries nous eûmes dans les galeries, les ruines, les églises ou les *trattorie* d'alors, sur les sujets les plus divers d'art, de religion, de philosophie, d'histoire ! Sully Prudhomme écoutait beaucoup : puis il intervenait pour réclamer de la rigueur dans les définitions et dans les raisonnements, montrant déjà à cette époque que les préoccupations philosophiques et les habitudes de l'esprit scientifique[1] s'alliaient étroitement chez lui à la finesse et à la vivacité extrême de la sensibilité. Il jouissait beaucoup de ce qu'il voyait, mais je crois qu'il a toujours cherché pourquoi il éprou-

1. Il s'était préparé pour l'École Polytechnique. Un mal d'yeux l'en détourna.

vait ou n'éprouvait pas cette jouissance, que beaucoup d'entre nous se contentaient de savourer sans la creuser dans ses racines. Il était déjà ce qu'il est resté toute sa vie, l'homme du scrupule. Non seulement il l'a rigoureusement respecté dans son art où il ne se permettait aucune concession, aucune faiblesse de facture : mais il a fini par asseoir sur le scrupule, source de la dignité, toute une philosophie de la liberté : il se l'était posé comme règle de son œuvre et de son existence. Elle a quelquefois limité et comme refroidi son génie : elle a grandi l'homme tel que nous l'avons aimé et admiré, en le plaignant parfois des souffrances de conscience qu'il s'infligeait à lui-même par défiance du mouvement instinctif de la vie et et de l'action.

« Je n'ai jamais orné le désert de ma vie », a-t-il dit dans un sonnet posthume, en faisant allusion à la compagne qu'il s'était refusée. C'est le même sentiment qui lui a inspiré la terrible abdication volontaire du *Vœu,* la résolution solennelle de mourir sans enfant :

Je fais vœu d'arracher au malheur cette proie :
Nul n'aura de mon cœur faible et sombre hérité.
... Pour léguer son souffle et sa chair sans scrupule
Il faut être enhardi par un espoir puissant...

... Demeure dans l'empire innomé du possible !
O fils le plus aimé, qui ne naîtras jamais...
Tu ne sortiras pas de l'éternelle paix !

C'était là chez lui un sentiment beaucoup plus profond que celui qui dans *Stances et poèmes* lui avait inspiré ces deux vers :

Vous n'avez pas de bru, mon père :
On m'a blessé, je n'aime plus.
(*Un songe.*)

Il m'écrivait (en 1867?) : « Je suis toujours haletant, bousculé, en retard avec mes amis et en somme je ne fais pas grand'chose... J... m'apprend son mariage. Ils se marient tous ! Ils ont raison : mais en cela la raison est difficile à suivre comme en toutes choses, et je ne les imiterai pas : peut-être aussi les raisins sont-ils trop verts... »

Quelques lettres ou billets que je retrouve de lui le montreront en raccourci dans certaines étapes de son existence. On jugera par ces brefs extraits de sa correspondance [1] combien celle-ci, si ses amis voulaient la réunir et la publier, révélerait de trésors de pensée, de sensibilité et de forme.

On y saisirait par le menu le travail d'un cer-

1. Voir l'*Annexe* ci-après p. 159.

veau et d'un cœur toujours un peu inquiets de leurs conclusions et de leurs désirs réciproques, l'un ne cédant rien au point de vue de la rigueur, de la méthode de raisonnement, l'autre n'abdiquant rien de ses exigences, au nom d'une sorte de logique supérieure et transcendante [1]. Ce combat de la sensibilité et de la raison, joint à la lutte contre une organisation physique souvent défaillante et un souvenir toujours cuisant d'une déception d'amour de jeunesse, a imprimé au caractère et à l'œuvre de Sully une sorte de mélancolie tragique qui perçait sous sa physionomie si douce, comme dans ses vers ou sa prose même les plus dénués d'emphase. On sentait chez lui tout un stoïcisme voulu et conservé comme forme et comme fruit de la dignité, une pitié jamais satisfaite pour les malheureux parmi les hommes et même pour les heureux s'ils examinent consciencieusement leur sort. Il n'avait rien du pessimisme orgueilleux de certains romantiques qui ont trouvé comme de la joie dans la malédiction [2]. Il se contentait d'ana-

1. C'est ainsi qu'au sujet de l'immortalité il écrivait : « Je subis des preuves que j'ignore. » Et dans la même pièce (*La Mort*) il disait de la philosophie : « Toi qui n'es qu'un bruit pour les cerveaux honnêtes, — Vaine philosophie où tout sombre à la fois ! »

2. Un de ses sonnets posthumes, recueilli dans le volume (*les*

yser — par là il était bien de son siècle — et de conclure : mais à sa conclusion plutôt désespérante son besoin d'aimer ajoutait une aspiration, qu'il voulait prendre pour une réalité aussi certaine que la solution de ses syllogismes : et là, le croyant et le poète reparaissaient sous une forme un peu froide parce qu'il voulait lui conserver l'apparence et comme l'appareil scientifique, pour rassurer les lecteurs par la solidité de sa logique. Ses trois grands poèmes (les *Destins*, la *Justice*, le *Bonheur*) sont la partie de son œuvre à laquelle le grand public a attaché le moins de prix, préférant de beaucoup ses simples expansions sentimentales

(*Épaves*, 1908) et en général peu connu, dépeint bien sa tristesse de fond :

La Fontaine de Jouvence.

Rends la sève aux heureux, naïade de Jouvence,
A leurs rapides jours donne un long renouveau;
Retourne pour eux seuls le fatal écheveau
Dont le fil mesuré vers les ciseaux s'avance.

Ceux-là n'ont pas connu le soupir dès l'enfance,
L'austère appel du vrai, l'altier défi du beau,
Le tourment d'y répondre et l'attrait du tombeau
Pour le front sans appui, pour le cœur sans défense.

Le ciel lointain des yeux ne leur a pas fait mal;
Ils n'ont connu qu'un proche et clément idéal,
Et les regrets en eux ne sont pas des blessures.

Mais les martyrs du rêve et ceux du souvenir,
Inclinés vers la fosse aux promesses plus sûres,
Craignant tous les amours, n'osent pas rajeunir.

ou ses ingénieux rapprochements lyriques, et c'était naturel, vu la subtilité de certaines de ses déductions philosophiques et la difficulté de les pénétrer sous des images un peu artificielles et laborieuses : celles-ci, l'artiste s'attachait à les polir d'autant plus soigneusement que la matière offrait plus d'obstacles et de hérissements. Sa conscience de penseur a mis souvent un peu de trop plein dans quelques-unes de ses poésies et lui a fait sacrifier le charme musical du vers (qui en est une qualité essentielle), aux exigences de l'analyste. Instinctivement l'oreille voudrait parfois dans celles de ses pièces qui sont moins réussies un peu moins de rigueur et plus de douceur et de facilité dans le rythme. Il ne suivait pas toujours sur ce point le goût du lecteur, et quelques-unes de ses pièces les moins répandues étaient peut-être celles auxquelles il tenait le plus, soit par le sentiment de la difficulté vaincue, soit par la satisfaction de n'avoir pas fait de sacrifice à la forme pure. De là des regrets qu'il n'exprimait pas volontiers mais qu'on devinait dans ses réticences ou son détachement mélancolique [1].

1. Lui-même a écrit sur ses deux premiers grands poèmes : « Mes tentatives de ce genre n'ont pas réussi à mon gré et m'ont extrêmement fatigué. J'ai vu qu'en ne voulant rien sacrifier du

Ce fut, on peut le dire, l'amitié de Gaston Paris qui lui ouvrit l'Académie, lui donna par là la

soin donné à la forme, on ne peut exprimer en vers les vérités philosophiques et scientifiques sans un effort impossible à soutenir et sans condamner le lecteur à une tension d'esprit incompatible avec la jouissance qu'il attend de sa lecture. » Cité par L. Arnoult : *Quelques poètes*, p. 433. — Gœthe conseillait aux poètes, d'après sa propre expérience, « de se défier des grandes œuvres. C'est le défaut des meilleurs esprits, de ceux justement chez qui l'on trouve le plus de talent et les plus nobles efforts » (*Entretiens avec Eckermann*, 18 sept. 1823).

Ce défaut de musicalité dans certains vers n'était pas dû chez Sully-Prudhomme à la méconnaissance de cette partie de l'art de la poésie. Il s'était toujours beaucoup préoccupé (et nous en avons bien souvent discuté) des conditions du rythme dans les vers. Il a consacré à ce sujet un petit volume : *Réflexions sur l'art du vers*, reproduit dans son *Testament poétique*, 1901, et j'ai publié moi-même une étude sur le *Rythme dans la versification française*, Lemerre, 1892. Il voyait dans le vers des éléments mathématiques, et moi, j'y marquais la répartition du temps suivant un système à la fois simple et rigoureux, en y ajoutant des effets de répétitions de sonorités (voyelles et consonnes). Jamais il n'a dans ces discussions pu admettre — faute probablement d'une éducation musicale suffisante — que le silence eût des durées mesurées.

Il était inexorable sur l'application des règles classiques de notre versification, et les *licences* des jeunes, poussées au point de détruire complètement l'équilibre poétique, le faisaient cruellement souffrir. « Je pense, écrivait-il, qu'il n'y a rien eu d'arbitraire dans la préférence accordée par l'oreille à certaines combinaisons harmonieuses. Ces combinaisons, déterminées par des rapports arithmétiques, ne sont pas en nombre illimité » (*Testament poétique*, p. 280). Même dans les poètes qui respectaient le mètre classique, il répugnait à l'emploi que quelques-uns font de la rime des singuliers et des pluriels. Je lui ai entendu notamment faire de vifs reproches à ce sujet à Mme de Noailles alors débutante. Elle ne s'est pas corrigée, non plus que beaucoup d'au-

grande notoriété, lui procura plus tard le prix Nobel qui élargit sensiblement son indépendance matérielle, déjà strictement assurée par une petite fortune dont il savait un gré infini à ceux qui par leur dur labeur la lui avaient transmise, et l'avaient par là affranchi de toute besogne alimentaire. Successivement employé au Creusot, puis dans une étude de notaire, il s'était dès sa jeunesse senti complètement inapte à une profession proprement dite [1] : mais son contact avec la vie réelle l'avait rempli de compassion et de sympathie pour ceux qui y peinent. Il a souvent exprimé en termes émus dans ses poésies, notamment dans les *Soli-*

tres, et pour ma part je suis encore choqué de cette irrégularité alors qu'elle n'est pas indispensable pour l'idée et par suite exceptionnelle. Je dois dire qu'elle ne blesse plus la plupart des jeunes. Et cependant il est à remarquer que, sauf cette hardiesse et quelques autres de détail — très désirables — (hiatus, souplesse dans la césure, etc.), les mieux doués des poètes qui avaient essayé du vers désarticulé ou allongé, ou terminé par de simples assonances, sont, comme le réclamait Sully Prudhomme et comme je m'y attendais, revenus au mètre classique — prouvant par là le solide fondement rythmique de notre versification.

1. Il s'était d'autre part résigné à des conditions d'existence matérielle extrêmement modestes. Je le vois encore dans une petite chambre de l'étroit appartement qu'il partageait rue Hauteville avec sa mère et plusieurs parents. Il couchait sur un simple canapé-lit tout près de sa table de travail :

Mon lit étroit d'où la joie est bannie...

(*Épreuves.*)

tudes ses sentiments de commisération sociale [1].

1. Je l'ai félicité dans une lettre dont je retrouve copie :
« Mai 1869. Je finis votre volume des *Solitudes*. Il m'a vivement touché et ému. Les pièces que je connaissais, je les ai relues avec grand plaisir (il m'en avait lu plusieurs en manuscrit) — ainsi qu'on retrouve de vieux amis. J'ai fait avec joie la connaissance des autres. Vous êtes arrivé à une finesse de ciselure, à un poli vraiment merveilleux, et cela n'exclut chez vous ni l'originalité, ni l'élan du mouvement. Ce qui me plaît avant tout dans ce nouveau volume, c'est la force et l'intensité que semble prendre en vous un certain sentiment de compassion pour les misères humaines, qui vous a naguère inspiré dans les *Épreuves*, le *Homo sum*, et qui vous inspire cette fois la *Damnation*, *L'une d'elles*, *Couples maudits*, etc. J'avoue que j'ai une prédilection particulière pour les larmes qu'arrache aux poètes, non la contemplation plus ou moins égoïste de leurs propres douleurs, mais le spectacle non moins navrant des maux soufferts autour d'eux... Il me semble que la souffrance personnelle est trop intime et profonde pour se communiquer tout entière en s'épanchant. On a plus de douleur qu'on n'en peut exprimer. On garde en soi-même le plus vif de son angoisse : aussi l'âme la plus atteinte souvent aime mieux rester muette que d'exhaler des plaintes trop faibles pour ce qu'elle éprouve. Au contraire quels accents on trouve pour peindre les maux d'autrui ! Comme la pitié est facilement éloquente ! Comme elle émeut ceux à qui elle s'adresse ! Comme elle est communicative et touche juste et fort ! Nous avons tous au fond de l'âme un amour plus ou moins vif des hommes : l'habitude, le spectacle quotidien des misères émoussent un peu notre sensibilité naturelle : nous nous accoutumons à voir souffrir sans en être trop émus : mais qu'un poète, qu'un orateur, qu'un artiste vienne raviver l'émotion assoupie, aussitôt la nature reprend ses droits et les larmes de la pitié montent aux paupières. Qu'elle est bienfaisante et salutaire cette influence de ceux qui savent parler ou peindre, sur les âmes profanes ! Voilà bien le rôle que je conçois pour l'orateur ou le poète... Vous me prouvez par trois ou quatre des meilleures pièces (à mon avis) de votre nouveau volume que vous êtes merveilleusement propre à remplir ce rôle... Persévérez dans cette voie, mon cher ami. Approfondissez

Ce contact avec les réalités de la vie individuelle et collective fut particulièrement étroit pour Sully lorsqu'en 1870, malgré son âge qui le dispensait de tout service militaire, et sa faiblesse de santé qui en tous cas l'en aurait dispensé, il crut de son devoir de s'engager, avec quelques amis, dans un régiment de mobiles parisiens [1], où il fut employé à de pénibles corvées.

Son état de santé ne lui permit pas longtemps de rester au service. Il fut renvoyé le 27 octobre 1870, comme me l'annonçait un billet de lui : « C'est hier seulement que j'ai eu ma libération. Je ne suis donc plus esclave. Je puis

les misères humaines, les sombres douleurs morales : vous serez ému, vous émouvrez et cette émotion sera salutaire pour tous. Quant à moi toutes les fois que je trouverai mes propres sentiments de pitié si éloquemment exprimés dans vos vers, je redoublerai de sympathie et d'affection pour vous... »

1. Je retrouve un mot de lui du 22 août 1870 : « Le commissaire de police qui m'a délivré mon certificat de moralité m'a dit que l'engagement dans la mobile est possible quand il a lieu avant l'appel, ce qui est mon cas... toutefois je ne me croirai parfaitement renseigné qu'à la mairie où se contracte l'engagement... j'y passerai demain matin. » Je retrouve aussi une carte de lui avec l'inscription au crayon : « Mobile au 13e bataillon, 8e compagnie. » Il me demandait d'aller le prendre à la caserne de la Tour-Maubourg. Je le trouvai là, dans une salle de dépôt d'effets d'habillement, rangeant des pantalons de troupe. Il le faisait courageusement et méthodiquement, mais en se plaignant de la fatigue que lui causait cette besogne à laquelle il n'était guère préparé.

prendre un parti conforme à ma nature et moins contraire à ma santé. Pour le moment je respire. Ce qui est une douceur que je n'appréciais pas assez. » Malheureusement sa santé était atteinte profondément. Il partit de Paris rouvert après le siège, déjà très malade, et ne se remit jamais complètement [1].

Il garda de la guerre un patriotisme avivé par les anxiétés et les souffrances de l'*Année terrible* et qui se traduisirent en de belles poésies (elles figurent parmi celles qui furent le plus récitées) :

> J'aimais froidement ma patrie
> Au temps de sa sécurité...
> Je m'écriais avec Schiller
> Je suis un citoyen du monde...
> Mais depuis nos sombres journées
> De mes tendresses détournées.
> Je me suis enfin repenti...
> Ces tendresses je les ramène
> Étroitement sur mon pays...
> ... Je t'aime dans tes malheurs
> O France, depuis cette guerre,
> En enfant, comme le vulgaire,
> Qui sait mourir pour tes couleurs [2].

1. Gaston Paris m'écrivait : « Je vous écris ce mot de la chambre de Sully qui est revenu de Vichy plus malade qu'il n'y était allé : il a une *névrose* qui lui a saisi les jambes et une partie du corps. Venez le voir. Il a besoin de distraction et d'amitié : il sera très heureux de vous voir. »

2. *Impressions de la guerre : Repentir* et la *France* (sonnets).

D'autres ont poussé des cris de douleur ou de revanche plus éclatants : nul n'a été plus sincère ni émouvant dans ses accents. En même temps il exprimait l'espoir d'un renouveau :

Fils de la nature éternelle
Par qui les champs ont refleuri,
Les amours, invaincus comme elle
Vont réparer le sang tari...

Pendant que nous faisions la guerre
Le soleil a fait le printemps :
Des fleurs s'élèvent où naguère
S'entre-tuaient les combattants.

Et s'adressant à la France future :

... Je sais l'avenir qui tressaille en ton flanc...
La suprême cité se pétrit en ton sang [1].

Quant à lui, il s'enferma plus que jamais dans le travail de la pensée. La philosophie pure l'attirait toujours sans qu'il pût y résister ni s'en distraire, dès que la souffrance lui permettait de reprendre ses études. « Je cède, m'écrivait-il dès 1869, à la tentation de gravir de nouveau cette âpre montagne de la vérité dont j'ai dégringolé

1. *Fleurs de sang* — et *Renouveau* — et VIe sonnet de la *France*.

déjà tant de fois. Il me semble toujours que je découvrirai un sentier plus praticable, et séduit par les premières fleurs de la route, je monte jusqu'aux neiges. Qui voudra m'y suivre ? »

C'est de cette époque que date sa belle Préface à la traduction en vers du Ier chant du Poème de Lucrèce, *De la nature des choses*. Il s'y livrait à un remarquable examen critique des données et des méthodes de la philosophie, examen qui supposait une connaissance étendue et approfondie des systèmes acquis et des procédés de la science. Sa conclusion aboutissait à un scepticisme provisoire : « Sachons ne pas savoir, ce n'est pas la moindre vertu du philosophe. Le plus sûr est de différer la conclusion et de réfléchir longtemps encore. Toutefois entendons par réfléchir non pas concentrer indéfiniment nos facultés sur les mêmes questions posées toujours de la même manière, mais au contraire multiplier incessamment les données de l'expérience externe et interne en les analysant toujours davantage, et saisir ainsi des rapports de plus en plus essentiels à l'objet, afin d'améliorer nos définitions... »

Ce travail de réflexion et de méditation, il ne l'abandonna jamais pour sa part. Il lui inspira de remarquables essais en prose qu'il publiait

par fragments, et où l'infatigable penseur qu'il était tentait de poser quelques bases de certitude plus fixes que celles qu'il avait jugées prématurées dans sa *Préface*[1]. Il eut, suivant moi, le tort de vouloir donner à quelques-unes de ces tentatives la forme poétique qui ne satisfaisait complètement ni à la rigueur de la déduction logique ou de la description scientifique, ni aux conditions de charme d'une œuvre artistique[2]. Nous avons déjà fait allusion à ces poèmes qui lui coûtèrent de pénibles efforts et qui, malgré de brillantes réussites épisodiques, ne contentèrent jamais entièrement ni le lecteur ni l'autenr.

En tous cas, prose ou vers, il s'efforçait de se prouver par des arguments plus nobles dans leurs tendances que décisifs au point de vue du raisonnement, et sous une forme de style animée, l'existence innée chez l'homme de la conscience, du

1. Plusieurs de ces fragments ont été réunis dans le petit volume : *Que sais-je ?* (1896). L'auteur, à mon avis, comme d'ailleurs tant d'autres psychologues, a voulu trop tirer de l'observation du moi par le moi.

2. Baudelaire observe justement que « raconter en vers les lois connues selon lesquelles se meut un monde moral ou sidéral, c'est décrire ce qui est découvert... c'est se réduire aux devoirs de la science et empiéter sur ses fonctions, et c'est embarrasser son langage traditionnel de l'ornement superflu et dangereux ici, de la rime » *L'art romantique. Réflexions sur Victor Hugo,* IV).

sentiment du devoir, de la dignité. Il disait à la fin de son volume « *Que sais-je?* », p. 239, « Aucun doute n'ébranlera en moi la colonne que la nature et l'expérience de mes innombrables aïeux ont dressée au fond de ma conscience, et sur laquelle je lis gravées les règles dictées à ma conduite par l'intérêt supérieur de mon espèce, quel qu'il soit. J'ai voulu ressaisir parmi l'effondrement des constructions transcendantes ce que j'entends ne jamais sacrifier de ma foi dans les suggestions profondes que je dois à l'inconnaissable même, ni de mes espérances dans sa communication, si lointaine qu'elle puisse être, avec l'humanité. »

Il cherchait dans Pascal, auquel il a consacré de multiples études, un appui pour sa propre sécurité de foi dans l'idéal. Il reléguait le scepticisme de l'auteur des *Pensées* dans le domaine purement intellectuel et rationnel et voulait avec lui trouver dans les instincts du cœur une base de certitude. C'est une voie où on a depuis, sous l'influence de W. James, de M. Bergson et d'autres penseurs, tenté beaucoup d'efforts. Sully aura été un des précurseurs de ce mouvement de pensée qui, sous de généreuses visées, cache peut-être plus d'un malentendu dans les mots.

Il tenait la beauté esthétique pour une de ces suggestions de l'idéal qui font planer au-dessus de l'homme quelque chose de supérieur à sa vie physique et physiologique, et qui lui révèlent une partie de cette harmonie supra-terrestre.

Le lien à établir entre le beau et la notion d'une vérité inaccessible à la simple perception directe l'a toujours hanté, et il a tiré de ce point de vue, fécondé par sa sensibilité profonde en matière d'art, des rapprochements éloquents ou ingénieux[1].

Il aurait pu invoquer encore sa propre bonté naturelle comme un des indices de l'existence dans l'âme et le cœur humain d'un mobile noble et désintéressé.

Cette bonté naturelle était, il faut le dire, chez lui d'une qualité et d'une constance exceptionnelles. Elle se traduisait par des manifestations assez rares chez les hommes de lettres parvenus à la grande réputation : une bienveillance infinie vis-à-vis des débutants, une patience angélique à lire ou à écouter leurs vers, un accueil souriant à tous ceux qui venaient le trouver aux heures qu'il

1. Voir notamment son volume sur *L'expression dans les Beaux-Arts* qui, malgré ses lacunes, mériterait d'être plus lu et étudié qu'il ne semble l'avoir été jusqu'ici.

ne réservait pas à son travail personnel, pour un service ou une recommandation.

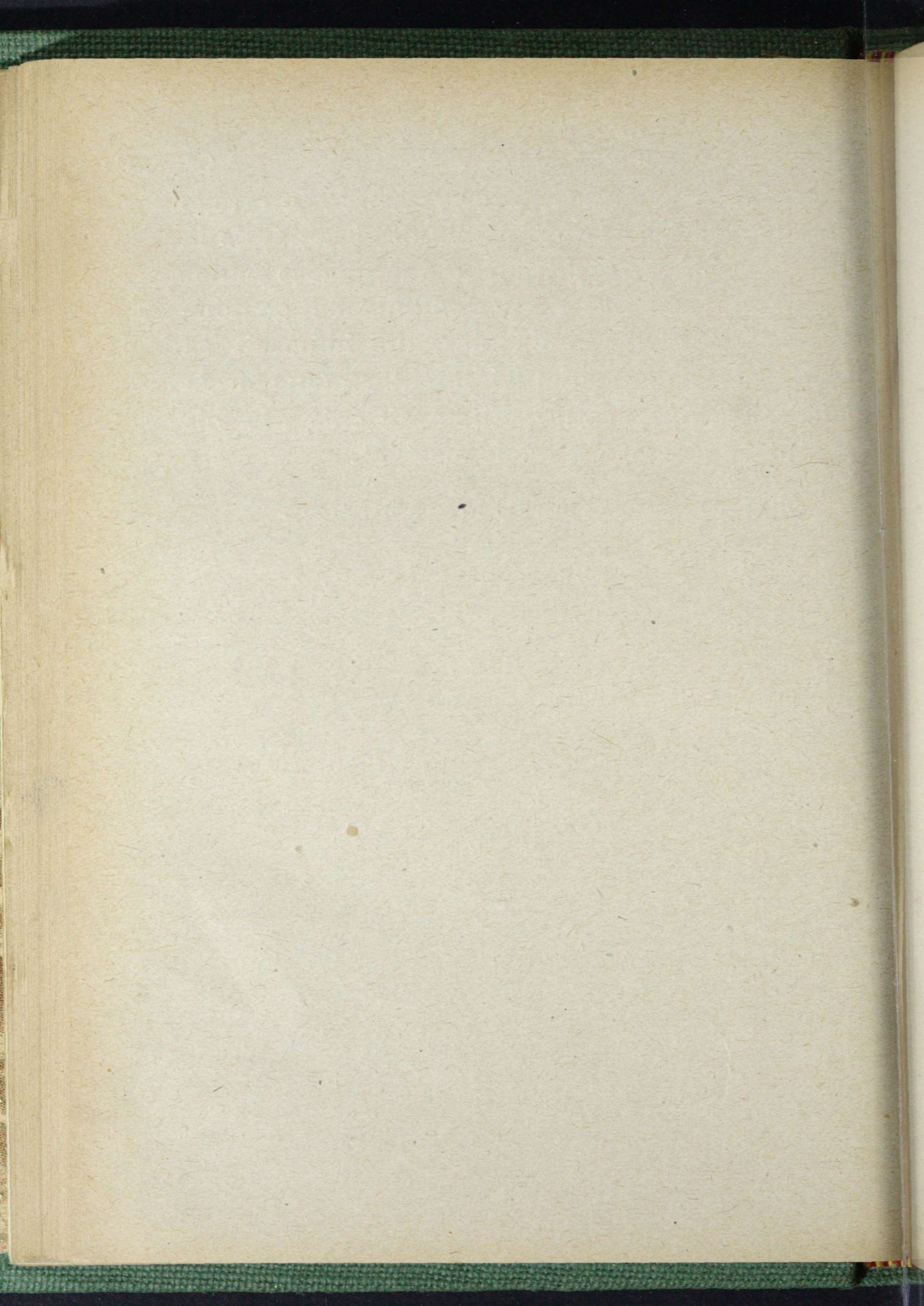
Dans la dernière période de sa vie, ses amis avaient plus de peine à l'approcher et à l'entretenir que les centaines d'importuns, hommes ou femmes, qui défilaient chez lui et dont pas un (ou une) ne s'en allait sans emporter un mot d'encouragement ou d'espérance. L'intention chez lui était si vraiment sympathique ou apitoyée, que nul ne croyait à la banalité d'un mot de félicitation ou de mise en confiance qu'il avait dit avec la douceur de ton et de regard qui lui était habituelle et qui venait du fond de son être. Je dois avouer que ses amis ont parfois constaté un peu de faiblesse et d'absence de choix dans la foule qui envahissait son salon le lundi, et à laquelle il ne savait pas se dérober, non plus qu'aux innombrables préfaces, allocutions, épîtres dédicatoires, discours d'inauguration ou de commémoration qu'on réclamait de lui et qui lui prenaient à la fois beaucoup de temps et de force d'attention : car il ne faisait rien négligemment, et le moindre de ses billets, de ses discours d'apparat, de ses avant-propos était soigneusement poli et chargé d'une idée artistique ou philosophique. De même il ne savait pas se défendre ou s'alléger des besognes

académiques, et sa religion du scrupule s'étendait au choix des candidats aux fauteuils vacants, ou aux prix dont il était l'un des rapporteurs, aussi bien qu'à ses actes moraux ou à ses décisions philosophiques ; religion qui lui arrachait des plaintes réitérées, mais dont il restait malgré tout le pratiquant fervent et fidèle, trouvant avec raison que le devoir n'a pas de degrés et que la conscience, une fois la tâche acceptée, doit la pousser jusqu'à son intégrale satisfaction.

C'est, je pense, le même sentiment qui l'a guidé, dans le véritable héroïsme avec lequel il a, pendant une longue période de sa vie, et encore plus durant ses dernières années, supporté de terribles souffrances physiques. C'était un spectacle à la fois admirable et navrant de voir cette douceur de nature avide à la fois de bonté, de grâce, de beauté, torturée par des douleurs intolérables, grimaçante malgré elle sous la tension de la crise, puis reprenant un sourire et se rattachant à l'entretien commencé sur des matières de science ou de poésie. A certains jours il faisait dans les bois de Chatenay — où il habita pendant ses dernières années — une petite promenade en fauteuil roulant traîné au pas par un âne : je l'y ai accompagné plus d'une fois ; et il donnait, par

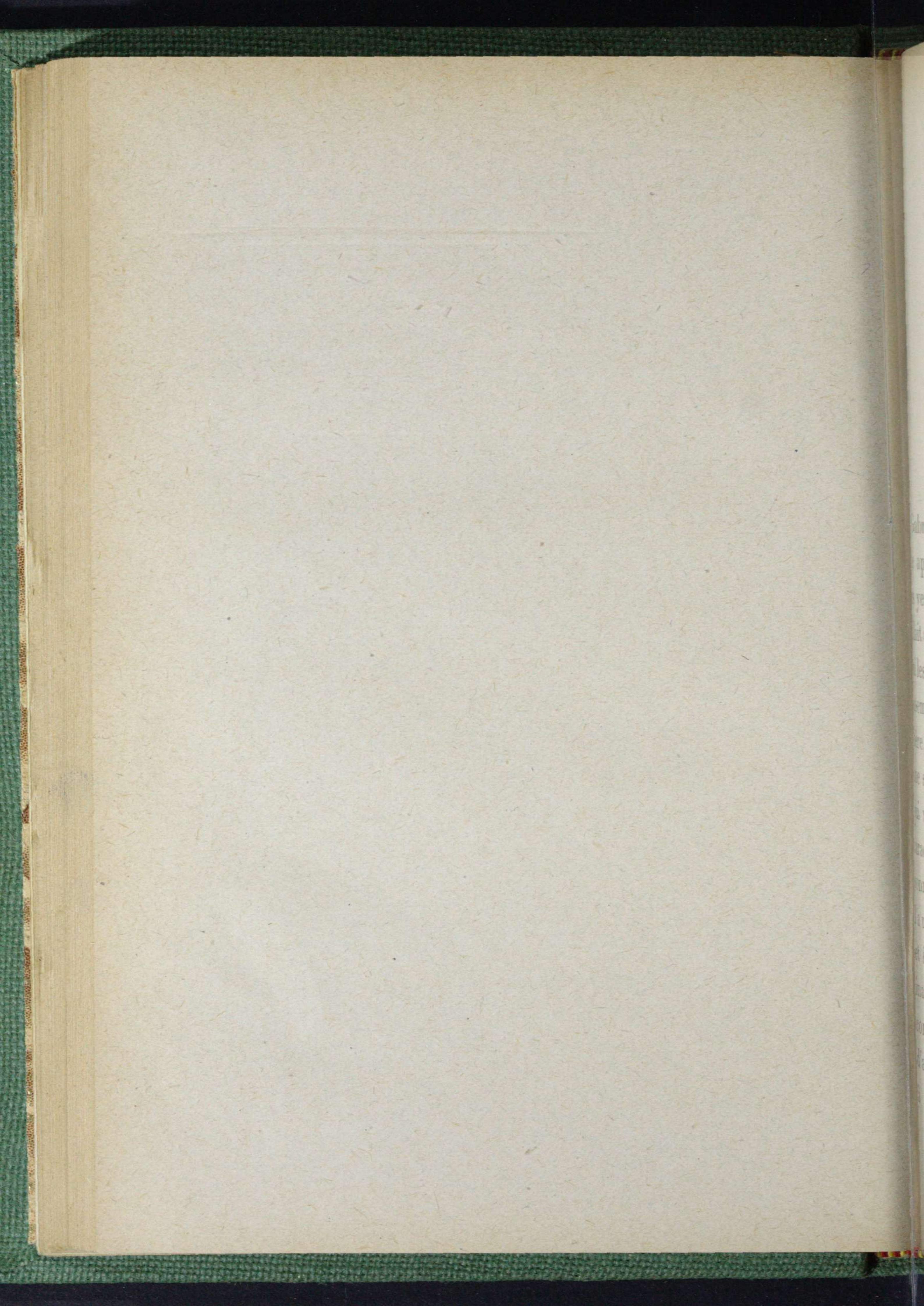
sa sérénité apparente, l'impression d'un sage heureux de son sort et jouissant des beautés de la forêt. Et c'était en réalité un homme encore jeune, à demi paralysé, traversé périodiquement de douleurs lancinantes abominables, qui imposait sa dignité de sage volontairement stoïque à la malfaisance de la nature. Elle avait créé à la fois un grand poète et un noble martyr[1].

1. Sully Prudhomme est mort le 10 septembre 1907.



IV

GABRIEL MONOD



IV

GABRIEL MONOD

Gabriel Monod a été un tendre dissimulé sous une apparence de professeur des pays du Nord. Ses yeux même, si doux à la fois et profonds, il fallait aller les chercher sous des verres de lunettes qui les atténuaient et les voilaient. Il avait pris ensemble de l'Alsace à laquelle il tenait par sa mère, et du protestantisme fervent où il fut élevé, une sorte de rigidité de geste et de physionomie qui n'avait aucun rapport avec le fond de son caractère, mais qui a trompé beaucoup de personnes sur sa véritable individualité. Celle-ci, il l'a révélée non seulement à ses nombreux amis et élèves auxquels ils témoignait une profonde, inaltérable et toujours vigilante affection (je ne connais pas d'homme qui ayant eu autant d'amis des deux sexes se soit autant donné à eux, préoccupé d'eux dans le détail de leur

existence morale et matérielle :) — il l'a encore traduite d'une plume plus chaude que sa parole dans ses souvenirs et récits intimes, dans ses lettres si nombreuses et si abondantes, dans les portraits des disparus qu'il avait admirés et aimés, dans ses dédicaces à des vivants affectionnés, dans ses allocutions en réponse à ses élèves qui réalisaient pour lui le mot de Michelet : « L'enseignement est une amitié. » Peu d'hommes ont autant aimé et ont été autant aimés. Même dans ses réprobations d'homme fait qui ont été vigoureuses, parfois impétueuses, on sentait comme un regret d'être obligé de blâmer et de réprouver, — que ce n'était pas autrui qu'il haïssait, mais le mensonge ou la méchanceté, et qu'il aurait voulu ramener et convertir le pêcheur ou l'égaré[1]. Il y a toujours eu chez lui de l'apostolat, tempéré par le sens et la méthode du critique : même dans les récits de ses plus fortes émotions, douleurs ou joies, il analysait comme s'il s'était trouvé en face d'un texte à déchiffrer, et son impression de sensibilité cherchait à rester discrète sous l'appareil

1. « L'amour aime même ce qui ne lui ressemble pas, même ce qui lui semble hostile, et à force de l'aimer il le change et en fait de l'amour », a écrit Michelet, cité par G. Monod dans l'opuscule dédié à sa fille aînée pour son mariage.

scientifique. Elle éclate cependant, tant elle est sincère, profonde et vibrante : mais il faut quelquefois lire entre les lignes, et surtout synthétiser dans le détail des faits objectifs auxquels, par scrupule d'historien rigoureux, Monod ne renonce jamais, de peur d'omettre une parcelle de vérité. Il a été le contraire du simplisme qu'il reprochait, tout en les admirant malgré ses réserves, à des constructeurs de systèmes comme Taine ou Fustel de Coulanges. Aussi son œuvre savante est-elle restée surtout une série d'essais, avec revisions, retouches, reprises d'idées et de points de vue, faisant honneur à sa conscience d'érudit toujours au courant, d'observateur toujours à l'affût, d'amant de la vérité toujours scrupuleux.

Ce scrupule l'emporta chez lui dès sa prime jeunesse même sur l'éducation profondément orthodoxe qu'il avait reçue de sa famille et de son éducation.

Issu d'une famille de protestantisme rigide et qui a compté un nombre considérable de pasteurs, Gabriel Monod a rappelé dans une curieuse brochure qui renferme une correspondance qu'il eut avec Mgr Dupanloup de 1863 à 1865, ses hésitations morales de jeunesse. Il sortait alors d'une « crise de la foi » consécutive à son séjour pen-

dant plusieurs mois dans la maison de M. et Mme E. de Pressenssé. Ils avaient eu, elle surtout, une influence profonde sur son évolution sentimentale et religieuse. « J'ai passé, a-t-il écrit, sous leur toit deux années incomparables, dans une disposition constante d'enthousiasme et de ferveur... J'avais reçu une éducation profondément pénétrée de piété et de croyances orthodoxes... Je me trouvais tout à coup transporté dans un milieu où les idées que j'avais considérées comme incontestées... étaient discutées, remises en question, non pas au nom du rationalisme, mais au nom d'un protestantisme plus libre... je me trouvai bientôt tout à la fois animé d'une ferveur religieuse que je ne m'étais jamais connue et du besoin impérieux d'examiner à nouveau toutes mes croyances... »

Une partie de cet examen se reporta sur l'histoire du catholicisme : « M'éloignant du protestantisme, écrit Monod, je me reprochais de n'avoir vu le vrai christianisme que dans la Réforme, de n'avoir pas donné la place légitime dans mes conceptions, au catholicisme, de n'y avoir pas vu l'héritier naturel et bienfaisant de l'Église des trois premiers siècles... Je ne sais rien de plus grand que l'Église du moyen âge du VIe au XIIIe siècle, écri-

vais-je à ma mère. Voilà le plus beau moment du christianisme... Je me préoccupais beaucoup du problème de l'éducation puisque je devais être professeur. Je lus le gros ouvrage de Dupanloup sur l'éducation... Je lui écrivis en mars 1863 pour lui demander quand paraîtrait un plan de lectures qui y était annoncé, et je lui disais en même temps que mon désir n'était pas dicté par un motif purement pédagogique, mais aussi par la volonté de reviser méthodiquement mes idées religieuses. » Monod ne nous a donné qu'un fragment de ses lettres : elles durent toucher fort son correspondant, à voir les réponses qu'elles lui attirèrent, mais où l'esprit libre qu'était Monod semble avoir senti, malgré la réserve et la prudence de l'évêque, des tentatives ou au moins des désirs de conversion : « Vous ne vous étonnerez pas sans doute que le vœu d'un évêque catholique soit celui de saint Paul devant Agrippa : « Opto... etiam omnes... fieri qualis ego sum »... Mais malgré ce vœu que je ne puis cacher, ce que je puis dire, c'est que j'ai toujours eu le respect le plus profond pour la liberté des âmes... » Dans une autre lettre il lui recommandait « la foi explicite », et pour l'acquérir « non seulement de chercher avec sincérité, ce que vous faites,... mais

encore de ne pas chercher seul, de chercher avec Dieu, et en priant Dieu » (suivant une prière chaque soir et chaque matin qu'il lui conseille). Monod, dans le fragment de réponse qu'il a reproduit, maintint qu'il était possible « qu'un esprit très sincère passe toute sa vie sans arriver à la connaissance entière de la vérité.., Le principal pour l'homme et aux yeux de Dieu, n'est-ce pas de chercher, c'est-à-dire d'aimer la vérité avec sincérité ? C'est la preuve que l'on prend la vie pour ce qu'elle est, pour une épreuve où il faut acheter chaque progrès dans la vérité par une douleur. »

— « Le vrai chrétien ne cherche plus », fut la réponse, d'ailleurs affectueuse. que reçut sa lettre.

L'évêque et le normalien ne pouvaient s'entendre longtemps et la rupture eut lieu, lorsqu'en 1865 Monod déclara à son correspondant qu'il était devenu le disciple de Michelet, que l'évêque d'Orléans venait d'attaquer violemment dans son *Avertissement aux Pères de famille*, en même temps que Littré, Taine et Renan.

« Ceux dont l'enfance et l'adolescence, écrit Monod dans son chapitre « *Michelet* » du volume intitulé les *Maîtres de l'histoire*, se sont écoulées pendant les douze premières années du second Empire, se rappelleront toujours la froideur et le

morne ennui qui accablaient les âmes pendant cette triste époque... Séparés par un abîme de la France du passé dont ils avaient perdu les traditions et les croyances, désabusés des espérances de liberté et de progrès tour à tour excitées et déçues par tant de révolutions... les plus nobles esprits se réfugiaient dans un dilettantisme égoïste ou dans des rêveries humanitaires. Pour plus d'un, et je suis du nombre, les livres de Michelet ont été alors une consolation et un cordial. On apprenait, en les lisant, à aimer la France, à l'aimer dans son histoire ressuscitée par lui, à l'aimer dans son foyer ... à l'aimer dans son sol même... Avec lui on prenait foi dans l'avenir de la patrie, en dépit des tristesses du présent... La vocation qui m'a poussé vers les études historiques, c'est à lui que je la dois. Le premier il m'a ému de sympathie pour ces morts innombrables qui ont été nos ancêtres, qui nous ont faits ce que nous sommes et dont l'histoire retrouve et ressuscite les pensées, les désirs et les passions... Il m'a montré comme la plus noble des vocations, celle d'enseigner l'histoire, d'enseigner la France, de servir d'intermédiaire, de lien et d'interprète entre la France d'hier et celle de demain... »

Il avait hésité avant de s'enfermer dans l'his-

toire. Il a décrit lui-même dans une lettre à Michelet datée de Berlin 1868, et il a rappelé ensuite, en reproduisant cette lettre dans une brochure consacrée aux noces d'argent d'un de ses élèves, M. Roy, ses tergiversations de jeunesse ; et on les conçoit, quand on se souvient, pour l'avoir connu de près à cette époque, de ce qu'il nomme — en écrivant à Michelet — « sa facilité pour toutes choses et sa curiosité insatiable de toutes choses ». Économie politique et sociale, histoire religieuse, science psychologique et morale, arts, littérature, tout sollicite sa nature réceptive et compréhensive. A ce moment l'érudition le glaçait et « irritait son impatience de la vie ». « Quand j'ai passé des journées à déchiffrer des manuscrits, à copier des textes... je pense avec effroi que ces jours ne reviendront pas, que c'est autant de donné à la mort, et souvent inutilement. »

Après un premier séjour comme étudiant à Berlin où je l'avais retrouvé, — ayant été camarades de « Bonaparte », — et où nous explorions ensemble l'Université, les musées, les concerts, les théâtres et des salons amis, il avait passé quelques mois à Florence. Son imagination et son cœur s'y étaient épanouis. Il y avait ébauché un grand travail sur les corporations florentines : surtout il s'y était

rempli de l'Italie à laquelle il devait toujours rester fidèle, rappelé qu'il était vers elle par son passé, ses arts, son présent en même temps que par le souvenir des lieux où s'était noué le roman qui devait, après plusieurs années d'attente, lui donner la compagne fidèle de son existence[1]. « Le désir de mes parents, écrit-il (son père était négociant, estimé et considéré au Havre), m'obligea à renoncer (en 1868) à Florence, pour aller travailler à Berlin et à Goettingue. Cet arrachement à l'Italie ne devait pas empêcher le roman de 1866 (son amour pour Mlle Olga Herzen) de devenir l'histoire de toute ma vie ; mais il me fit rentrer dans mes cartons à tout jamais mes notes prises dans les archives de Florence... J'allai en Allemagne avec l'espoir d'y trouver encore quelque chose de Grimm, de Schleiermacher, de Humboldt et de Gervinus... Je découvris tout à coup la puissance, réaliste comme le roc et tranchante comme l'acier, qui allait nous écraser. »

1. Il m'écrivait d'Heidelberg le 22 août 1872 : « Depuis un mois j'annonce mes fiançailles officiellement — en réalité il y a quatre ans que je suis fiancé avec Mlle Olga Herzen, la deuxième fille d'Alex. Herzen... Je ne puis pas vous faire son portrait bien que je la connaisse intimement depuis des années. Mais mon jugement serait suspect... Depuis que je suis libre de l'aimer, je suis parfaitement heureux... »

Je ne serais pas surpris que l'idée de maintenir et de fortifier par l'histoire l'unité française qu'il sentait menacée par son grandissant et rude voisin, ne l'ait déterminé définitivement à la carrière d'historien, d'historien muni des méthodes et des instruments de travail qu'il avait malgré tout, profondément étudiés et appréciés en Allemagne, d'historien érudit tel qu'il le désirait pour la France. Ancien normalien, il accepta de Duruy, créateur de l'École des Hautes Études, une place de répétiteur à cette École, avec la promesse d'avoir à collaborer à la rénovation de tout notre haut enseignement.

Cette rénovation consistait surtout dans l'instauration des méthodes rigoureuses de la science dans l'histoire et la philologie françaises. Bréal, Lavisse, Gaston Paris, G. Monod et d'autres furent les principaux et infatigables artisans de la Réforme. Par la *Revue critique*, par la *Romania*, par la *Revue historique* (celle-ci créée par Monod) ils défendirent leurs idées, surtout en attaquant ceux qui dans leurs publications manquaient aux règles de la bonne critique et de la recherche consciencieuse. Ils montrèrent dans leurs propres ouvrages et dans leur enseignement comment celles-ci devaient être pratiquées. Ils furent d'autant plus

rigoureux vis-à-vis d'eux-mêmes qu'ils voulaient l'être sans rémission vis-à-vis des autres. De là une certains austérité délibérément pratiquée — quelques-uns dirent sécheresse — dans leurs travaux, ou leurs cours. Il faut croire que leurs disciples sentirent la vraie flamme qui animait malgré tout leur pensée puisqu'ils s'attachèrent à eux avec passion. Monod entre autres avait, sous son apparence de limitation voulue de l'étude historique, et son choix des époques les plus austères de nos annales, conservé sa large conception de l'histoire et de l'enseignement.

Il disait à ses élèves, trente-cinq ans après sa lettre à Michelet : « L'histoire est pour moi, comme en 1869, le sol fécond où je cherche le secret de l'évolution littéraire, artistique, religieuse et économique de l'humanité : comme en 1869 aussi, j'ai pour idéal de vie l'association de l'enseignement et du travail scientifique, de la création intellectuelle et de l'action sociale. Contrairement à ce que j'imaginais alors, c'est l'action du professeur qui, dans ma vie, a pris le pas sur le travail du savant et de l'écrivain. Je ne le regrette pas, car j'ai eu dans mes élèves et par eux des joies qu'aucun succès littéraire ne m'aurait données. » Et il disait dans une autre occasion à

ces mêmes anciens disciples : « Vous qui êtes aujourd'hui vous aussi des maîtres, vous savez, et peut-être est-ce là ce que j'ai su le mieux enseigner, que l'on n'agit vraiment sur les esprits que si le cœur se met de la partie. » Écho d'une lettre que lui écrivait, lorsqu'il eut 22 ans, Mme de Pressensé dont l'influence morale sur toute sa vie fut si profonde : « Gardez votre cœur, car c'est de lui que coulent les sources de la vie. »

Sources parfois bien douloureuses pour l'être intime qui les épanche. G. Monod eut à souffrir comme souffrent tous les êtres sensibles, et en proportion même de sa sensibilité. Mais chez lui la bienveillance était si vraiment le fond de son caractère qu'il ne gardait jamais de grief éternel ni contre les hommes ni même contre la nature, souvent cruelle, quand elle n'est pas indifférente.

Il avait gardé de sa profonde empreinte religieuse un optimisme transcendant ; dans ses déboires de carrière ou de famille, dans ses déceptions politiques et sociales, même dans sa plus cruelle meurtrissure, la perte de son fils cadet en qui il voyait son élève préféré et son successeur d'avenir, et qui mourut à 25 ans, cet optimisme le laissait encore plein de courage et d'espérance, de foi dans le résultat de son labeur et de ses efforts,

e confiance dans l'affection et l'amitié de ceux qui lui restaient. Je l'en ai toujours admiré, et parfois envié. Je le cite lui-même une fois de plus : « Je ne suis pas de ceux qui cherchent la consolation dans l'oubli, mais je ne suis pas non plus de ceux qui repoussent la consolation quand elle n'enlève rien au souvenir, et qu'elle fait trouver dans les épreuves mêmes des raisons nouvelles de vivre et d'agir. »

Une de ces raisons de vivre et d'agir, il les trouva dans son dévouement à la mémoire de Michelet auquel le rattachaient une longue reconnaissance et une profonde affeetion. Avec son désintéressement habituel il consacra à publier les papiers, les lettres de l'illustre historien, à l'étudier dans ses cours du Collège de France, une bonne partie des dernières années qu'il aurait pu employer dans des travaux plus personnels. Michelet qui occupe une large part de son livre sur les *Maîtres de l'Histoire*, était resté pour lui, malgré ses défauts « celui à qui il faut demander le secret de la vision et de la résurrection du passé ». « Logiquement, écrivait-il, cette reconstitution de l'histoire aurait dû être entreprise après que les bases de la science historique et de la méthode critique auraient été posées... — Mais peut-être était-il

nécessaire pour que Michelet pût, comme Ezéchiel, souffler sur les ossements desséchés de la vallée de Josaphat, les revêtir de chair et les pénétrer de l'esprit de vie, qu'il ne fût pas entravé par les scrupules du critique, ni par les déductions rigoureuses du savant. »

On voit par cette dernière phrase combien l'empreinte biblique était restée profonde sur Monod.

Il écrivait encore en 1903[1], comme épilogue de la publication de sa correspondance de jeune homme avec Mgr Dupanloup, trente-sept ans après la dernière lettre adressée à celui-ci : « Bien des choses ont changé en moi et autour de moi, et mon esprit, aussi désireux de vérité et aussi difficile à satisfaire que lorsque le problème religieux lui apparut pour la première fois, a parcouru une longue route sans avoir cru trouver l'abri que rien n'ébranle ni la source qui suffit à désaltérer. Et pourtant, si je repasse les pages où s'exprimait le confiant enthousiasme de mes seize ans, je trouve que j'ai moins changé que l'on ne pourrait croire, que je n'ai cru moi-même autrefois. Certes, je ne récrirais pas tout ce que j'écri-

1. *Souvenirs d'adolescence*. Ils ont été rappelés dans l'excellente notice de son successeur à l'Institut, M. A. Delatour.

vais alors, et pourtant aucun abîme ne s'est ouvert sous mes pieds où mon idéal moral ait risqué de sombrer, aucun abîme ne sépare mon adolescence de ma vieillesse commençante. Quant Faust fait à Marguerite sa déclaration panthéiste, celle-ci lui répond : « Le prêtre dit à peu près les mêmes choses, mais pas avec les mêmes mots. » Moi aussi, je pense et je sens comme en 1861 et 1862, mais je n'emploie plus les mêmes mots. Ma conception de la vie est toujours essentiellement chrétienne. Jésus est toujours pour moi le maître par excellence, le seul qui parle clairement et souverainement à mon cœur [1]. Et je crois en Dieu avec encore plus de certitude qu'alors, si c'est croire en Dieu que de croire qu'une loi supérieure gouverne le monde, loi d'ordre, d'harmonie et de bonté, à laquelle nous obéissons quand nous faisons le bien. Si je ne donne pas à ce Bien suprême le nom de Père, c'est que je me refuse à l'enfermer dans une formule prise à notre condition humaine ; mais je regarde vers lui avec un sentiment de dépendance, de vénération

1. Presque dans les mêmes termes, Renan écrivait en 1883 dans ses *Souvenirs de jeunesse*, p. 313 : « Jésus a bien réellement toujours été mon maître. En suivant la vérité au prix de tous les sacrifices, j'étais convaincu de le suivre et d'obéir au premier de ses commandements. »

et d'amour que je ne puis pas ne pas appeler filial[1]. »

1. J'ai commenté dans mon volume *Pages sociales* (Alcan éd), chap.: *Jésus et l'idéal humain*, cette conclusion de G. Monod. Je cite ici quelques passages de cette étude :

« Jésus est toujours pour moi le maître par excellence, le seul qui parle clairement et souverainement à mon cœur... »

Si je cherche à démêler le sentiment qu'exprime dans ces lignes l'esprit indépendant et en même temps enflammé pour l'idéal qu'est Gabried Monod, j'y vois un besoin d'incarner sous une forme individuelle et presque divinisée les aspirations les plus nobles de la nature humaine, une sorte de soif de mythologie supérieure qui est évidemment la survivance d'une longue tradition, mais qui, par le fait qu'on la trouve agissante dans une âme aussi affranchie, fait preuve qu'elle a conservé dans une grande portiou d'humanité de profondes racines.

Au premier abord il peut sembler étrange que des hommes éclairés aient besoin de donner un nom et des traits, à la fois humains et divins, à leur propre rêve de perfection. Il peut sembler étrange que pour jouir de ce rêve et s'en inspirer dans les actes de la vie quotidienne, ils soient amenés à le réaliser pour eux-mêmes et à l'invoquer sous la forme d'un Être vivant et mourant comme l'Homme, ayant des paroles et des gestes d'Homme, et cependant à une telle distance morale de l'Homme qu'il semble être issu d'une paternité divine, transmise sans tache au Fils, et le faisant rayonner comme un Dieu au-dessus de la chétive humanité.

Dans les longs siècles de son enfance et de son adolescence, celle-ci n'a pas pu se passer de dieux faits à son image. Jésus a été seulement un Dieu plus parfait que ceux de l'Olympe antique. Son histoire a été la « Fable » la plus épurée qui ait parlé aux imaginations croyantes. Pour avoir pu se donner à elle-même un Être divin de cette essence, on comprend que l'Humanité ait cru au miracle. Elle a pu trouver miraculeux que par un effort de pureté et de beauté, elle ait tiré d'elle-même une image dépouillée de tout ce qu'elle a en elle de vicieux ou de difforme ; — comme une mère qui, en un jour de prodige, mettrait au monde une créature presque céleste dans laquelle elle oserait à peine se

Il a montré dans plusieurs circonstances graves comment il comprenait et pratiquait « la raison de vivre et d'agir ».

reconnaître, et s'étant enfin reconnue, jouirait de s'y voir plus belle et meilleure qu'elle n'est ni n'a jamais été en réalité.

Mais malgré sa perfection, la figure traditionnelle de Jésus a été encore sous certains rapports une création de mythologie : mythologie primitivement même assez grossière dans plusieurs de ses parties, puisque le thaumaturge a tenu au début une si grande place dans le rôle de Jésus. La mythologie a été s'épurant et s'affinant à mesure que, par le progrès de la culture, s'affinait et s'épurait la raison humaine. Les progrès de celle-ci ont fait perdre à Jésus plusieurs des traits qui le rapprochaient d'un Orphée antique; et cependant la mythologie ne disparaîtra complètement que lorsqu'aura disparu des âmes le besoin d'incarner en une figure humaine, baptisée d'un nom d'homme, un idéal qui devrait rester un idéal impersonnel et anonyme.

C'est là un dernier pas qui reste à faire à une portion de l'humanité, portion qui n'est pas la moins noble dans ses aspirations ou touchante dans ses tendresses, pour achever de se délivrer des survivances du passé. L'évolution qu'a suivie la figure du Christ telle qu'elle s'est successivement présentée à l'adoration de ses fidèles, est un encouragement à penser que le cycle se poursuivra; qu'à force de s'intellectualiser sous forme d'un mythe de plus en plus dégagé de ses primitives conditions de miracle et de merveilleux, la croyance en Jésus deviendra celle en un idéal immatériel, n'ayant d'existence que dans les désirs et les imaginations des hommes, et les poussant vers la réalisation de cet idéal au prix de sacrifices momentanés, rendus plus doux par la contemplation même de l'idéal dont ils sont la condition.

Ainsi substituée à une figure, humaine dans ses traits, si divine dans son essence — la joie et l'espoir de tant de contemplateurs qui ont communié en elle et puisé dans ses regards à la fois meurtris et réconfortants la force de vivre et d'aimer — la vision d'un idéal né de la même source que la figure idéale de Jésus, c'est-à-dire l'âme humaine, peut être pour celle-ci encore une source de joie et d'espoir et répandre en elle la force d'aimer et

En 1870, dispensé comme normalien du ser-

de vivre. Elle pourra même y puiser la joie et la force avec plus de sécurité que dans une image qui par certains côtés tient de l'enfance de la raison, et sur laquelle, malgré l'épuration qui s'y est successivement produite, la superstition a nécessairement laissé plusieurs de ses empreintes. A un certain degré d'éducation scientifique il est impossible, sans une révolte profonde et mortelle pour la croyance, d'adorer une forme humaine, si ennoblie qu'elle ait été par les qualités dont l'a parée la légende ou la tradition. Il y reste nécesairement, de ce qu'elle est humaine, trop de défaillances, et si l'on veut la faire à la fois divine et humaine, trop de contradictions impossibles à accepter par la raison. Même en se dégageant de tout l'enchevêtrement dogmatique qui s'est forcément créé par cristallisation logique autour de l'illogisme primitif de la double nature, même en réduisant au minimum, à une sorte de paternité mystique entre Dieu et le Fils de l'homme, l'édifice théologique chrétien, la raison n'en vient pas moins se heurter à des impossibilités insolubles, dès qu'elle veut concilier la divinité et l'humanité de Jésus. Or si les hommes anciens ont pu vivre dans le mystère imposé à la raison et jouir même du mystère sous le nom d'objet de foi, heureux d'adorer sans comprendre, les hommes d'aujourd'hui, sachant qu'ils ne peuvent pas tout comprendre, veulent bien s'incliner devant ce qu'ils ne comprennent pas, et attendre pour juger, de comprendre, ou, s'ils ne doivent jamais comprendre, s'abstenir de juger ; ils veulent bien accepter le mystère, mais refusent de l'adorer.

Le fait même qu'elle ait pu concevoir une figure comme celle de Jésus, en la tirant de sa propre conscience, est une preuve de la hauteur morale à laquelle l'humanité pourra parvenir lorsqu'elle se sera peu à peu dégagée de toutes ses survivances inférieures, lorsque surtout ce qui est l'idéal d'une élite de choix et singulièrement limitée en nombre sera devenu celui d'une masse sans cesse accrue de cœurs et d'intelligences. Lorsque cet idéal se sera élargi au point d'embrasser une partie notable de l'humanité, ce qui reste encore de mystique et d'ascétique dans la figure du Christ, ce qui devait nécessairement y subsister de contradictoire aux conditions d'une vie réelle trop en opposition avec l'existence supérieure rêvée, et se traduisait en une aspiration ardente vers le royaume qui n'est pas de ce monde, sera remplacé par un

vice militaire actif, il organise l'ambulance internationale 11 bis, et paye de sa personne sur les

désir et un sentiment d'harmonie toujours plus réelle entre les visées d'une moralité supérieure et les données de l'existence terrestre, individuelle et sociale. Ce contraste, vraiment mortel par certains côtés pour le perfectionnement de la cité humaine, entre un désir d'idéal jamais assouvi et une réalité toujours décevante, disparaîtra peu à peu devant la satisfaction croissante que procurera l'amélioration sociale : et celle-ci pourra être poursuivie avec la même ferveur, mais avec plus de sécurité, que les joies de la vie d'outre-tombe. L'esprit de sacrifice appliqué au mieux-être terrestre, plus difficile à développer parce qu'il sera accompagné d'espérances moins individuelles, pourra produire des bienfaits plus féconds pour l'ensemble de l'humanité, dès qu'il se sera réchauffé dans une conception suffisamment vivante de la sociabilité humaine, des sympathies qu'elle engendre, et des joies réciproques qu'elle procure.

Ainsi peu à peu se substituera, dans le culte de l'humanité, à la figure personnalisée de Jésus, l'idéal de perfection qui lui a servi d'origine et de modèle, et qui se réalisera, non plus sous la forme d'un individu, semi-humain, semi-divin, définitivement parfait par origine, mais sous la forme d'un idéal se créant et se complétant successivement par l'amélioration progressive de chaque membre du grand corps collectif social, lui-même sans cesse épuré et ennobli. C'est un idéal d'évolution qui prendra la place d'un idéal de déification : et cet idéal-là sera plus fécond en joies et en émotions que l'ancien : car celui-ci ayant apparu une fois sous sa perfection définitive et complète, devait être admiré dans le passé comme une apparition, vivante au souvenir de ses fidèles, mais impossible à faire revivre suivant les lois de la vie réelle, qui est un renouvellement et par suite une disparition perpétuelle. L'adoration de Jésus ne peut pas ne pas être mélangée d'un regret de Jésus. L'Humanité a toujours autant pleuré au pied de la croix qu'elle s'est réjouie d'y voir rayonner un signe d'espérance céleste. Au point de vue de la terre, la douleur l'emportait même nécessairement sur l'espérance. La mise au tombeau est un deuil qui ne quitte pas l'âme humaine. Les larmes des saintes Femmes viennent à tous les yeux croyants, et l'éblouis-

champs de bataille de Sedan et de Metz[1] ; après la chute de Metz, il suit les opérations de l'armée de la Loire, soignant les blessés, les cholériques, les typhiques. Il m'a souvent, longtemps après la guerre, raconté qu'il recevait régulièrement des marques de reconnaissance de paysans qu'il avait veillés.

Il a écrit ses impressions de 1870-71 dans un remarquable et émouvant petit livre : « Alle-

sement d'un ciel rêvé ne peut les sécher entièrement. Il y aura toujours des cendres et des torches funèbres dans le souvenir de la Passion.

Rien de pareil dans un culte de perfection peu à peu réalisée, grandissante et universalisée. Chaque pas, si faible, si incomplet soit-il, est un pas vers la lumière, et le petit chemin parcouru hier rassure sur le pas d'aujourd'hui et sur celui de demain. L'âme du croyant au progrès marche dans les certitudes, et s'il lui faut de la patience, elle sait du moins que l'aboutissement de cette patience ne risque pas d'être le néant. Cette claire notion de l'avenir facilite l'indulgence pour les taches du passé et la résignation en face des imperfections, ou même des tristesses, du présent. La figure souriante de Jésus ainsi conçue devient une image de tolérance et même de liberté. Elle n'écarte pas les dissidents par la violence, mais les attire par la bonté, et s'ils hésitent à venir, elle donne confiance dans le temps et dans les progrès de la raison humaine pour les ramener. Elle est une leçon à la fois de sécurité et de sagesse... »

1. Je retrouve ces billets de M. Ed. Monod père : Havre, 14 sept. 1870 : « Nous avons de bonnes nouvelles de Gabriel jusqu'au 9 septembre de Raucourt, Ardennes. » Il écrit : « Écrivez-moi à Bouillon, province de Namur... J'ai chance de recevoir les lettres. Il me dit de vous écrire. » — 17 sept. « J'ai reçu quelques lignes de Gabriel me prévenant qu'il est tombé malade en veillant un dysentérique. »

mands et Français », dédié « aux sœurs de charité catholiques et aux infirmières protestantes qui nous ont aidés pendant cette campagne et nous ont toujours donné l'exemple du courage et du dévouement. » Recherchant l'équité jusqu'à un scrupule qu'on lui a souvent et durement reproché d'impartialité entre les deux pays ennemis dont il constatait les qualités et les défauts, il était également impartial pour les sources d'inspiration de la charité et du dévouement dont il avait été témoin et qui l'avaient touché et inspiré.

« J'ai dit sincèrement ce que j'ai observé, écrivait G. Monod dans son *Avant-propos*, m'efforçant de conserver une stricte impartialité à laquelle j'ai d'ailleurs moins de mérite qu'un autre. Français par la naissance, par l'éducation et par le cœur, j'avais pourtant une connaissance assez intime de l'Allemagne pour être à l'abri des préjugés patriotiques et de la haine nationale qui auraient pu me rendre injuste pour nos adversaires. » Son impartialité lui valut naturellement des reproches et des critiques des deux côtés. Il y fait allusion dans l'*Avant-propos* de sa 2e édition (1872) : « Il ne serait pas sans intérêt, écrit-il, pour la psychologie de la race allemande et de la nation française de reproduire quelques-unes de ces critiques. »

Tout en reconnaissant avec sa modestie habituelle qu'il avait peut-être sur plus d'un point loué à tort ou infligé des blâmes immérités, et que ses appréciations dictées non par les événements de la guerre mais par les faits particuliers dont il avait été témoin, ne sauraient avoir la valeur d'un jugement général et complet, Monod maintient que ses appréciations sont un témoignage sincère apporté par un homme « qui a fait tous ses efforts pour voir les choses telles qu'elles étaient, et pour les dire telles qu'il les a vues ». La guerre de 1914 aurait probablement modifié son opinion sur certains traits de fond du caractère allemand, et devant l'horreur de la barbarie dont nous avons été victimes et qui n'a pas soulevé de protestations outre-Rhin, il aurait reconnu avec la franchise qui était l'essence de sa nature, les erreurs qu'il avait commises.

Vingt-sept ans après la crise de 1870, dans une circonstance mémorable où l'honnêteté nationale était en jeu, il a devancé les autres en intuition et en persévérance presque héroïque pour faire réparer ce qu'il jugeait une criante injustice : là, l'historien, éclairé par les méthodes rigoureuses qu'il appliquait au passé lointain, et aidé par d'autres « scientifiques », a contribué à

forcer (après quels efforts !) l'opinion à s'incliner devant la lumière. Un historien de profession a bien marqué son rôle de découvreur et de défenseur de ce qui lui apparaissait la vérité. « Dès que le jugement du conseil de guerre du Cherche-Midi eut été prononcé, votre conscience d'historien, par le rapprochement de quelques légers indices, sentit s'éveiller en elle des doutes poignants sur la justice de la sentence. A partir de ce jour, vous avez perdu le sommeil et vous n'avez plus eu de repos que vous n'eussiez percé les ténèbres dont avait été obscurcie la vérité, puis convaincu les autres qu'il y avait faux jugement comme on disait au moyen-âge... Vous vous êtes dépensé sans trêve ni repos jusqu'à ce que les efforts d'une phalange d'hommes de cœur, puis l'éveil de la conscience publique, eussent obtenu la revision d'un jugement qui révoltait votre patriotisme autant que votre raison... Vous avez montré par votre conduite, pendant ces tragiques années, que la passion pour la vérité historique peut être inspiratrice de vertu et de courage civique... [1] ! »

Noble hommage, après tant d'accusations injustes (qui n'ont pas toutes cessé après sa

1. Allocution de M. Jules Roy, directeur adjoint à l'École des Hautes-Études, professeur à l'École des Chartes, 26 mai 1907.

mort) rendu à une carrière tout entière consacrée par une sorte d'abnégation volontaire à l'érudition la plus austère, la plus minutieuse, la plus respectueuse de l'impartialité[1], à l'enseignement le plus ennemi du faux brillant et de la vaine éloquence, et qui a justifié par des fruits pratiques la valeur de la méthode.

Celle-ci, dans son austérité voulue, n'a jamais, chez Gabriel Monod, desséché ni l'affectuosité du cœur, ni l'enthousiasme artistique, ni l'inclination poétique.

En lui, l'artiste, le fervent de musique, d'arts plastiques, était chaud comme l'âme. Il a raconté dans son volume : *Portraits et souvenirs*, ses émotions, presque ses ivresses wagnériennes. Je les ai vécues avec lui dans un voyage à Bayreuth, moi nouveau venu dans ce milieu et cette œuvre extraordinaire qu'il avait absolument voulu me révéler[2], lui, depuis longtemps initié par Mlle de Meysenbug et d'autres amitiés aux idées, à l'entreprise,

1. Au point parfois de la pousser jusqu'à l'extrême comme dans sa Préface à la traduction de l'*Histoire de l'Ordre des Jésuites* de Böhmer. « Les Jésuites, écrivait-il, ont été les victimes de trop de jugements haineux... pour qu'une modération plutôt bienveillante ne soit pas pour les libres-penseurs ou les protestants qui parlent d'eux, un devoir d'équité. »

2. Il m'écrivait de Bayreuth, 20 août 1876 : « Venez : j'ai été immensément ému, enthousiasmé même par moments. »

à l'art et au génie de l'auteur de la *Tétralogie*. On nageait en pleine fièvre romantique, et Monod, malgré sa physionomie réservée et en dépit de certaines critiques, ne le cédait à personne en enthousiasme pour la grande tentative nouvelle, dont la puissance d'invention musicale a emporté, comme un torrent invincible, toutes les objections et les résistances qu'on avait sur certains points le droit de lui opposer. Ah ! quelles bonnes heures nous connûmes, écoutant, discutant, admirant, souriant parfois des gaucheries ou des exagérations de certains fidèles, choqués de certains détails de mise en scène ou des puérilités du poëme. Toute la grande poésie qui était en Monod vibrait sous le souffle magique du grand créateur de sons brûlants ou tragiques. Ses habitudes critiques se subordonnaient à l'émotion, plus que n'aurait pu l'attendre quelqu'un qui ne l'aurait pas profondément connu. Il a toujours gardé aussi vivace cette faculté de sentir, qui parait son existence d'érudit de tant de fleurs amoureusement respirées. Il les recherchait non seulement dans les œuvres écrites (jeune, il était fanatique de Hugo), mais dans le commerce des artistes et des poètes. Il a connu parmi eux de tendres amitiés. Je retrouve ce qu'il m'écrivait au sujet de la

mort de Sully Prudhomme (10 septembre 1907). « En apprenant la mort de Sully, ma pensée a été tout d'abord à Gaston Paris dont il me semblait que je perdais encore quelque chose en perdant Sully, puis à vous, à Pomairols, et à Lafenestre, les trois meilleurs amis qui me restent et qui tous trois ont été comme moi unis à Sully par des liens de tendre admiration et d'intime sympathie. La poésie et la personne de Sully sont mêlées à toute notre vie, à toute notre pensée, et c'est beaucoup de nous-mêmes qui est saisi par la mort au moment où il disparaît. Depuis 1865 jusqu'à aujourd'hui, Sully a occupé une grande part dans ma vie intellectuelle et morale et je lui ai dû non seulement des joies profondes, mais un enrichissement constant de mon propre être, et aussi de prendre conscience de beaucoup de pensées qui étaient latentes en moi... Je suis heureux de sentir que nous sympathisons dans le deuil d'aujourd'hui comme dans toutes les choses qui ont une valeur pour nous... »

Oui nous avons profondément sympathisé, et cela a toujours été une force pour moi de me sentir soutenu dans le chagrin, encouragé dans l'effort, approuvé dans les résolutions par un homme tel que G. Monod. Il fut l'assemblage

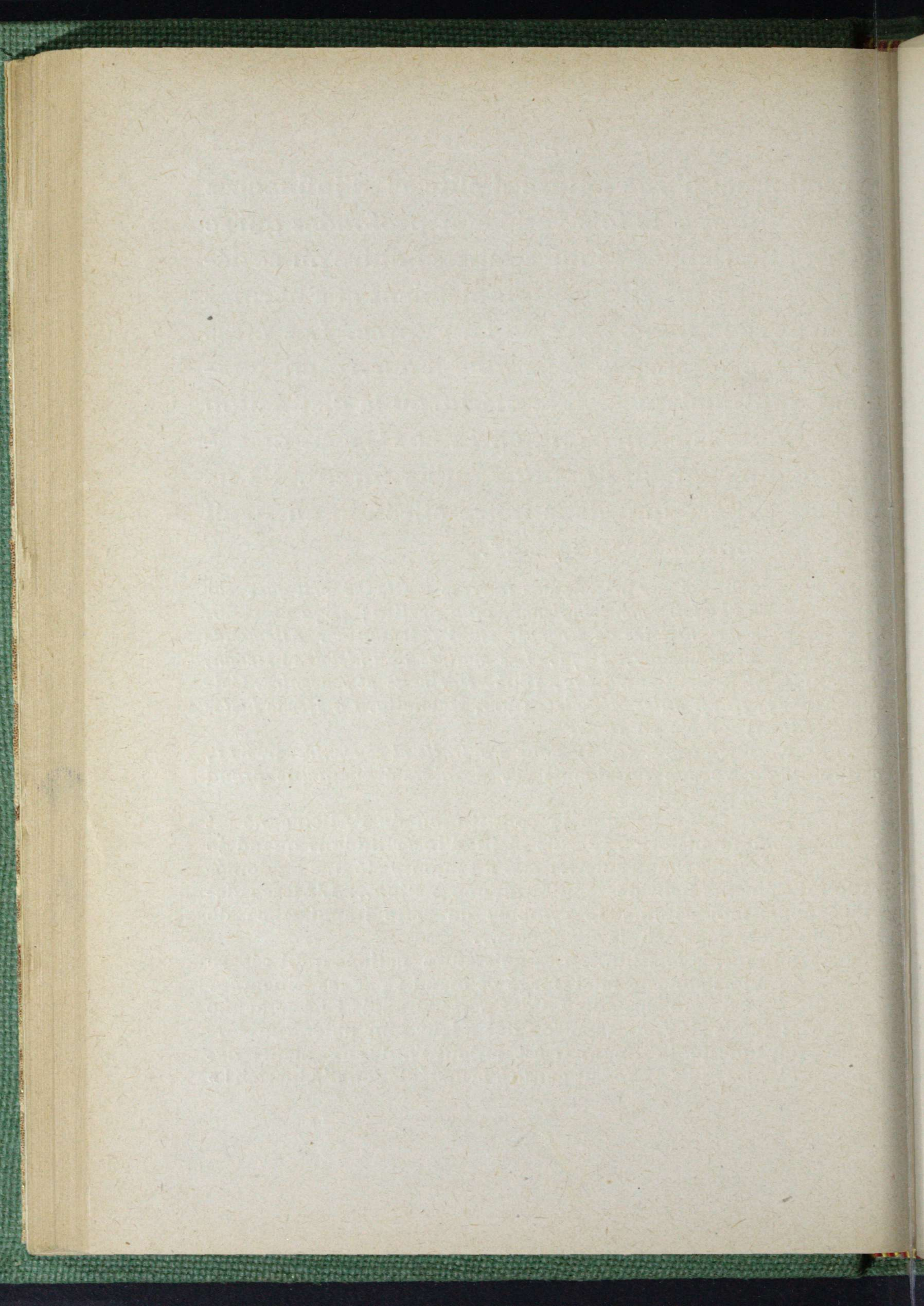
exceptionnel d'une nature d'élite et d'influences et de cultures à la fois variées et profondes qui se trouvent rarement réunies sans se nuire ou se détruire. Chez lui elles se complétaient et s'harmonisaient sans rien perdre de leur force. Les êtres de cette sorte portent leur chef-d'œuvre en eux-mêmes, et quel que soit le mérite ou la distinction de ce qu'ils laissent d'eux après eux[1], rien ne révèle complètement l'homme qu'ils furent. Ils ne restent entiers que dans notre affection en deuil et nos inconsolables regrets[2].

1. Je rappelle ici ses principales œuvres : *Études critiques sur les sources de l'histoire mérovingienne*, en 2 parties : 1872 et 1885. *Bibliographie de l'histoire de France*, 1888 (Hachette). *Allemands et Français*, Fischbacher, 1872. *Les maîtres de l'histoire : Renan, Taine, Michelet*. Calmann-Lévy, 1894. *Portraits et souvenirs*, Calmann-Lévy, 1897. *Jules Michelet*, 1905, Hachette. *La Revue historique* (Alcan) fondée en 1876.

2. Je retrouve (nov. 1918) dans *Portraits et souvenirs*, p. 311, cette note de voyage qui depuis les derniers événements prend une valeur de prédiction :

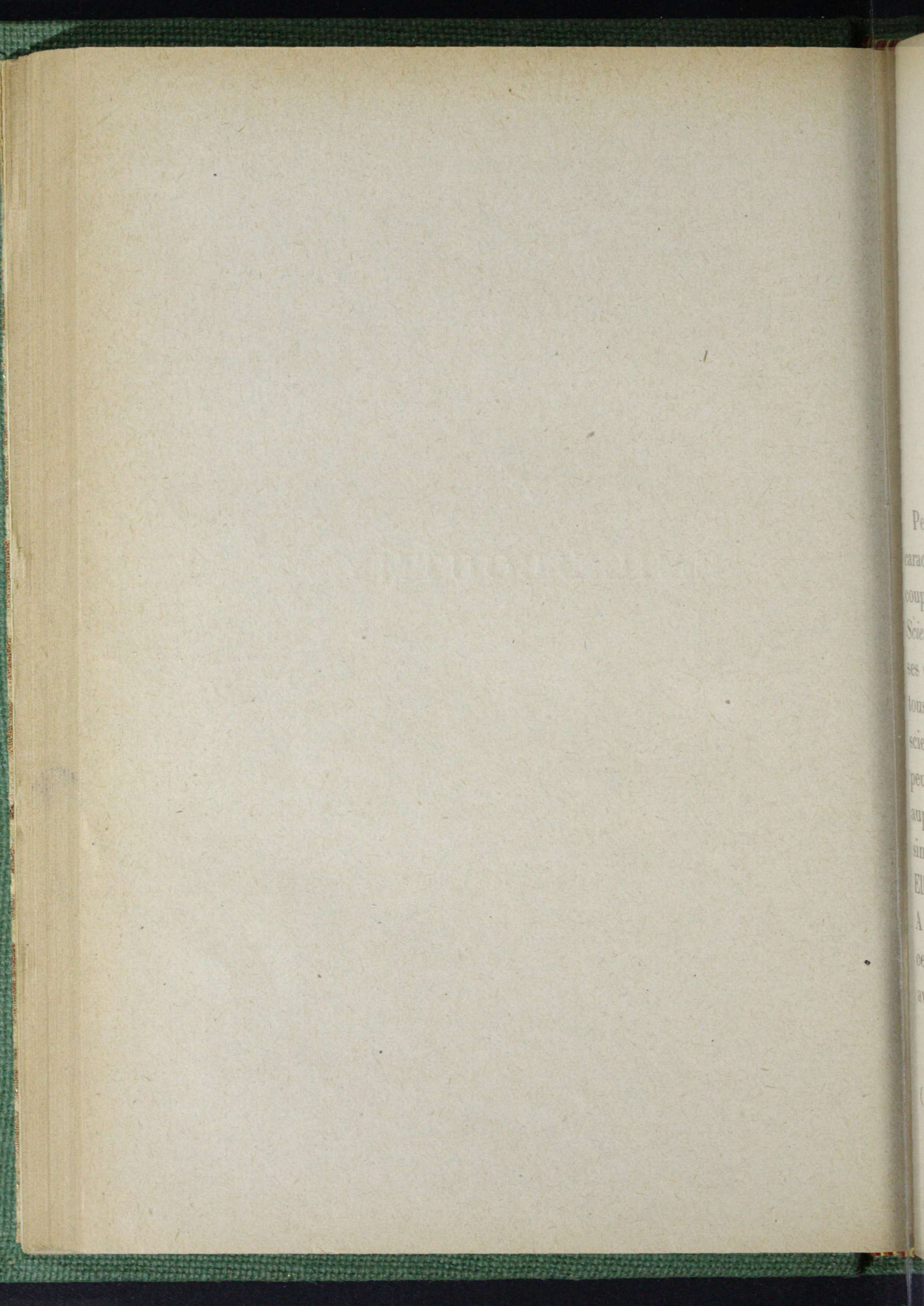
« Qui oserait affirmer que la constitution de l'Allemagne est viable ? Comme historien je suis plein d'incertitude... quand je cherche à deviner son avenir... : elle a toujours été une agglomération d'éléments hybrides plutôt qu'une nation... L'Alsace devient pour moi comme le symbole de cette impuissance de l'Allemagne... à se définir elle-même...

« ... Je franchis le Rhin... Les puissantes nations qu'il sépare se sont disputé l'anneau fatal forgé et maudit par les Nibelung. Les Ottons et les Hohenstaufen l'ont possédé après Charlemagne et Clovis : Louis XIV et Napoléon ont à leur tour obtenu le formidable et funeste talisman. Il est aujourd'hui aux mains des Hohenzollern. Qu'ils prennent garde à la malédiction d'Alberich ! »



V

ÉMILE BOUTMY



V

ÉMILE BOUTMY[1]

Peu d'hommes ont réuni autant de qualités du caractère et de l'esprit qu'Émile Boutmy, qu'un coup inattendu vient d'enlever à l'*École des Sciences politiques*, à l'Institut, à l'admiration de ses collaborateurs, de ses élèves, de ses amis, de tous ceux qui ont à cœur le développement des sciences morales. La pluralité de ses dons a même peut-être nui, en quelque mesure, à sa réputation auprès du grand public. La France est volontiers simpliste en ce qui concerne ses hommes illustres. Elle n'admet pas aisément la confusion des genres. A force d'entendre joindre le nom de Boutmy à celui de l'*École libre des Sciences politiques* qu'il avait créée en 1872, qui, depuis, n'a jamais

1. Notice insérée dans le volume : En souvenir d'Emile Boutmy (1906), mort le 25 janvier de cette même année.

vécu que par l'initiative privée, et qui est, à elle seule, dans sa prospérité, une œuvre extraordinaire et digne de remplir la vie d'un homme même exceptionnellement doué, on a parfois oublié qu'à côté de l'éducateur merveilleux qu'était Boutmy, du fondateur, de l'organisateur, de l'administrateur, de l'inventeur d'hommes et de méthodes, de l'éveilleur d'idées et de talents chez les autres, il y avait chez lui un philosophe, un artiste, un écrivain, tous trois de premier ordre et qui dureront. L'admiration pour l'œuvre vécue a un peu opprimé l'admiration pour l'œuvre pensée et écrite. Et cependant l'une et l'autre attestent la même richesse de nature, le même besoin de contact avec les choses réelles, du passé et du présent, la même science d'analyse, le même talent de construction quand l'observation attentive et déliée lui avait fourni les éléments de la synthèse. Il synthétisait les hommes comme les idées, sans les brusquer, en les étudiant à fond, en les saisissant par leurs reliefs, en les réunissant par leurs points d'affinité ou de sympathie. Il pénétrait les esprits, démontait le mécanisme, puis le remontait au point de leur donner à eux-mêmes une idée de leur propre essence plus nette et plus exacte que celle qu'ils s'en étaient faite ;

comme après avoir disséqué la psychologie d'un peuple ou les rouages d'une constitution, il fournissait à ce peuple, ou aurait pu fournir aux auteurs de cette constitution, une image d'eux-mêmes ou de leur œuvre, apte à les rendre conscients, plus qu'ils n'étaient auparavant, de tout ce qu'il y avait de fondamental dans leur organisme.

Boutmy a ainsi, soit dans son École, soit dans ses œuvres de philosophie historique, laissé des exemples admirables de ce que peut la méthode d'observation maniée par un homme à la fois au cœur chaud et à l'esprit aiguisé, qui tient compte autant des choses du sentiment chez les peuples ou les individus que des données positives, géographiques, ethnographiques, économiques, historiques. Celles-ci constituaient comme une base inébranlable à son étude, et il voulait qu'elles fussent le point de départ aussi bien de ses livres sur l'histoire constitutionnelle de la France, de l'Angleterre ou des États-Unis, ou même de son coup d'œil philosophique sur l'architecture grecque (l'un de ses premiers ouvrages), que des cours qu'il instituait à la rue Saint-Guillaume. Là, il maintenait les professeurs hors ligne qu'il y avait groupés, sur le terrain des faits positifs étudiés à

fond dans leurs caractères particuliers, — qu'il s'agît d'histoire diplomatique, d'administration, d'économie politique ou de finances, — « sans que l'historien d'une partie quelconque du développement humain dût jamais isoler cette partie de l'ensemble[1] ».

Comment il conciliait cette vue exacte et pénétrante des objets réels avec une sentimentalité toujours chaude, fidèle à ses anciens attachements et ne craignant pas, cependant, les rapprochements nouveaux, en quête de la jeunesse intelligente, active, même ardente, en même temps qu'il était admirablement fixe dans ses amitiés ou dans ses souvenirs, tous ceux qui ont pu jouir de l'affection de cette âme d'élite le savent ; et ceux qui n'en ont pas eu la joie, peuvent en deviner une partie, en lisant les notices nécrologiques qu'il a consacrées à Taine, à Scherer et à Laboulaye. Elles sont, comme il l'écrivait lui-même, « restées palpitantes d'émotion et baignées des larmes d'une amitié fidèle ». Je sais peu de pages plus pathétiques, que celles que, dans leur concision gonflée d'émotion contenue, Boutmy a écrites sur Taine. Il s'y est montré grand écrivain,

1. *Philosophie de l'architecture en Grèce. Vues générales*, p. 7, 1re éd.

— ainsi que dans beaucoup d'autres pages de son œuvre, — en cherchant simplement à dire juste ce qu'il pensait et sentait : comme ce qu'il pensait et sentait était fort et profond, il lui a fallu, pour l'exprimer, des images également fortes et profondes. Je crois que personne n'aura mieux manié la métaphore que Taine et Boutmy, le premier avec éclat, mais avec quelque excès, le second avec plus de tact et de discrétion. Il ne me réconcilie pas complètement avec elle, car j'ai toujours peur de l'abus qu'il évite, mais où tant d'autres tombent ou pourraient tomber. Dans ces pages nécrologiques, elle est à sa place, et les revêt d'une sorte de somptuosité sombre, à la fois éclatante et funèbre, bien d'accord avec le sujet et l'émotion de l'écrivain.

Les réserves mêmes que, malgré son admiration pour la puissance intellectuelle incomparable de Taine, Boutmy exprime sur la méthode du philosophe, indiquent combien sur certains points la sienne est plus souple, plus détaillée, plus d'accord avec la multiplicité des faits et des points de vue réels. Il range le système logique de l'auteur de *l'Intelligence* dans la catégorie « des points d'appui que l'esprit humain doit changer périodiquement pour y fonder ses constructions spéculatives »...

« Toute philosophie, ajoute-t-il, en tant que plan, est éphémère. Celle de Taine a servi à deux générations. La troisième commence à tenter d'autres voies. » D'une touche légère mais significative, Boutmy constate, par exemple, à propos de la Révolution, « qu'il faudra compliquer un peu plus le jeu des forces, que Taine n'a eu le loisir ou le goût de le faire : il faudra faire intervenir et s'entre-croiser plus de causes secondaires, matérielles, occasionnelles ». Il insiste sur les nécessités politiques urgentes, surtout « sur les vues pratiques des hommes d'État, rendues méconnaissables par le jargon idéologique dont on se croyait obligé de les envelopper ». « Ces hommes, ajoute Boutmy, avec une rare finesse psychologique, sont souvent les derniers qu'il faille croire sur les mobiles qui les ont déterminés. » Voilà bien l'observateur pénétrant qui va jusqu'au tuf des âmes humaines et ne s'arrête pas à leur surface plus ou moins colorée ou éclatante. Rien mieux qu'une sentence de ce genre ne marque la différence des procédés d'analyse d'un Taine, d'avec ceux d'un groupe où il faudrait placer Tocqueville, Boutmy lui-même et Albert Sorel.

Ces procédés, Boutmy les a appliqués avec succès à l'étude de la constitution ou plutôt de l'his-

toire politique de l'Angleterre et des États-Unis ; et j'ai entendu des historiens de ces deux pays admirer l'intelligence parfaite à laquelle il était parvenu des grandes causes efficientes d'où était sortie, en suivant des courants divers, leur évolution politique et sociale. Il n'avait été ni abstrait comme Tocqueville, ni détaillé presque à l'excès comme Bryce, ni systématique comme tant de commentateurs des institutions anglaises ; mais tout en voyant et sachant avec précision les faits réels, il avait vu et jugé de haut et exactement. Il a publié, après ses études constitutionnelles, ses essais d'une « Psychologie politique » des deux peuples dont il avait analysé les institutions ; c'était comme un complément de pièces justificatives, et pour prouver que rien ne lui avait échappé des données, aussi bien morales que physiques, d'où dépend la destinée d'une nation : et en même temps, cela a été deux beaux livres, qui se suffisent à eux-mêmes, et que l'observateur politique consultera longtemps.

Ces volumes renferment la plus grande partie de l'œuvre imprimée de Boutmy ; mais il faut les compléter par bien des études parues aux *Annales des Sciences politiques* ou ailleurs, sur la *Souveraineté du Peuple*, sur la *Déclaration des Droits de*

l'homme, sur le *Baccalauréat,* sur l'*Enseignement des Sciences politiques.* On devrait y joindre la *Notice* sur son prédécesseur à l'Institut, M. Bardoux, *Notice* qui est une merveille de fine analyse et, souvent, d'esprit. Chateaubriand y tient une place importante comme celle, qu'avec son cycle féminin, il a occupée dans les écrits de Bardoux : faut-il s'en plaindre ? Parmi tous les éloges qu'a reçus l'auteur du *Génie du Christianisme,* il eût aimé celui du libre esprit et du fin appréciateur qu'était Boutmy. Quel bel éloge académique il en a esquissé ! D'autant plus saisissant dans son admiration que l'auteur déclare, au début même de sa *Notice* sur Bardoux, ne pas aimer la forme surannée de « l'Éloge ». « Les insuffisances, écrivait-il, sont aussi importantes à noter que les qualités dont elles donnent la clé. » Il en relève peu dans le génie, sinon dans le caractère, de Chateaubriand. « Cette grande figure, s'écrie-t-il, est debout sur le seuil du siècle... Il lui a fallu la témérité du génie pour dépayser l'imagination de ses contemporains, déplacer le principe de l'émotion littéraire et changer le système des métaphores et des images... »

Le secret du style de Boutmy est assurément, outre ce qu'il y a mis de sa propre force de péné-

tration et de sa clarté de pensée, dans l'étude profonde qu'il a faite de Chateaubriand, et ensuite de Taine.

Il a voulu que, chez lui-même, l'écrivain restât modeste derrière le philosophe politique ou l'organisateur d'éducation ; mais l'écrivain grandira à mesure que l'éloignement permettra de contempler dans l'homme qui vient de disparaître, à la fois tant de facultés, sinon contradictoires, du moins que l'imagination contemporaine a de la peine à se représenter unies dans un même cerveau. Frappé par de grands malheurs, profondément ébranlé jusque dans les racines de son être intime par le grand drame de l'*Affaire* où il s'était passionnément, ainsi que sa femme, rangé du côté des défenseurs de ce qu'il jugeait la vérité et la justice, atteint de demi-cécité, forcé de se faire lire et de dicter, chancelant dans sa santé, Boutmy a travaillé jusqu'au bout, conciliant ses propres études avec la direction de l'école sur laquelle il veillait passionnément et infatigablement, et qu'il polissait, en quelque sorte, comme ses écrits, y voulant toujours, à la fois, des progrès et le maintien des bonnes traditions. Il vivra dans ses collaborateurs, dans ses élèves, dans son École, dans ses amis, dans ses livres, dans les

idées justes qu'il a inculquées par l'enseignement et par ses ouvrages, dans les grandes causes auxquelles il s'est dévoué. Il demeurera l'un des représentants les plus éminents et les plus éclatants de la méthode scientifique et historique qui a fécondé la seconde moitié du XIXe siècle, qui portera de nouveaux fruits dans le XXe, en s'appliquant à toutes les branches de la connaissance ; l'une des figures les plus nobles, des caractères les plus attachants, des consciences les plus élevées, que les hommes de ma génération ont pu aimer et admirer.

VI

ANATOLE LEROY-BEAULIEU

VI

ANATOLE LEROY-BEAULIEU[1]

I

... J'ai connu Anatole Leroy-Beaulieu au Lycée Bonaparte où nous fîmes ensemble notre Philosophie. Il eut, lui, une manière de terminer ses études assez particulière. L'état de sa santé et, notamment, la fatigue de ses yeux, l'obligeaient à de nombreuses absences. Il disparaissait pendant des semaines, voyageant en Italie où résidait sa mère, puis revenait de temps à autre pour les compositions ; et, élève irrégulier, mais supérieur, il remportait la plupart des prix.

Dès cette époque, il était possédé de cette ardente curiosité, de cette flamme de l'esprit qu'il

1. Notice extraite de la *Revue des Sciences politiques*, n° de juillet-août 1912.

a conservées jusqu'à ses derniers jours, qui n'excluaient chez lui ni la profondeur, ni l'ordre et même la ténacité dans les idées, mais qui fournissaient à son intelligence des aliments, des faits et des points de vue toujours nouveaux. Nul n'a été plus informé que lui, et cela dès sa prime jeunesse, dans tous les domaines, arts, littératures, aussi bien que politique et religion. Il avait des lectures immenses, bientôt fécondées et comme vérifiées par la vue directe des choses et des hommes. Car malgré une santé en apparence délicate, ce fut un intrépide et constant voyageur. Quand je le vis à Rome en 1866, à 23 ans, il connaissait déjà à fond l'Italie, ses monuments, ses galeries, ses mœurs, son peuple. C'était un guide admirable, et en même temps un exquis compagnon, avec ses cheveux blonds un peu germaniques et désordonnés, et sa figure fine et pâle de Christ du xve. Peu à peu il se fit non seulement Européen, mais Africain, Asiatique et Américain. Et cette familiarité avec le monde n'engendra jamais chez lui l'indifférence du dilettante aisé et pressé, mais fut source de largeur d'esprit et de tolérance. Il rappelait volontiers plus tard, dans ses préfaces ou ses discours « qu'il était resté Français et Chrétien, mais qu'il avait toujours

travaillé au rapprochement des esprits et à la paix sociale ». Beau programme de vie qu'il inscrivait en tête d'un de ses plus courageux écrits contre les « doctrines de haine », ce qu'il nommait les trois anti : l'antisémitisme, l'antiprotestantisme, l'anticléricalisme (1902) et dont il démontrait qu'aucune d'elles n'est féconde. Large programme qui répond à ce qu'il avait de plus éclairé, de plus généreux, de plus aimant, dans l'esprit et le cœur, et qu'il a développé dans tant d'autres ouvrages : *Israël chez les nations, l'Église et le libéralisme, Christianisme et démocratie.*

Ce noble point de vue, dans les temps divisés de passions ou d'intérêts où nous sommes, aurait pu et dû, dans une certaine mesure, isoler dans son propre pays celui qui, à la suite des grands libéraux de notre jeunesse, — ceux dont il disait lui-même « que leur espèce semble en voie d'extinction [1] », — osait continuer à dresser la liberté et la tolérance contre l'assaut des préjugés. des étroitesses, des aveuglements, des violences contemporaines : mais la bonne foi, la sincérité de sentiment, l'élévation d'idées, et en même temps l'aménité et le charme du caractère, la grâce de l'accueil, étaient si grandes chez notre ami qu'il rencontrait partout

1. *Doctrines de haine*, p. 5.

et dans tous les partis dignes de ce nom, le plus souvent, des sympathies, et toujours au moins le respect. — Je l'ai vu respecté, même dans des milieux bien violents, lorsqu'il présidait, dans la salle des Sociétés savantes, les conférences organisées par le Comité de « Défense sociale ». Des groupes d'anarchistes peu rassurants venaient hurler au pied du bureau, ou même plus d'une fois l'envahirent ; et il leur tenait tête avec une crânerie qui les déconcertait, provenant d'un « bourgeois » si peu musclé et si sûr de son courage.

Dans des milieux d'ordre intellectuel plus élevé, chacun s'inclinait devant la profonde connaissance que A. Leroy-Beaulieu possédait de tous les problèmes de la politique contemporaine, problèmes religieux, ethnographiques, sociaux et politiques qui étaient devenus son domaine propre. Il les avait étudiés dans les divers pays ; et de ces divers pays, Russie, Italie, Allemagne, Angleterre, Espagne, il savait et pratiquait couramment la langue, ce qui lui permettait la lecture des journaux et les conversations familières avec les politiques et les intellectuels, aussi bien qu'avec les simples bourgeois ou paysans, dont il touchait ainsi la mentalité intime.

Il a consacré au premier de ces pays, la Russie,

après des séjours prolongés, et comme par une singulière prévision du rôle qu'elle devait jouer dans nos propres destinées, un ouvrage considérable, qui assura sa renommée comme historien, qui fut toujours consulté par ses nombreux successeurs, et qui, traduit en plusieurs langues, fait encore autorité, même chez nos alliés moscovites. Les liens qu'il avait contractés avec ce pays, l'admiration qu'il gardait pour ses grandes qualités et ses ressources d'avenir, n'empêchèrent jamais l'indépendance de son jugement au sujet de la politique de ses hommes d'État, et, dans plusieurs circonstances, les opprimés de la race, de la religion ou de la politique trouvèrent en lui un courageux défenseur, chez qui la modération des mots et la mesure dans la critique n'excluaient pas la fermeté de la pensée. Déjà un article anonyme de 1888, dans la *Revue des Deux Mondes*, mais recueilli ensuite par Leroy-Beaulieu dans son volume *France, Russie et Europe*, qui fit beaucoup de bruit, contenait certaines réserves au sujet de l'Alliance. Plus tard, dans une conférence à l'*École des sciences politiques*, en 1907, il faisait encore à l'égard de la Russie preuve d'une justesse de prévisions que les événements ont singulièrement confirmée :

« Tous ceux qui m'ont fait l'honneur de suivre mes cours depuis quelque vingt-cinq ans, disait-il, savent que je n'ai cessé d'annoncer que l'autocratie russe ne pouvait plus vivre longtemps. Bien que le gouvernement russe semble prétendre la maintenir en théorie, l'autocratie tsarienne est si malade, que j'en suis convaincu, elle ne saurait guérir. A mon avis la faute capitale du gouvernement russe a été de ne pas savoir prendre les devants.., Toutes les doctrines nouvelles étant également prohibées, les idées libérales aussi bien que les idées révolutionnaires, ce sont naturellement ces dernières, les plus simples et les plus séduisantes pour un peuple encore inexpérimenté, qui ont germé le plus vite sur ce sol primitif. Le gouvernement a fini par se résigner... sous la pression de la guerre, de la défaite, Rien de plus malheureux pour un peuple que de débuter dans la voie de la liberté sous de pareils auspices.

« ... C'est pour moi un axiome ajoutait-il, et je l'ai dit et redit sans cesse en cette chaire, que la force de la Russie n'est pas en proportion de sa masse... Si la Russie a une grande force, c'est une force de résistance chez elle, à l'intérieur, une force défensive, ce n'est pas une force offensive.

Encore une chose que je ne me suis pas lassé de répéter à propos de l'alliance. Il est peut-être heureux pour nous que l'expérience n'en ait pas été faite dans d'autres conditions (que la guerre russo-japonaise)... »

La soif de la justice qui l'inspirait dans ses jugements sur la Russie, il la portait dans tous les sujets d'étude qu'il abordait sous l'impulsion des événements contemporains, aussi bien en notre propre pays qu'à l'étranger, dans les conférences où il se prodiguait, dans ses allocutions, dans ses préfaces, dans ses articles de journaux ou de revues qui portaient loin son nom et ses pensées. Il n'admettait pas comme une force durable la simple force, et l'idée ou le sentiment lui apparaissait l'un de ces impondérables qui pèsent définitivement plus dans la balance du monde que le lourd poignet du tyran individuel ou collectif, de trône ou d'autel, d'église ou d'état, de secte ou de syndicat. Profondément imbu, dès sa jeunesse, de christianisme, il y aimait surtout ce qui unit les hommes, et il y recherchait plutôt des points de contact avec d'autres croyances que des sources d'exclusivisme[1]. Le fanatisme lui répugnait par-

1. Voir notamment *les Catholiques libéraux* (1885).

tout, et il criait, parfois dans des termes très vifs, sa répugnance aux fanatiques de tous les partis. Ceux-ci ne comprenaient pas toujours sa largeur de cœur et d'esprit, et plus d'un l'a tout bas traité d'idéaliste ou même d'idéologue.

Boutmy eut, une fois de plus, la main heureuse lorsqu'il lui confia dès 1883 une chaire à l'École des sciences politiques. Il apporta dans son enseignement qui touchait à des matières délicates, la politique contemporaine et les questions religieuses, une singulière aptitude aux nuances, et un tact qui faisaient dire à Boutmy (dans des notes inédites), que, « traitant pendant de longues années de l'histoire récente des Églises, il avait pu l'enseigner sans provoquer jamais une seule plainte ». En même temps, comme le dit encore Boutmy, il était à « un haut degré objectif[1], étudiant les questions en elles-mêmes et avec le propos délibéré de prendre en bonne part tout ce qui compte, tout ce qui a une force, tout ce qui

1. Cette objectivité du talent de A. Leroy-Beaulieu se révèle, dès ses premiers travaux, dans son étude sur l'empereur Napoléon III (recueillie dans le volume : *Un Empereur, un Roi, un Pape*, 1879), qui fit beaucoup d'impression. C'est comme une radiographie de la mentalité indécise et de la complexité de politique extérieure incohérente de Napoléon III. Il est difficile d'être plus pénétrant tout en restant équitable.

exerce un empire sur les esprits ». Il adorait d'ailleurs l'enseignement, ce qui est la meilleure façon d'être aimé de ses élèves.

Ces sympathies de la jeunesse se sont encore élargies sans rien perdre de leur vivacité, lorsque à la mort de Boutmy, A. Leroy-Beaulieu se rendit à l'appel du Conseil d'administration de l'École et accepta le titre et les fonctions de directeur. Comment il a rempli ces fonctions, comment il a vraiment remplacé celui qui paraissait irremplaçable, comment il a mené l'École à des destinées encore plus hautes que celles où elle avait touché sous l'impulsion de son fondateur, comment son influence sur l'admirable phalange des professeurs de l'École s'est fait sentir sans heurt et comme par un échange naturel de dévouement à l'enseignement, de profonde estime et de vibrante affection réciproque, comment son autorité sur les élèves s'est affirmée, suivant la tradition de l'École, sans bruit et sans rigueurs apparentes, par la confiance mutuelle, par le respect du caractère et de la dignité de chacun, par cette espèce de discipline consentie et pratiquée volontairement qui est la discipline idéale : tous ceux qui l'ont vu à l'œuvre, même dans ses dernières tristesses ou ses dernières souffrances, l'ont présent

à l'esprit, et l'image en est si vivante dans nos souvenirs qu'il est inutile d'y insister. A. Leroy-Beaulieu avait, à l'exemple de son prédécesseur, l'idée la plus élevée du rôle de l'École comme source de la formation des esprits et des cœurs de ceux qui doivent participer de plus près à la vie de la nation, chez nous ou à l'étranger, et cela à tous les degrés de l'existence sociale, aussi bien comme chargés de fonctions administratives, que comme élus aux mandats politiques, ou même comme simples citoyens des diverses patries. Il avait, se conformant à une des dernières pensées de Boutmy, encore élargi le cadre de ceux auxquels l'enseignement de l'École devait être profitable, en créant cette section des finances privées, destinée aux jeunes gens qui, en dehors des carrières publiques, veulent trouver dans l'activité industrielle ou financière des grandes institutions privées, un débouché à leurs facultés et à leur amour du travail...

...Je m'arrête, n'ayant voulu, dans ces pages rapides, que dire un adieu d'émotion profonde à celui dont la perte creuse un tel vide. Je laisse à d'autres plus compétents ou de plus de sang-froid dans leur deuil, le soin d'analyser les œuvres de notre ami, de mettre en relief les qualités de

pensée et de forme qui s'y révèlent, d'en suivre la constante logique, de rappeler sa carrière académique, de constater l'écho qu'ont trouvé en Europe et dans le monde l'écrivain, le publiciste, le conférencier, le directeur. Il s'est fait aimer, et il a fait aimer davantage au dehors la France dont il était le représentant moral, connu de tous ceux qui pensent. Il a été courageux, parfois intrépide dans son action publique ; et il a été courageux dans sa vie privée, lorsque, à deux reprises, il fut frappé cruellement en ses plus chères affections[1]. Il a été un défenseur résolu, éloquent, trop rarement suivi chez nous, mais semeur, pour l'avenir, des idées libérales, un champion de la justice pour les individus, du droit pour les nations et entre les nations.

Peu d'hommes parmi nos contemporains ont, dans cette voie généreuse, laissé des empreintes aussi profondes et durables que le penseur à l'aspect frêle, mais au regard vif et pénétrant, à la volonté énergique dans sa douceur apparente, que fut Anatole Leroy-Beaulieu.

1. La perte de sa fille aînée, puis de sa femme.

II

ALLOCUTION[1] A L'INAUGURATION DU MÉDAILLON D'A. LEROY-BEAULIEU A L'ÉCOLE LIBRE DES SCIENCES POLITIQUES,

MESSIEURS,

Voici notre dernier et regretté directeur bien à sa place près du fondateur illustre de l'École, Émile Boutmy, à côté de Taine, qui fut un des inspirateurs et des soutiens de Boutmy, en face d'Albert Sorel, l'un des collaborateurs de la première heure, resté fidèle jusqu'à l'épuisement de ses forces, qui fit vivre dans son enseignement l'histoire qu'il condensait ensuite dans ses admirables livres. Anatole Leroy-Beaulieu, par son culte de la vérité historique recherchée dans ses sources, observée dans les faits réels, contrôlée par le contact de tous les jours avec les virtualités vivantes des races et des peuples, était de la même famille que ceux auprès desquels l'initiative de la Société des Anciens Élèves, la générosité reconnaissante de ses admirateurs et de ses amis, et enfin le grand talent de M. Patey, ont placé son

1. A titre de président du Conseil de l'École (1er mars 1914).

image. Celle-ci n'était pas indispensable pour faire vivre devant nos yeux celui que nous avons perdu, que notre mémoire revoit fidèlement avec sa stature frêle mais vive, parfois même pétulante, ses yeux perçants, son animation de visage et de parole, curieux de tout, bienveillant et attentif pour tous, sachant écouter aussi bien que parler, dévoué à nos professeurs, à nos élèves, à notre enseignement, à l'avenir de l'École qui jusqu'au dernier moment préoccupait sa pensée, trouvant des forces nouvelles pour continuer sa tâche, alors même que de cruelles épreuves, puis l'affaiblissement de sa santé l'atteignaient profondément et tarissaient en lui peu à peu les sources de l'existence. Mais nous ne devons pas songer à nous seuls : le temps passe vite, et il est bon qu'un témoignage matériel consacre les traits et comme l'apparence physique de ceux que nous avons aimés, que les jeunes qui nous suivent auront moins connus ou n'auront pas connus. Entendant parler par leurs aînés de notre directeur, ou lisant ses ouvrages, ils seront heureux d'associer à son nom une vision réelle, ils aimeront à le voir revivre dans ce charmant et fin profil, antique par le contour, un peu germanique par la chevelure et la barbe, qui faisait du visage d'Anatole Leroy-

Beaulieu jeune, quelque chose d'unique parmi ses contemporains, une sorte de création d'Albert Durer après son contact avec l'Italie.

L'Italie ! Elle avait été en quelque façon la nourrice de notre ami. Je le revois encore dans sa jeunesse, après des séjours prolongés dans la Péninsule, initié à tous ses problèmes politiques, religieux et artistiques, et initiant volontiers (avec quelle admirable possession de son sujet !) ses camarades (dont j'étais) à ce qu'il connaissait si bien. Il a trouvé en Italie, à Rome surtout, la fermentation et comme un résumé vivant de tout ce qui devait le préoccuper pendant sa vie, les questions de nationalités, d'églises, d'évolution politique, intellectuelle et artistique. Lorsque, plus tard, il porta son ardente curiosité d'abord en Russie, qu'il fut un des premiers à connaître et à révéler sous tous ses traits, puis dans tous les pays de l'Europe, puis enfin dans plusieurs parties d'Afrique, d'Amérique et d'Asie, lorsqu'il approfondit sur notre propre sol les sujets moraux et sociaux qui ont été la vie intense de la deuxième moitié du XIXe et du début du XXe siècles, il était préparé par son premier apprentissage italien à tout pénétrer, à tout comprendre, à tout saisir dans les combinaisons les plus com-

plexes des luttes de races, de croyances, d'opinions ou d'intérêts : la souplesse de l'esprit italien avait encore délié son intelligence naturellement aiguisée et l'avait inclinée non à l'indifférence ou à l'éclectisme, mais à la largeur lumineuse et pénétrante de vues et de jugement. Ces dons, on les retrouve dans son magistral ouvrage, l'*Empire des Tsars*, qui assit sa renommée, puis dans toute sa carrière de penseur et de publiciste. L'intelligence servait de base à son profond libéralisme. Car si A. Leroy-Beaulieu fut ardent dans ses sympathies, vif dans ses réprobations, jamais il ne fut intolérant ni fermé à l'impartialité vis-à-vis des opinions ou négations antagonistes de ses sentiments ou de ses croyances. Il n'a été partial que contre la partialité exclusive et oppressive : il n'a vraiment haï que ce qu'il appelait les doctrines de Haine, ces « anti », qu'il réprouvait comme indignes de la pensée humaine civilisée[1]. Celle-ci avait dans son esprit et dans son cœur conservé des attaches bien étroites avec le christianisme. N'est-ce pas à lui-même qu'il songeait en écrivant dans *Les Catholiques libéraux* (1885) : « Il en est qui ne veulent point séparer dans leur

1. Cf. le chapitre : Les trois Anti, dans le volume intitulé · *Les doctrines de Haine* (1902).

affection la mère de leurs âmes, la tendre et noble mère dont les leçons ont façonné leur cœur aux fortes et délicates vertus, et le père altier de leur intelligence, l'esprit moderne, qui leur a inculqué le viril amour de la liberté et du progrès. Au lieu d'opter entre eux ils se font un devoir de les rapprocher ; ils cherchent à les convaincre qu'ils ne se combattent que parce qu'ils se méconnaissent. »
Il était très profondément chrétien libéral. Mais l'idée religieuse débordait chez lui même le christianisme : il voyait dans toute religion sincère, un essor d'idéal, et croyait fermement que l'idéal a conservé son action, masquée parfois, défigurée par les préjugés ou viciée par l'erreur, mais profonde toujours, sur les sociétés humaines : de là sa recherche, dans toutes ses études — et cette recherche donne à son œuvre sa grande originalité et son caractère particulier — de là, dis-je, sa recherche de l'élément de croyance et de culte dans les phénomènes sociaux, historiques ou contemporains. Et cette préoccupation il ne la portait pas seulement dans ses livres : il l'a introduite, en quelque sorte toute chaude et agissante, dans son enseignement, osant parler devant des auditoires de confessions diverses des matières les plus délicates, puisqu'elles touchent à la

conscience intime individuelle : il savait, grâce à son tact et à la discrétion de son langage, en parler sans jamais choquer aucune conviction, aucune foi, même aucune incrédulité, souvent plus susceptible que la foi. C'est un témoignage qu'aimait à lui rendre Boutmy qui avait osé avec lui ce qui l'aurait peut-être effrayé sans lui, qui admirait, avec tant d'autres dons, la délicatesse de son esprit jointe à l'ardeur du caractère, la sûreté de son information dominant des tendances intimes, la modération et comme l'équilibre de la forme réglant le feu sacré de l'âme et du cœur.

Ce feu sacré, notre ami l'a gardé jusqu'à son dernier jour. Vous en avez été témoins, vous qui l'écoutiez dans ses cours, qui le suiviez dans ses conférences, qui le lisiez ou qui le voyiez à l'œuvre dans son cabinet de directeur. Il a encore porté cette flamme d'action et de parole au dehors de nos frontières, dans ces voyages à la fois d'investigation et de propagande qu'il faisait chaque année, là surtout où des nationalités sympathiques, et depuis longtemps étudiées et pratiquées par lui, le rappelaient comme un hôte vénéré qu'on peut revoir et réentendre, comme un représentant de notre France dont il semblait, à la fois bon Français et bon Européen, incarner,

chez nos voisins et nos amis, ce qu'elle a de meilleur. — Il était à la fois l'apôtre de la justice et de la liberté, ou plutôt l'apôtre de la justice par la liberté, ce qui l'a fait parfois traiter d'idéologue. Idéaliste aurait été plus exact. Les idéalistes ont certainement raison, mais à longue portée. La vie humaine est trop courte pour qu'ils voient leur idéalisme consacré par la réalité. Parfois même, s'ils avaient survécu, ils auraient assisté à de cruels démentis, au moins passagers, de leurs nobles espérances. Par quelles angoisses, par quelles admirations en même temps que par quels déchirements, notre ami aurait passé pendant les événements qui ont soulevé et ensanglanté les Balkans il y a quelques mois ! Il aurait certes suivi passionnément cette grande tourmente de l'Est, pleine de renouvellements féconds, mais aussi d'inapaisements et de rancunes inquiétantes pour l'avenir. Rien ne l'aurait retenu de nous mettre au courant de ses impressions, de les écrire, de les parler, et nous aurions eu pour nous éclairer et nous instruire, à côté d'autres témoins, un juge, des mieux informés, ardent dans son enquête, sûr dans ses sentences.

J'ai eu, dans un récent voyage à Prague, comme une vision vivante de notre cher direc-

teur dans ce rôle d'éducateur politique qu'il affectionnait et où il excellait.

Déjà menacé par un mal contre lequel son tempérament depuis longtemps délicat ne le défendait plus suffisamment, mais soutenu par sa passion pour les nationalités jeunes et vivaces dans lesquelles il sentait de vives affections envers notre pays, et dont la renaissance le touchait au cœur, il devait faire dans la capitale tchèque une conférence, et malgré son affaiblissement physique il la fit jusqu'au bout : mais l'un de ses auditeurs me dépeignait avec un souvenir ému, ses efforts, les soins qu'il fallut lui donner en l'absence irréparable de celle qui avait été la fidèle compagne de ses voyages et qui, hélas ! ne l'accompagnait plus : et en même temps il me décrivait son ardeur, sa jeunesse persistante de sentiment et de regard, la chaleur de son accent, son action profonde sur l'assistance entraînée ; et je retrouvais notre ami tel que nous l'avons vu et aimé dans ses dernières années, presque vieillard par l'apparence physique, jeune par la vivacité, la fermeté, la vibration continue de son intelligence et de sa volonté.

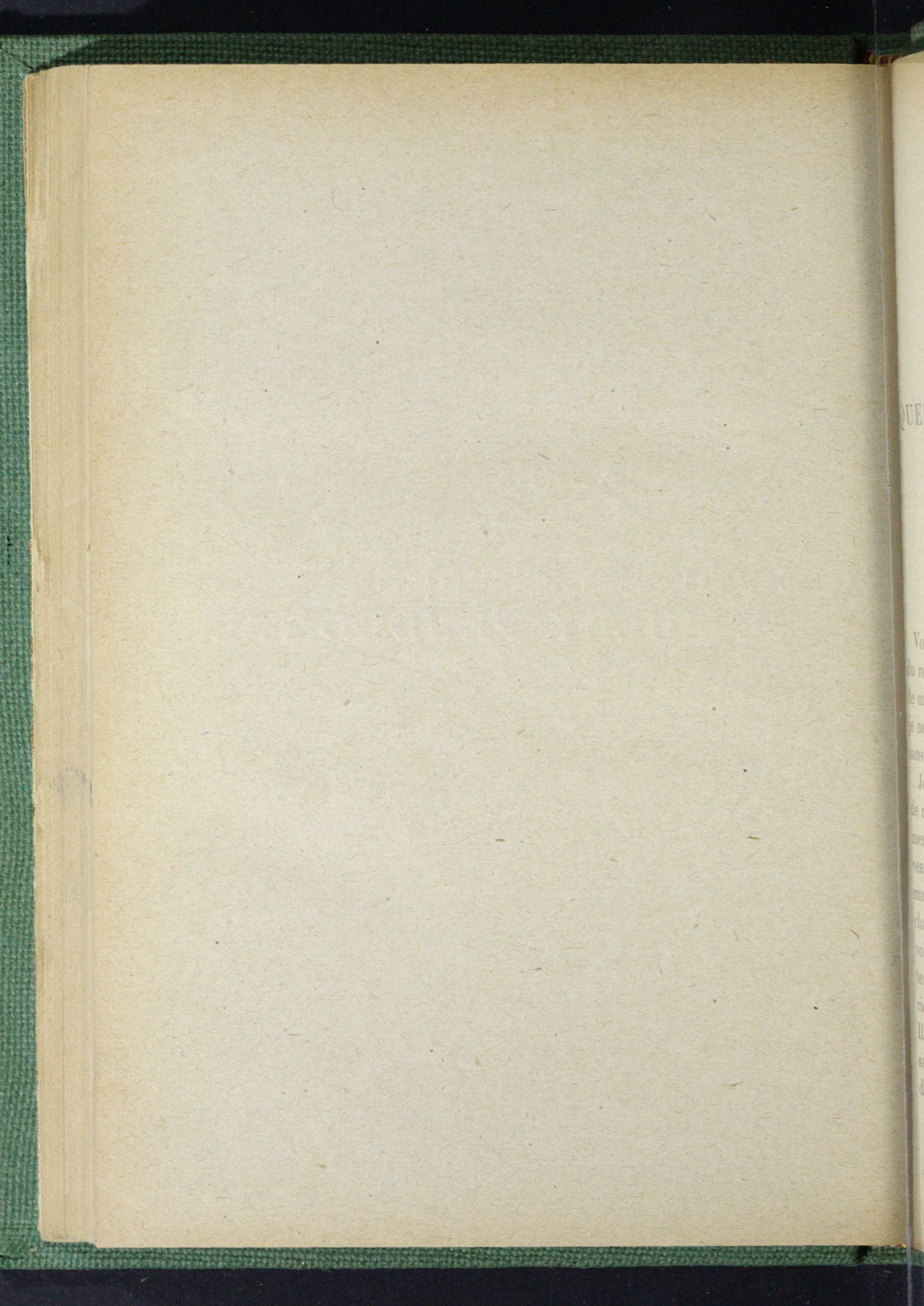
C'est là l'image que nous devons garder de lui, l'image d'une intelligence toujours en travail et

aboutissant à des vues lumineuses et parfois prophétiques[1], sur tous les sujets dignes d'être observés et médités, d'un cœur chaud, profondément dévoué à ses principes libéraux, profondément affectionné à ses idées et à ses amis, à ses confrères, à ses collègues, à ses élèves français et étrangers. C'est dire qu'il a beaucoup aimé tous ceux qui m'écoutent et qui déplorent sa perte. Je le remercie au nom de l'École ; après l'avoir prise des mains de Boutmy déjà glorieuse, il l'a grandie et développée, il nous l'a laissée prospère, et riche d'avenir. Je le remercie des soins qu'il lui a consacrés, du pieux dévouement avec lequel il s'est donné à elle jusqu'à son dernier soupir, de l'illustration accrue qu'il lui a conférée en la faisant participer à la célébrité de son nom, à la grandeur de son caractère, à la gloire de ses travaux.

1. Nov. 1918... Les derniers événements ont singulièrement confirmé ses prévisions sur les transformations de l'Europe centrale et orientale.

ANNEXE

QUELQUES LETTRES DE SULLY PRUDHOMME



ANNEXE

QUELQUES LETTRES DE SULLY PRUDHOMME

Nice, 11 mars 69.

MON CHER AMI,

Votre bonne lettre m'a causé beaucoup de joie, et aussi du regret de ne vous avoir pas devancé en vous donnant de mes nouvelles ; je suis en retard pour toutes choses, car je ne sais rien faire en son temps, les jours passent et, sans oublier, je néglige.

Je suis installé ici assez commodément à peu de distance de ma famille, dans des conditions favorables au recueillement et au travail. J'ai mis la dernière main à mon nouveau volume de poésies (*les Solitudes*), j'ai envoyé le manuscrit à Gaston Paris. On m'a demandé plusieurs changements et corrections, que j'ai faits, et enfin me voilà débarrassé de cette besogne ; le manuscrit est maintenant à l'impression. Que ferai-je à présent ? Je n'en sais rien ; la philosophie me tente, la poésie réclame ses droits. Il y a de graves inconvénients à diviser ses forces ; si j'étais sage ou plutôt très ambitieux je sacrifierais l'une de mes deux aptitudes au profit de l'autre ; je n'entendrais plus les

éternelles remontrances de mes amis sur la stérilité de la spéculation philosophique et le détriment qui en résulte pour la faculté littéraire, je concentrerais tous mes efforts sur une seule chose, et je me donnerais plus de chance d'y réussir. Mais je ne puis consentir à une abdication si absolue ; je ne résiste pas à la tentation de gravir de nouveau cette âpre montagne de la Vérité d'où j'ai dégringolé déjà tant de fois ; il me semble toujours que je découvrirai un sentier plus praticable, et séduit par les premières fleurs de la route, je vais, je monte jusqu'aux neiges : Qui voudra bien m'y suivre ? Qui s'intéresse à cette ascension téméraire ? Vous et quelques autres, mais le public ? Je suis très content que ma préface ait soutenu la seconde lecture que vous en avez faite. L'expression de mes idées n'a pu être entière et sans brouillard ; car je ne me sentais pas en parfaite possession des plus importantes, bien que j'en eusse une conscience instinctive aussi forte qu'une conviction assurée. Je laisserai mûrir dans mon esprit les premiers aperçus et quand ils y auront pris une netteté suffisante, je serai plus à mon aise pour leur donner la forme que je voudrai et j'en ferai un livre ; je n'y pense pas pour le moment. Me voici parvenu au point où il ne m'est plus permis de me répéter, de tergiverser et de me borner à des pièces de vers détachées et des études. Il faut que je conçoive un vrai poème ou que je me taise. Cela demande réflexion, je n'ai pas pris encore ma détermination.

La fin de votre lettre m'a donné beaucoup à penser. J'approuve tout ce que vous dites sur la condition inique du travail manuel, sur la nécessité et la possibilité de le relever, enfin sur la résolution très courageuse que vous avez prise de vous consacrer à l'étude de ces questions capitales. Vous avez souvent rêvé d'être poète, ou artiste, ou savant ! Ah ! mon cher, quelle âme bien faite n'a

formé ce rêve ? Je plains l'homme qui ne l'a jamais caressé et j'admire celui qui, sachant mesurer du regard l'immensité des travaux antérieurs dans tous les genres et ce qu'il faut de génie pour y ajouter une œuvre *vraiment neuve,* se résigne à n'être qu'un bon soldat dans l'armée des justes, un bon ouvrier dans l'atelier des travailleurs. Croyez-vous que les petites ovations de salon, les petits succès de coterie puissent faire longtemps illusion au débutant qui les obtient ? On a vite reconnu qu'il n'y avait de nouveau dans les productions dont on espérait tant, qne la nouveauté même de l'âme qui les avait créées ; plus on apprend, plus on se retrouve dans ses prédécesseurs, plus on aperçoit la difficulté et la rareté de l'invention. Mais, à côté de ces tentatives aventureuses de l'esprit pour conquérir d'un coup la gloire, il y a la persévérante et modeste recherche du vrai selon la portée naturelle des facultés ; c'est comme l'alluvion lente et sûre des études constantes ; aucune déception n'y est possible. Comment fera-t-on comprendre à un bachelier qu'il n'est pas destiné à la renommée ? Il faut qu'il s'en convainque lui-même. Je deviens très humble, mon cher ami, la passion me pousse où ma sagesse naissante voudrait m'arrêter. Je vous félicite d'en avoir fini avec la chimère.

Adieu, je vous reverrai le mois prochain, je pense. Je vous serre la main cordialement.

SULLY PRUDHOMME.

Clermont, 23 mai 71.

MON CHER AMI,

J'ai reçu hier votre lettre et j'ai été enchanté d'avoir de vos nouvelles, je n'avais pas votre adresse et j'étais inquiet

sur votre sort depuis le jour où vous êtes venu me voir ; les choses en sont arrivées à un point où il n'était plus prudent pour vous de rester à Paris ; vous avez sur nous autres l'avantage de vous rendre utile à la cause de l'ordre en favorisant autant que possible la volonté de travailler, chez les ouvriers que vous occupez ; ce que vous me dites, du reste, de leur peu de discernement moral ne me surprend pas ; la nécessité est une terrible corruptrice, il faut en tenir grand compte pour être juste envers tous ces malheureux ; aussi avez-vous bien raison de rejeter la vraie culpabilité sur les meneurs ; il serait désirable que Thiers maintînt sa promesse de ne poursuivre que ceux-là et de ménager les égarés.

Les nouvelles que nous recevons aujourd'hui par le télégraphe sont excellentes : l'armée est maîtresse de Paris sauf Montmartre ; il n'est plus douteux que l'insurrection soit matée ; j'espère donc que nous nous reverrons dans peu de temps. Je suis ici avec ma sœur, mon beau-frère et mon neveu ; nous vivons dans une retraite assez monotone ; je m'ennnuierais beaucoup si je ne me créais des occupations ; j'ai d'ailleurs l'habitude de chercher plutôt au dedans qu'au dehors les conditions de ma vie, de sorte que je m'arrange assez bien de la solitude ; je travaille un peu, mais il m'est impossible de fabriquer un seul vers ; ce sont les questions économiques qui m'attirent maintenant ; le problème social se dresse devant nous comme un spectre obsédant, c'est le seul côté positif de ma pensée ; il est vrai que ce problème devient de jour en jour plus pressant et pour ainsi dire dramatique. Les conservateurs dans le sens étroit du mot ne font que soutenir par des échafaudages hâtifs la maison qui croule ; il serait temps que la difficulté fût abordée de front par les hommes que leur position met en relation constante avec la classe

ouvrière, au lieu de laisser à celle-ci le soin d'une solution qu'elle est trop ignorante pour trouver et trop faible pour imposer. Voilà, mon cher ami, l'immense tâche qui vous incombe à vous autres industriels et capitalistes ; les théoriciens ne peuvent que vous gagner des adhérents dans les régions de la science, mais vous seuls pouvez appliquer le bien rêvé par les prétendus utopistes. A ce propos, j'ignore si votre article a paru dans la Revue ; il vaudrait mieux que l'insertion en eût été différée ; le moment est proche où toutes ces questions seront plus que jamais à l'ordre du jour.

Je suis aise d'apprendre que vous avez trouvé Lafenestre en bonne voie et que vous avez de bonnes nouvelles de notre Gaston. Il me tarde beaucoup de nous voir tous réunis. Pour moi, je ne puis dire que je me porte bien. J'ai un dérangement d'estomac dont je souffre depuis une quinzaine de jours; depuis dix-huit mois je ne suis jamais bien portant. Votre affectueux souvenir m'a été extrêmement sensible : tout est plus vivement éprouvé dans l'éloignement. A bientôt une poignée de mains de chair et d'os ; en attendant je vous envoie mes meilleures amitiés.

SULLY PRUDHOMME.

Samedi (juin 1871).

MON BIEN CHER AMI,

Vous êtes toujours plein de gentillesse pour moi, vous êtes venu pour me voir jusqu'en mon trou et vous m'envoyez votre article de la *Revue des Deux Mondes*. Je l'avais lu et je ne puis qu'applaudir à la bonne position que vous prenez dans l'unique revue française qui soit à peu près

lue dans tous les pays. J'en exprimais mon plaisir à Monsieur votre père, que j'ai rencontré l'autre jour au service du pauvre père Guéroult. Je l'ai pris pour Legouvé et il m'a pris pour Deharme, erreur mutuelle qui trouve son excuse dans sa réciprocité, bien que toutefois je me sente beaucoup plus coupable, vu mon âge et ma modeste personnalité. Voilà ce que c'est d'être distrait. Faites-moi pardonner cela. Je compte aller vous serrer la main avant mon départ pour Luchon qui aura lieu dans le milieu de la semaine prochaine. Cependant il se peut que mes dernières affaires jointes à la chaleur excessive me rendent ingrat envers vous, mais ce sera par lâcheté, non par oubli. Je vous serre bien affectueusement la main.

SULLY PRUDHOMME.

Vichy, 16 août 71.

MON CHER AMI,

Il y a huit jours que j'ai votre billet sous les yeux avec l'intention de vous écrire, et je ne sais quelle sorcellerie m'en empêche. Il est vrai que je suis rendu excessivement paresseux par l'état de ma santé qui laisse beaucoup à désirer. Ma dyspepsie, pour laquelle je suis venu ici, est en excellente voie de guérison. Mais les eaux ont réveillé chez moi tous les maux latents dont je me croyais débarrassé ; j'ai des effets nerveux très pénibles, et une courbature rhumatismale qui m'empêche de marcher ou à peu près ; j'ai, en outre, la plus cruelle constipation que j'aie jamais éprouvée ; je dors mal avec toutes ces infirmités ; la chaleur orageuse qu'il fait ici me tue, et en somme je ne vaux pas grand'chose.

Vous déplorez l'état critique des affaires du pays, je vois l'avenir fort en noir et ne puis prévoir où nous allons. Les vaincus me paraissent tout prêts à recommencer, leur attitude est menaçante, et la façon dont ils sont traités n'est pas faite pour les intimider beaucoup.

Allez-vous chez Gaston ? Je vais lui écrire ; si vous le voyez ces jours-ci, faites-lui bien mes amitiés. Je néglige tout le monde, tant je suis paralysé et dégoûté par mon état maladif qui dure depuis bien longtemps sans amélioration décisive.

Au revoir, mon cher ami, ceci n'est qu'un mot de souvenir et de remerciement.

A vous de tout cœur.

SULLY PRUDHOMME.

Dimanche, 18 oct. 74.

MON CHER AMI,

Combien je vous remercie de votre empressement à venir me voir ! Je voulais vous l'écrire pour vous exprimer tout mon regret de n'avoir pas été à mon poste pour vous recevoir lors de votre première visite ; puis mille distractions m'en ont empêché et votre nouvelle visite, encore vaine, a devancé les effets de ma bonne intention. Je vais maintenant rester chez moi le lundi comme d'habitude, mais ce jour ne nous réunit guère plus que les autres, car vous n'êtes libre que vers le dîner ; je ne sais encore comment va s'organiser ma vie, car j'arrive depuis peu de la mer et j'ai tant de menues affaires arriérées que je n'ai aucune régularité encore dans mes sorties ; je vais être absent à toute heure avant que j'ai déblayé mes jour-

nées encombrées. Toutefois je suis fréquemment chez moi avant le dîner.

J'ai lu avec le plus vif intérêt le discours de Du Bois-Reymond. J'ai éprouvé un sentiment d'extrême satisfaction en trouvant ses vues si conformes à celles que j'ai développées dans ma préface de Lucrèce, et l'autorité de son érudition me confirme dans mes opinions, si pauvrement servies par mes connaissances. J'ai essayé là d'établir aussi que les phénomènes de sensation et les phénomènes de mouvement, qui se manifestent à la limite des deux mondes, le moral et le physique, sont irréductibles entre eux, c'est-à-dire que les premiers ne sont pas les *résultants* des seconds, bien qu'ils les aient pour *conditions*. Mais j'ai repoussé aussi l'hypothèse d'un double substratum de ces deux classes de phénomènes, comme téméraire et exclusive de toute solution ; j'ai enfin considéré aussi l'admission d'un substratum unique, se révélant à nous, d'une part au moyen des sens, de l'autre au moyen de la conscience comme la seule hypothèse prudente et féconde.

Certes la philosophie n'a rien de mieux à faire que de suivre pas à pas la science qui donne, pour ainsi dire, un corps à ses spéculations, qui confère aux mots qu'elle emploie une signification concrète ; il semble que les savants enseignent aujourd'hui aux philosophes le sens et la portée de ce qu'ils ont dit ; mais les philosophes ont eu des pressentiments souvent vérifiés, depuis Epicure, et il faut leur en savoir gré.

Mes meilleures amitiés.

SULLY PRUDHOMME.

•

Je reviens du Tréport avec plus de forces, mais dans un état de surexcitation nerveuse qui m'interdit toute application d'esprit prolongée. J'ai travaillé avec assez de fruit,

mais, hélas, à des choses qui intéressent peu de gens ; j'ai en outre un recueil de vers presque achevé ; mon année sera moins stérile que je ne le craignais.

S.

Paris, 14 juin 1877.

MON CHER AMI,

C'est avec émotion que j'ai lu la lettre affectueuse que vous m'avez adressée pour m'annoncer vos fiançailles. Il a allu un bien fort arriéré d'obligations et de correspondance acccumulées pendant mon absence, pour m'empêcher de vous répondre dès mon arrivée. Je voulais le faire comme je le sentais, et tant de choses me venaient au cœur et à la pensée que j'attendais du loisir pour vous les écrire à mon aise. Le loisir n'est pas venu, et en ce moment même je suis souffrant pour avoir trop couru par la grande chaleur ; j'ai la tête et la poitrine prises, ce qui me rend toute application pénible. J'ai dû faire aussi des pas et des phrases à propos de mon prix académique ; ce n'est pas le payer trop cher, mais je trouve toujours moyen de n'être heureux qu'à moitié. Vous allez l'être tout à fait, mon cher ami, votre bonheur sera tel que vous le rêviez, puisque vous avez eu la sagesse de ne pas rêver sans agir ; je m'aperçois tous les jours que le bonheur ne se fait pas tout seul, même dans les meilleures conditions. D'autre part des garanties singulièrement complètes vous donnent toute sécurité. J'ignorais au dernier dîner qui nous a réunis chez Philippe Delaroche-Vernet que ma voisine dût si tôt vous être si chère. Je ne me fais aucun scrupule de vous avoir disputé son entretien ; vous allez goûter toute votre vie une grâce d'esprit et de langage que je n'ai pu

apprécier qu'en passant ; assez toutefois pour que mes félicitations ne soient pas banales ; et je n'ai pas besoin d'être grand sorcier pour deviner ce qu'un visage noble et fin promet de qualités précieuses. Mais n'ayez peur que je devienne descriptif, je sens trop bien que de nous deux ce n'est pas moi qui suis le poète aujourd'hui et mon dithyrambe vous ferait pitié.

Je me réjouis de ce que vous vous mariez sans changer de milieu ; le mariage des amis est trop souvent redoutable aux endurcis du célibat ; mais vous me donnez l'espoir que mes liens d'amitié avec vous n'auront qu'à se dédoubler, et ce que vous me dites à cet égard m'est bien sensible. Depuis notre rencontre au Vatican, il y a longtemps déjà, je me suis attaché à vous de plus en plus à mesure que nos entretiens plus intimes me révélaient davantage la communauté de nos goûts, et j'ai souvent admiré comment vous avez su garder entier l'amour de l'étude et des lettres au milieu de succès d'un autre ordre, de sorte que je vous ai toujours fait confident et complice de mes élucubrations avec un parfait abandon. J'espère bien que ce commerce entre nous restera le même. Tout ce que je vous dis là ne se dit guère à brûle-pourpoint, aussi je suis tout aise que l'occasion s'offre à moi, et si belle ! de vous exprimer ma bonne amitié avec ses motifs anciens et sérieux. J'ai fait part de la bonne nouvelle à mon ami Léon Derosne qui m'a chargé de vous en faire ses meilleurs compliments.

Je vous serre bien cordialement les mains.

SULLY PRUDHOMME.

Paris, 8 juin 1878.

MON CHER AMI,

Je voulais ces jours-ci aller vous remercier de votre affectueuse lettre et vous féliciter de la bonne nouvelle

que vous m'annoncez de la naissance de votre fils, mais depuis quelque temps je suis si peu libre que je n'en ai pas eu de loisir, et je m'en veux de ne vous avoir pas encore répondu. Mes félicitations ne sont point banales, bien que je ne connaisse pas le trouble étrange et doux dont vous me parlez, car ce que vous m'en dites avec tant d'amicale intimité me le fait comprendre. Puis je m'y sens un peu initié par ma sym pathie pour les enfants ; il y a en eux quelque chose qui m'attendrit tout en m'égayant, comme si j'éprouvais qu'ils me manquent au moment même où ils me charment. C'est du moins ce que je ressens auprès de mon petit neveu, et certes, si l'affection que j'ai pour lui n'est qu'une pâle image de l'amour paternel, je me fais de ce sentiment la plus haute idée, et je puis apprécier le bonheur qui vous attend. Je m'imagine aussi que la naissance d'un enfant en accomplissant les fins de l'amour le consacre et l'assure mieux encore ; et votre lettre me suggère à ce sujet une foule de réflexions qu'il serait superflu de communiquer à ceux qui là dessus auraient tout à m'apprendre.

Enfin je suis frappé du jugement que vous portez sur les alternatives de deuil et de joie dont la vie est faite, et qui, par une compensation profonde, la rendent attachante, en somme, pour ceux qui l'acceptent sérieusement. Voilà trop de philosophie, mon cher ami, mais vous m'y sollicitez, et c'est d'ailleurs le tour habituel de nos entretiens, et il me plaît qu'ils ne perdent rien de leur caractère ancien. Je vous prie de présenter tous mes compliments à l'heureuse jeune mère ; le moment de la plaindre est passé et lui semble déjà si loin qu'il ne sied de lui parler que de sa grande joie.

La nouvelle que vous me donnez du mariage de votre frère m'est encore une occasion de vous féliciter tous. Ainsi votre famille va se rajeunissant ; le grand vide que

vous ne pourrez jamais oublier [1], ne saurait cependant décourager l'espérance, et puisqu'il n'est aucune destinée sans mélange, il est permis d'envier la vôtre, malgré se épreuves.

Veuillez présenter mes respects à votre cher entourage et recevoir la nouvelle expression de ma vive amitié.

SULLY PRUDHOMME.

Paris, samedi.

MON CHER AMI,

Je suis bien heureux que mon troisième petit volume vous ait plu. Vous y avez trouvé quelques pièces que vous ne connaissiez pas. J'ai fait le prologue de la comédie de Gondinet pour des amis ; j'hésitais à l'introduire dans le recueil, parce que le genre gai n'est pas le mien ; la pièce politique sur Thiers me rendait aussi perplexe ; plusieurs passages en deviendront peu intelligibles. Je l'ai mise pourtant dans ce volume, et si elle n'y fait pas tache, tant mieux. Je m'occupe en ce moment de charpenter un poème ; j'y travaillerai à la campagne chez Jules Guiffrey où je vais la semaine prochaine. Je suis malheureusement pris tous les premiers jours de cette semaine jusqu'à vendredi, jour de mon départ. J'ai donc le regret de ne pouvoir dîner avec vous, ni déjeuner lundi parce que je suis obligé d'aller à une messe de mariage à Chatou. J'espère bien cependant vous voir avant de quitter Paris ; veuillez présenter à Madame d'Eichthal mes plus affectueux compliments et embrasser votre magnifique bébé pour moi, en attendant que je le fasse moi-même.

Bien à vous de tout cœur.

SULLY PRUDHOMME.

1. La mort de ma mère.

Cannes, 30 X^{bre} 78.

MON CHER AMI,

J'ai lu avec le plus vif plaisir votre affectueuse lettre, et si je n'y ai pas répondu sur-le-champ, c'est que je voulais d'abord mettre à jour un gros arriéré de correspondance que j'avais sur la conscience et que l'approche de la nouvelle année me rendait plus urgent encore d'expédier. Puis je suis ici extrêmement paresseux, et il paraît que c'est le premier effet ordinaire du climat. Nous avons une température très douce malgré la fréquence inusitée des pluies, et je vous écris dans une chambre sans feu. Il n'est pas encore question pour moi de me remettre au travail, car, outre cette paresse que je subis comme tout le monde, j'ai l'esprit encore fatigué et incapable d'une attention prolongée. Le calme dont je suis entouré et qui me pénètre m'est d'ailleurs très salutaire. Je prends un grand bain de repos et de silence. Ce n'est pas toutefois que je sois solitaire, car j'ai trouvé ici beaucoup plus de relations que je n'en attendais, mais ma vie est incomparablement moins agitée qu'à Paris. Plusieurs personnes qui me connaissaient indirectement par mes livres ou par des amis communs m'ont témoigné le désir d'entrer en relations avec moi, entre autres le docteur Cazalis, dont le père vient assez souvent chez Lemerre, et le docteur de Valcourt qui connaît Brachet et dont la femme est liée avec les Paul Casimir Périer que je vois à Paris. Enfin une famille Hayem (Hayem a posé pour la tête de St Jean de Henner) m'est aussi une société sympathique. Vous voyez que je n'ai pas à craindre l'isolement. Je redouterais plutôt l'envahissement. J'attends, en outre, des amis de Bourgogne,

qui m'avaient donné rendez-vous ici et qui devraient y être arrivés déjà. Je compte donc passer un hiver agréable qui réparera mes forces. Je veux recouvrer tout à fait ma santé pour achever des études en prose que j'ai commencées depuis longtemps sur quelques points de philosophie et d'esthétique. J'ai aussi un sujet de poème en tête ; je voudrais en faire le plan ici, ce qui ne me fatiguerait pas et me serait fort utile car le plus souvent c'est l'absence de plan qui nuit à mes poèmes. Ensuite je n'aurais plus qu'à m'occuper de la versification. Malgré le mauvais temps j'ai pu faire déjà de belles promenades grâce à des éclaircies : rien n'est plus varié que l'aspect de ce pays. J'ai de mes fenêtres une vue admirable sur la mer, les îles Ste Marguerite et St Honorat et sur les montagnes de l'Estérel.

Vous avez, à Paris, un temps affreux, je ne m'étonne pas que Madame d'Eichthal en souffre et qu'elle soit obligée à beaucoup de précautions. Il est vrai qu'à défaut de soleil elle a le minois souriant de son enfant. J'ai été saisi de la beauté de ce petit et de son air de santé robuste. Il faut vous abandonner sans réserve à la diversion que votre bonheur de père doit apporter à votre chagrin de fils. Je n'ai pas eu les mêmes consolations, et je souffre bien à certains moments d'avoir fait violence, par le célibat, à la loi de la nature qui balance les peines par des joies dans le cœur de ceux qui lui obéissent.

Faites, je vous prie, mes amitiés, à Gaston, quand vous le verrez, dites-lui bien que je ne l'oublie pas, non plus que mes amis Delaroche. Veuillez faire agréer à Madame d'Eichthal et agréer pour vous-même mes meilleurs souhaits pour la nouvelle année et mes plus affectueux sentiments.

SULLY PRUDHOMME.

Versailles, 7 7bre 78. 8, rue des Réservoirs.

Combien je vous remercie, mon cher ami, des témoignages si empressés d'intérêt que vous me donnez dès votre retour à Paris! Je vous verrais avec le plus vif plaisir, si je ne craignais d'abuser de votre bonne volonté en acceptant votre proposition de venir me voir. Je ne puis cependant me résigner à me priver définitivement de l'espoir de vous serrer la main avant mon départ d'ici, c'est-à-dire avant le 14 de ce mois. Si donc vous trouvez le temps de faire ce voyage, ayez le bonté de me prévenir la veille par un mot, afin que je vous attende, car je suis fréquemment dans le parc ou chez ma sœur. Et, enfin, si Madame d'Eichthal permettait que vous vinssiez déjeuner avec moi, ce serait une vraie fête. Il ne m'est pas encore permis d'écrire, et c'est un peu en contrebande que je vous envoie ces lignes. Mais je suis seul en ce moment, et je tiens à ce que ma lettre soit mise à la poste aujourd'hui.

SULLY PRUDHOMME.

Nanterre, 20 oct. 79.

MON CHER AMI,

Je reçois votre lettre à Nanterre, chez mon ami Bernard Derosne qui m'a laissé sa maison pendant un voyage qu'il fait en Italie. Mon séjour ici touche à sa fin, je compte retourner à Paris mercredi où jeudi prochains. Je resterai chez moi pour mes amis tous les lundis comme les autres années, mais si vos affaires vous permettent de venir me voir dès mon arrivée, je vous attendrai vendredi jusqu'à

deux heures. Il y a si longtemps que nous ne nous sommes vus que je désire retarder le moins possible le plaisir de vous serrer la main et de causer avec vous. J'ai appris la cruelle perte que venez de subir ; j'ai trouvé la lettre de faire part chez moi à mon retour d'un voyage que j'ai fait avec ma famille en Suisse. Cette épreuve, me dites-vous, a été vaillamment supportée par Madame d'Eichthal. Félicitez-vous de son courage qui vous a épargné bien des inquiétudes. Sa douleur et la fatigue d'un long voyage devaient vous faire craindre que sa santé n'en fût ébranlée. Vous voilà en peu de temps frappés tous deux dans vos plus tendres affections, et il ne faut pas moins que la mine réjouissante de votre magnifique bébé pour vous rendre la foi dans le bonheur.

Du reste les gens qui, comme moi, vivent seuls et diminuent ainsi les chances du malheur en donnant moins de prise au mauvais destin, ne sont pas plus heureux pour cela. Je broie du noir en ce moment. Je déplore l'impossibilité où je suis, depuis un an, de faire un seul vers, et dès que je ne suis plus en état de travailler, la solitude où je vis me devient très sensible. Je caresse un plan de poème hérissé de difficultés. Mais je ne veux pas entreprendre sur notre prochain entretien.

Je vous prie de présenter mes amitiés respectueuses à Madame d'Eichthal, et je suis tout à vous cordialement.

SULLY PRUDHOMME.

J'oubliais de vous dire combien je suis touché de la sympathie littéraire que veut bien m'accorder Mad... Les témoignages de ce genre m'aiguillonnent un peu douloureusement depuis que je me sens trahi par mes facultés de rimeur. C'est comme un reproche de ne rien produire.

S

Ollans, 9 août 1880.

Mon cher ami,

La lettre que vous m'avez adressée à Paris m'a été renvoyée en Franche-Comté chez mes amis Derosne, où je suis installé pour un temps encore indéterminé. Je vous remercie beaucoup de ne pas m'avoir oublié au milieu de vos très intéressantes préoccupations, et je suis tout particulièrement sensible à la nouvelle que vous me donnez de la naissance de votre petite fille. Il me semble que Madame d'Eichthal doit être bien heureuse d'avoir une fille ; n'est-ce pas l'idéal d'avoir deux enfants dont l'aîné est un garçon ? Pour moi je ne conçois rien de mieux assorti, et vous devez être de mon avis. Je vous félicite donc de tout mon cœur. Quand on ne vise, comme moi, qu'à la paternité littéraire, on souffre, je vous assure, de se sentir stérile. C'est ce qui m'arrive depuis bientôt deux ans ; je ne puis me remettre sérieusement au travail. Les vers que j'ai faits chez Guiffrey et que j'ai lus à Gaston sont bien loin de me satisfaire; je les considère comme un pur exercice propre à me dérouiller l'esprit. Tout y est pénible et prosaïque. Mon chagrin de cette impuissance prolongée est très vif : j'ai renoncé à rimer ici, j'ai préféré reprendre une étude déjà très ancienne en prose sur les arts ; mais je ne m'y sens guère plus apte qu'à la versification.

Je suis encore incapable d'une attention soutenue, et tout effort intellectuel me coûte beaucoup. Enfin je patiente de mon mieux.

Vous me parlez du livre de Guy de Maupassant, je l'ai lu aussi. J'ai été frappé comme vous de la facture solide du vers et du sens poétique de l'auteur ; mais je déplore le choix des sujets qu'il a traités. Ce snobisme effréné,

cette absence de toute sensibilité morale, me répugnent. Il est vrai que ce poète est jeune, parait-il, et qu'on peut espérer une transformation de son goût. D'autre part il se pourrait bien que ce fût moi qui eusse tort de ne pas apprécier ce genre de poésie; je vieillis à coup sûr, et je ne suis plus capable de ressentir les passions toutes juvéniles qui animent la génération qui m'a suivi. Je crains toutefois que le *naturalisme* n'étende ses ravages jusque dans le domaine de la poésie. Les arts ne me semblent utiles que par la révélation qu'ils nous font des traits rares et beaux de la nature. Mais aujourd'hui on ne paraît plus se soucier du beau; le réel suffit. Je ne m'y habitue pas. Ma santé est assez bonne, je fais de l'exercice, je marche plus qu'à Paris. Gaston m'avait proposé de l'accompagner dans le voyage qu'il va faire en Grèce. Jamais je ne rencontrerai une aussi favorable occasion de voir l'Orient. Mais mon médecin ne me juge pas en état d'entreprendre un pareil voyage; j'en suis très afflgé.

Je vous prie, mon cher ami, de présenter mes affectueux respects et mes compliments à Madame d'Eichthal, d'embrasser vos chers enfants pour moi et de me croire votre toujours bien dévoué ami.

Sully Prudhomme.

Enghien, 67, Grande Rue. Vendredi.

Mon cher ami,

Il ne faut pas vendre la peau de l'ours avant de l'avoir tué; j'ai bon espoir, mais on ne peut, en pareille matière, avoir aucune certitude, on ignore le dessous des cartes. Je prends néanmoins dès aujourd'hui bonne note de la gracieuse demande que vous me faites pour Madame d'Eichthal et pour vous de billets pour la séance académique.

J'ignore de combien on en dispose, mais j'espère bien qu'on en peut offrir à ses plus chers amis en nombre suffisant. Gaston me renseignera sur ce point ; il vous a dit que je me préparais déjà ; en effet je ne voudrais pas être pris au dépourvu et je commence à étudier les dix gros volumes de l'*Histoire du Gouvernement Parlementaire*. Cette lecture m'intéresse, mais combien je suis étranger à tout cela ! Emmanuel Duvergier de Hauranne a été mon camarade au lycée Bonaparte. J'aurai, au besoin, par lui, des renseignements très particuliers. Les recommandations ne me manqueront pas auprès de Ribot ; Albert Dethomas m'a déjà proposé de me présenter à lui. Malgré toutes les ressources dont je disposerai, je suis effrayé de mon incompétence.

Monsieur votre père m'a fait l'honneur et le plaisir de m'envoyer un exemplaire de sa très curieuse étude sur Socrate. Je l'en ai remercié par une lettre que j'ai adressée rue des Mathurins, 100 ou 44 (je ne me rappelle pas lequel des deux numéros), je pense qu'il n'a pas changé d'habitation et que ma lettre lui est parvenue. J'ai peur de n'avoir été ni clair ni mesuré dans l'expression de mes doutes sur la Providence. Vous me rassurerez à ce sujet, quand nous nous reverrons. Je ne puis hélas, vous donner aucun rendez-vous certain ni prochain à Paris, car j'appartiens ici entièrement à ma sœur qui est très jalouse du peu de temps que je lui consacre tous les ans. Nous sommes ici pour jusqu'à la fin du mois. Nous ne jouissons d'ailleurs nullement de notre courte villégiature. Il pleut à torrents depuis une semaine.

Je vous prie de présenter mes affectueux respects à Madame d'Eichthal, et je vous serre bien cordialement la main.

Sully Prudhomme.

10 X^{bre} 81.

Mon cher ami,

Je suis encore occupé du matin au soir à faire des visites à mes *confrères*. J'en suis affreusement fatigué. Mais il faut que j'aille chez chacun d'eux de nouveau. Vous ne pouviez donc pas me rencontrer chez moi. Combien je vous remercie de vos témoignages d'amitié! Oui certes j'accepte votre invitation à dîner pour le lundi 19. Ce sera une excellente occasion pour moi d'être présenté à M. Ribot.

Merci de tout cœur. En grande hâte.

Votre dévoué.

Sully Prudhomme.

Jeudi soir.

Mon cher ami,

Gaston est chez moi et nous venons de prendre jour pour lire ensemble mon discours qui est achevé. Je serais très heureux si vous pouviez vous joindre à lui pour critiquer ma tartine. C'est samedi soir que nous nous réunissons. Si vous n'étiez pas libre, nous nous arrangerions tous deux pour une nouvelle lecture.

Bien à vous de tout cœur.

Sully Prudhomme.

Paris, 15 février 82.

Mon cher ami,

Je vous remercie beaucoup des observations parfaitement justes que vous m'avez envoyées sur mon discours. J'en ai tenu compte comme vous le verrez. M. Camille

Doucet m'a écrit que ma réception aurait lieu le 23 ou le 30 du mois *prochain* ! Il savait que mon discours était achevé ou à peu près ; et il m'invite à le communiquer sans retard à Du Camp qui me le rendra pour que je le lime encore et que je le fasse copier. C'est aller vite en besogne.

Veuillez présenter mes affectueux respects à Madame d'Eichthal, et croyez-moi votre bien dévoué et reconnaissant.

SULLY PRUDHOMME.

Gaston que j'avais prié de me venir voir avant-hier au soir pour prendre connaissance des corrections que j'ai faites à mon discours, en a été content, et nous avons abrégé ensemble le passage sur l'Histoire du Gouvernement parlementaire.

S.

Paris, 16 mars 1882.

MON CHER AMI,

Je suis bien fâché d'avoir manqué vos visites réitérées. J'ai reçu votre lettre. Je ne vous oublie pas et vous enverrai bientôt les billets. Je vous écris ce billet en hâte ; je vais à l'Institut lire mon discours devant la commission.

Bien à vous cordialement.

SULLY PRUDHOMME.

Mardi.

MON CHER AMI,

Je vous remercie beaucoup de la bonne idée que vous avez eue de me communiquer l'article de la *Revue Criti-*

que relatif au traité de versification de Becq de Fouquières. J'ai lu cet article avec d'autant plus d'intérêt que je suis en train de lire l'ouvrage même qui m'a été prêté par Gaston. Je n'avais jamais essayé de me rendre compte des lois profondes et essentielles de la versification ; cette analyse m'a toujours paru excessivement délicate, elle n'est d'ailleurs pas très utile au poète, car il est bien plus important pour lui d'avoir le sentiment de son art que de s'en faire une théorie ; mais au point de vue philosophique rien n'est plus intéressant que ce genre de recherches. Vous devez avoir des opinions arrêtées sur cette matière, vous qui êtes musicien en même temps que lettré ; je serai très aise de les connaître. Je ne ne vous ai pas rencontré chez Gaston depuis longtemps et dans la semaine vos journées sont prises ; pour moi je suis presque toujours hors de chez moi, car j'ai le chagrin de ne pouvoir travailler encore. Je suis cependant fidèle à mes lundis ; on me trouve jusqu'à sept heures du soir : je n'irai à la campagne qu'au commencement de juin, j'espère bien pouvoir vous serrer la main avant de m'éloigner de Paris.

Veuillez présenter mes amitiés respectueuses à Madame d'Eichthal et croyez-moi votre toujours bien dévoué ami.

SULLY PRUDHOMME.

Jeudi.

MON CHER AMI,

Je suis en effet très fatigué des dîners en ville et des soirées, mais, puisque vous m'offrez une place à votre table dans l'intimité sans la moindre cérémonie, ce qui ne peut que me récréer et me reposer, je ne me priverai pas de ce plaisir par excès d'hygiène et je me propose d'aller

dîner avec vous samedi. Nous causerons un peu, ce que nous n'avons pas fait depuis longtemps.

Veuillez présenter mes affectueux respects et mes remerciements à Madame d'Eichthal, et agréer ma meilleure poignée de mains.

SULLY PRUDHOMME.

Vendredi.

MON CHER AMI,

Je ne puis malheureusement pas me rendre à votre gracieuse invitation, je suis déjà engagé. Je le regrette vivement ; il y a en effet si longtemps que je ne vous ai vu ! Vous êtes venu chez moi et j'étais encore absent. J'ai beaucoup travaillé cet été ; j'ai presque achevé mon travail sur la psychologie de l'artiste. Grosse besogne ! Je voudrais le terminer tout de suite, mais je n'en ai pas le loisir ; j'ai trouvé mille affaires en rentrant à Paris et me voilà déjà pris dans l'engrenage de la vie d'hiver, si peu favorable à l'étude !

Veuillez présenter mes affectueux hommages à Madame d'Eichthal et me croire votre toujours bien dévoué.

SULLY PRUDHOMME.

Jeudi.

MON CHER AMI,

Je suis allé ce matin rue Mogador pour vous voir ; on m'a dit qne vous n'y habitiez plus. J'avais négligé de regarder votre adresse sur la carte que vous avez laissée chez moi pendant mon absence ; je ne suis pas rentré ce matin, je chercherai cette carte à mon retour, elle doit porter votre nouvelle adresse, qui m'a été donnée par vos

anciens concierges. Je vous griffonne ces lignes pendant la séanee académique.

J'ai été retenu en Franche-Comté, d'où je suis revenu récemment, par une entorse qui m'a empêché de me rendre ici le 4 pour voter. Je suis à peine guéri de cet ennuyeux accident. J'irai vous serrer la main un de ces matins, mais je tiens à vous témoigner tout de suite mon vif désir de vous recevoir et mon regret d'avoir manqué votre visite. Je ne suis pas très satisfait de ma santé, et me voici ressaisi par mes obligations qui vont se multipliant tous les ans au préjudice de mon repos et de mes affections : je porte envie à ceux de mes confrères qui peuvent sauver leurs loisirs et leurs préférences au milieu des obsessions qui nous assiègent sous toutes les formes. Je ne travaille plus avec suite que pendant l'été. J'ai fait mon utile emploi de la saison dernière ; j'en suis au dixième chant de mon poème qui en aura onze ou douze.

A bientôt, mon cher ami, je ne sais ce que j'écris, car on fait une lecture.

Bien à vous de cœur.

SULLY PRUDHOMME.

Fontenay-le-Plessis, par Saint-Cyr (S.-et-O.).

MON CHER AMI,

Je suis surpris et désolé que vous n'ayez pas reçu l'exemplaire de mon livre que j'ai préparé chez Lemerre pour vous avec une centaine d'autres qui, du reste, sont arrivés à leurs destinataires avec une lenteur et une régularité désespérantes. Je n'ai pas un seul exemplaire disponible ici : je vous aurais envoyé sans retard ma dédicace. Vous n'avez pas pensé que je vous eusse oublié. Je suis

chez mon ami Guiffrey, où je commençais à me remettre sérieusement au travail quand j'ai reçu avis de la tâche terrible qui m'incombe. Je n'ai pas un moment à perdre. Je vous remercie de m'avoir adressé votre impression toute récente de Jocelyn. Il y a un temps infini que je n'ai rien lu de Lamartine ; j'ai besoin de faire appel à mes souvenirs, vous m'y aidez. Lafenestre est ici pour quelques jours, nous en causons ensemble. Mais je ne sais vraiment pas comment je pourrai en quelques pages (il faut qu'un discours en plein air à des auditeurs debout soit court), je ne sais comment je pourrai tout dire de ce que je ne dois pas négliger. Je n'ai guère hélas ! l'espoir de vous voir à Paris avant votre départ ; je ne ferai qu'y passer et ma sœur compte sur moi pour le peu de temps dont je disposerai.

Pardonnez-moi la hâte de ces lignes, je suis accablé en ce moment.

Bien à vous de tout cœur.

SULLY PRUDHOMME.

Ce que vous me dites des travaux inédits de votre père m'intéresse vivement. Je reçois la *Revue bleue,* mais je n'ai pas eu le loisir depuis longtemps de la lire et je n'ai pas même regardé ce que contenaient les derniers numéros. Je n'ai parcouru que la *Revue scientifique.* Mais je lirai l'étude sur l'*Être suprême* et la *Déclaration des droits.* Ne prenez pas la peine de me l'envoyer.

S.

15 août 94. Aulnay-Chatenay (Seine).

MON CHER AMI,

Votre intéressante lettre m'a rejoint ce matin, à la campagne où je suis avec ma sœur et mon neveu. Je reviens

de chez Guiffrey, où j'ai passé trois semaines, comme tous les ans. Ma santé est assez bonne, autant qu'elle peut l'être. Je m'applaudis du nouveau traitement que je suis. Je ne vous ai pas vu avant la séparation générale qui disperse les Parisiens. C'est en traversant Paris dernièrement que j'ai trouvé chez moi l'exemplaire de vos sonnets musicaux, qui m'y attendait. Je vous remercie de tout cœur de ce gracieux envoi. Le volume fait bonne figure et la lecture en est bien attrayante par la variété des motifs tirés d'un même sujet et par les trouvailles très heureuses de rimes et d'expressions, choses si importantes dans le sonnet! Je suis bien surpris de la rapidité avec laquelle vous vous êtes mis en pleine possession de toutes les ressources d'un art assez difficile en dépit de la simplicité de ses règles. Je ne parle ici que de l'art de la versification ; quant à l'inspiration qui est proprement la poésie, il ne faut pas songer à l'acquérir par l'étude et l'exercice ; on l'a eu ou on ne l'a pas. La musique vous est familière et, en outre, vous en êtes épris. De là une passion vive qui anime tous vos sonnets et leur communique un charme rare, aujourd'hui surtout que l'artifice supplante trop souvent l'érudition. Les nouveaux sonnets m'ont plu à l'égal des premiers que je connaissais. J'ai relevé dans quelques-uns encore certaines vers un peu forcés, un peu durs, chez lesquels la justesse de l'expression n'est acquise qu'au prix d'un effort sensible. Mais ces vers sont très peu nombreux, et la perfection n'est pas de ce monde.

Je vous prie, mon cher ami, de présenter mes hommages empressés à Madame votre belle-mère et d'embrasser pour moi votre jeune entourage. Je vous serre les mains bien affectueusement.

SULLY PRUDHOMME.

Aulnay, 12 juin 95, par Chatenay (Seine).

MON CHER AMI,

Votre intéressante lettre m'a rejoint à la campagne. J'y suis enrhumé et fatigué. Pardonnez-moi la brièveté de ma réponse. Certes, j'ai reçu votre ouvrage sur la politique [1] et si je ne vous ai pas remercié déjà, c'est que je voulais être en état de vous en donner en même temps mon impression. Mais j'ai été si accablé d'occupation que mes forces imparfaitement restaurées n'y suffisaient pas et je n'ai pu achever la lecture de ce livre qui exige de l'attention. Je ne pourrai en causer avec vous que plus tard ; je suis encore talonné par le poème que j'ai à faire sur le centenaire de la fondation de l'Institut pour le Théâtre français. C'est une besogne des plus pénibles pour moi et je ne sais si j'y réussirai.

J'ai réuni mes sept articles sur la curiosité et je les ai envoyés à Gaston Paris pour qu'il les critiquât avec sa logique puissante. Il ne me les a pas encore renvoyés : je les attends pour profiter de ses observations et porter le tout à Lemerre. J'en ai eu un bon témoignage de Lévy Brühl qui les a lus dans la *Nouvelle Revue* : il m'a conseillé d'en faire un volume. Ce que vous me dites de la lecture que vous faites de mes vers à des jeunes filles me touche vivement. C'est un auditoire délicat et naïf dont le jugement est sans appel pour toute une portion de mes poésies. Vous enseignez, j'en suis sûr, à votre élève, les principes traditionnels dont vous avez fait une si forte analyse. Je l'en félicite.

1. *Souveraineté du peuple et gouvernement.*

Je suis ici avec ma sœur et mon neveu comme tous les ans. J'y reviens après trois semaines de séjour chez mon vieil ami Guiffrey près de St Cyr. Je vous serre bien affectueusement la main, mon cher ami.

SULLY PRUDHOMME.

...Votre ouvrage est conçu avec une grande solidité ; l'histoire vous en a fourni tout le fond substantiel et vos déductions m'ont paru pour la plupart irréfutables. Je voudrais m'entendre avec vous une bonne fois, sur la valeur de la déclaration des droits de l'homme, et sur la souveraineté du peuple. Il est évident qu'une minorité y est associée à une majorité, mais à la suite d'un suffrage où tous les votants ont été appelés également, et il y a un quasi-contrat par lequel la minorité éventuelle a accepté son sort de vaincue. Je ne conçois pas une seule espèce d'État où toute tyrannie de ce genre puisse être évitée : mais tout cela demande à être examiné de plus près.

Je pense que vous avez lu des fragments de mon allocution aux élèves du lycée Condorcet, dans le *Temps* ou les *Débats*, car elle n'est pas encore imprimée en entier.

S.

Chatenay, 1er juin 1898.

MON CHER AMI,

Je viens de lire, à la campagne, la correspondance inédite de Stuart Mill avec votre père, dont vous m'avez envoyé fidèlement un exemplaire. Je vous remercie bien vivement du plaisir que je vous dois et de votre amical souvenir. Cette lecture m'a passionné ; je l'ai faite d'un trait hier. La lutte courtoise et franche entre le jeune

français et le jeune anglais au sujet du S[t] Simonisme est des plus caractéristiques. La conversion inavouée et pourtant sensible de Mill aux principes fondamentaux de cette docirine généreuse m'impressionne beaucoup. Je ne peux dans une lettre de quelques lignes vous analyser tout ce que j'ai éprouvé, à l'évocation d'un passé difficile à rapprocher sans tristesse de notre situation morale présente, car il me semble que nous ne sommes plus le champion des belles causes. Cette correspondance fait le plus grand honneur à la mémoire de votre père et à votre piété filiale par la publication que vous en avez faite.

Je vous serre bien affectueusement la main.

SULLY PRUDHOMME.

15 février 98.

Un mot seulement, mon cher ami, en hâte pour vous remercier de votre séduisante invitation que j'accepte avec plaisir, et de l'envoi d'un nouvel exemplaire de votre excellente étude sur le rythme du vers. Nous en causerons. Je ne m'occupe pas encore en réalité d'une nouvelle édition de mon volume sur la versification; je vous expliquerai tout cela.

A samedi 26.

Bien affectueusement à vous.

SULLY PRUDHOMME.

Chatenay (Seine), 2 juin 1907.

MON CHER AMI,

J'ai recouvré l'usage de mes yeux. Je suis heureux de

pouvoir vous remercier par ma plume de l'envoi que vous m'avez fait du recueil de vos sonnets, et spécialement du plaisir que j'ai eu à relire *Concert de voix* dont la dédicace m'est très agréable. C'est un livre qui vous fait grand honneur. Nous en causerons bientôt, je l'espère (sauf les mardis et les vendredis).

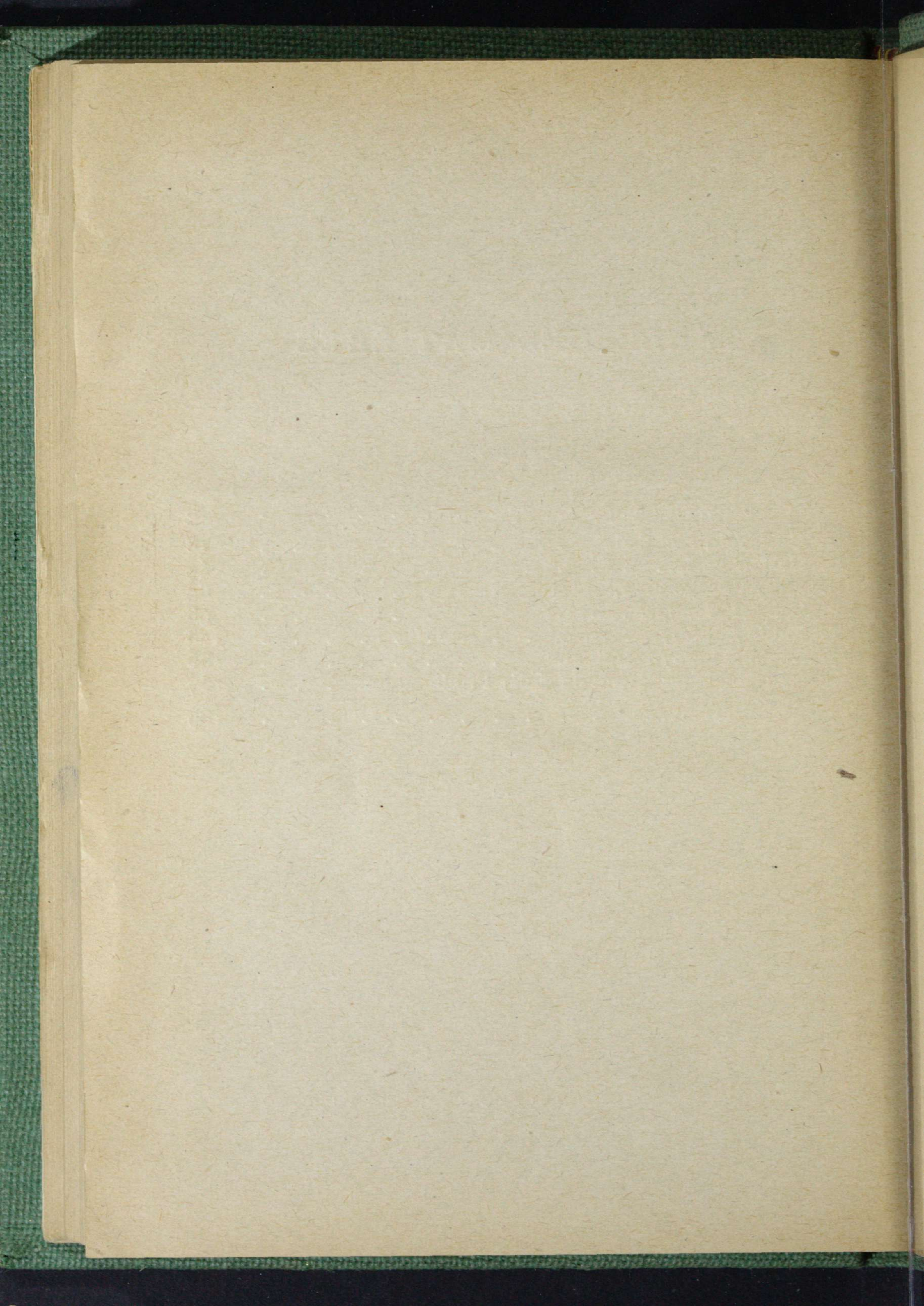
Je vous serre cordialement la main.

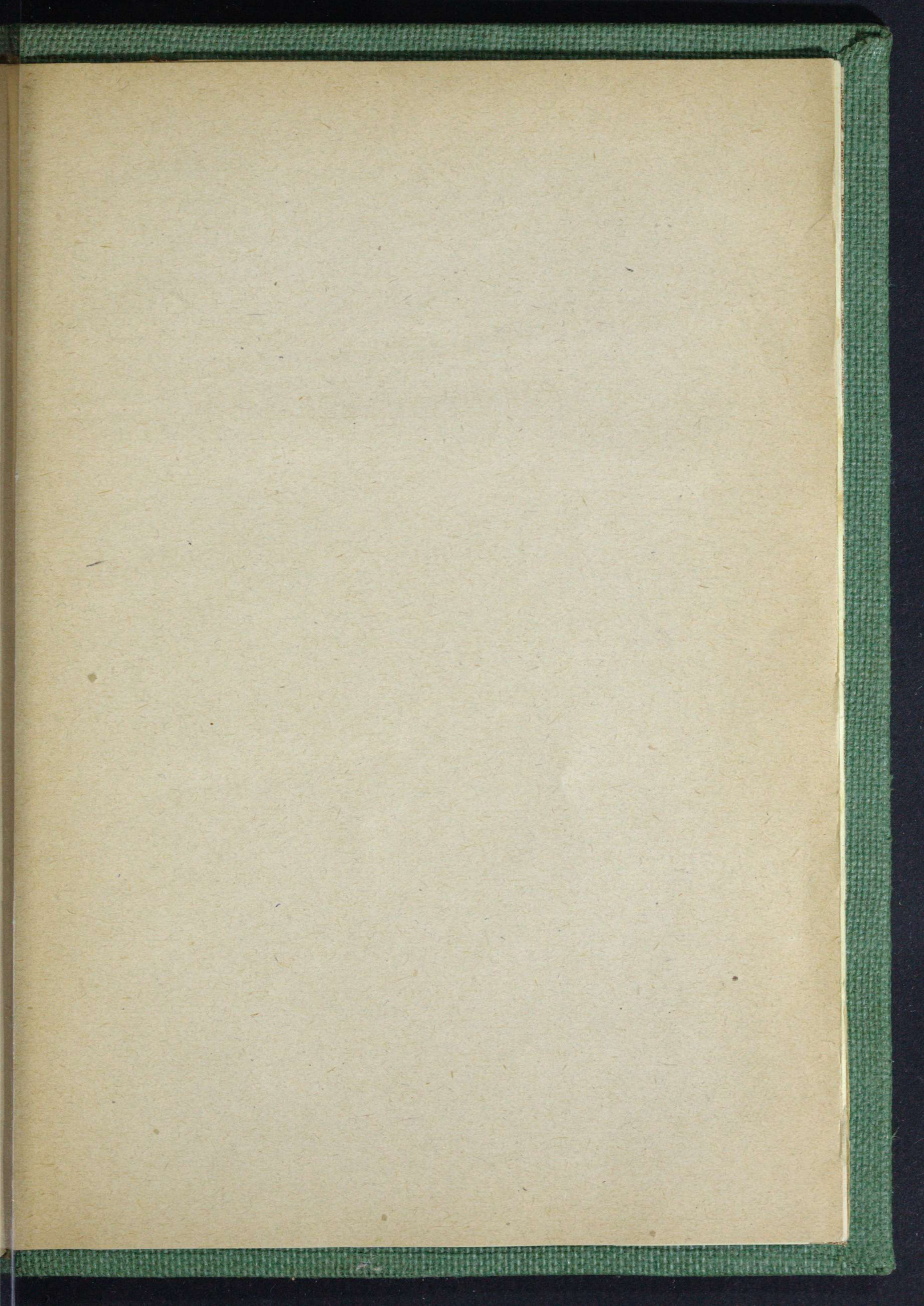
Votre vieil ami.

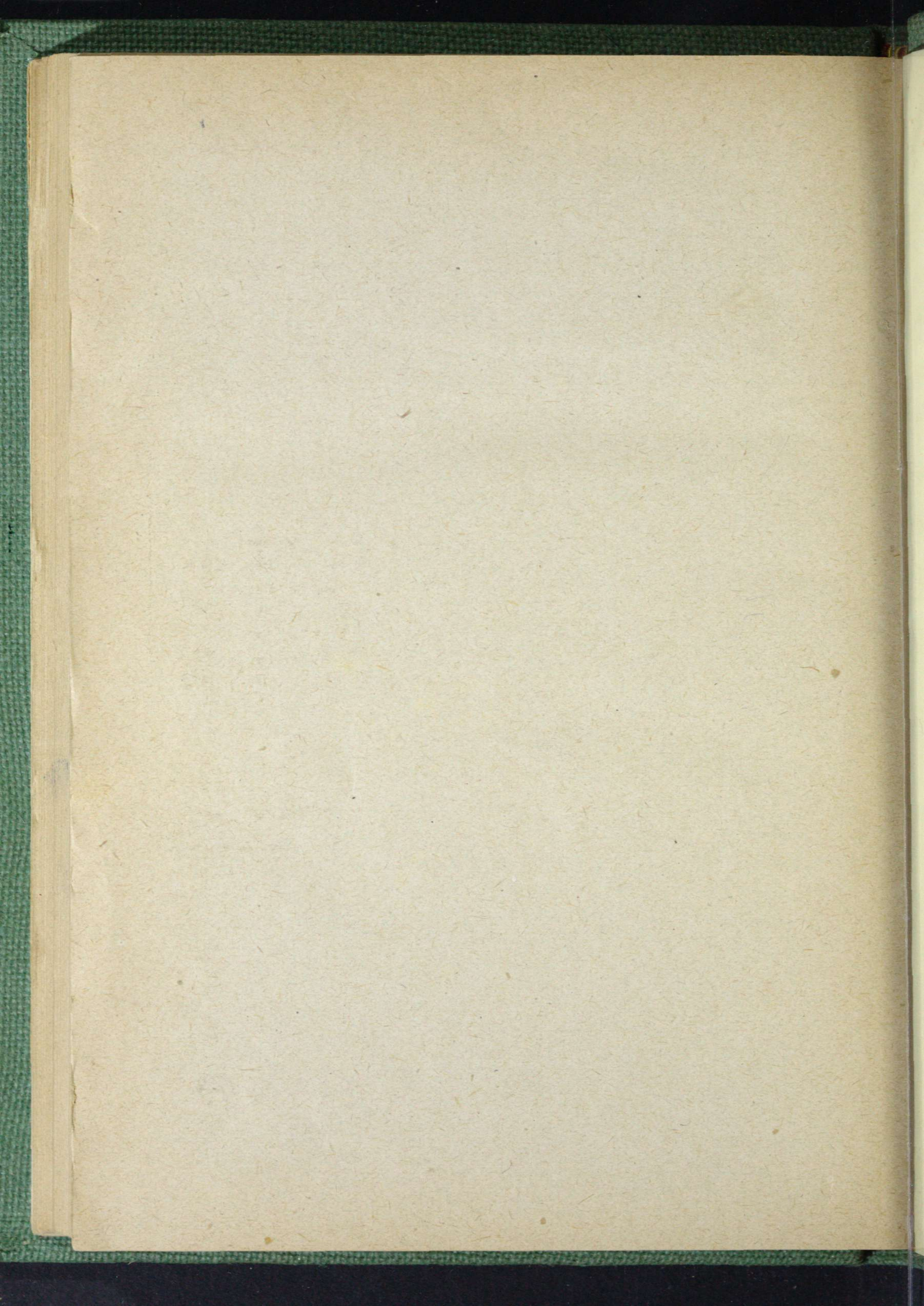
SULLY PRUDHOMME.

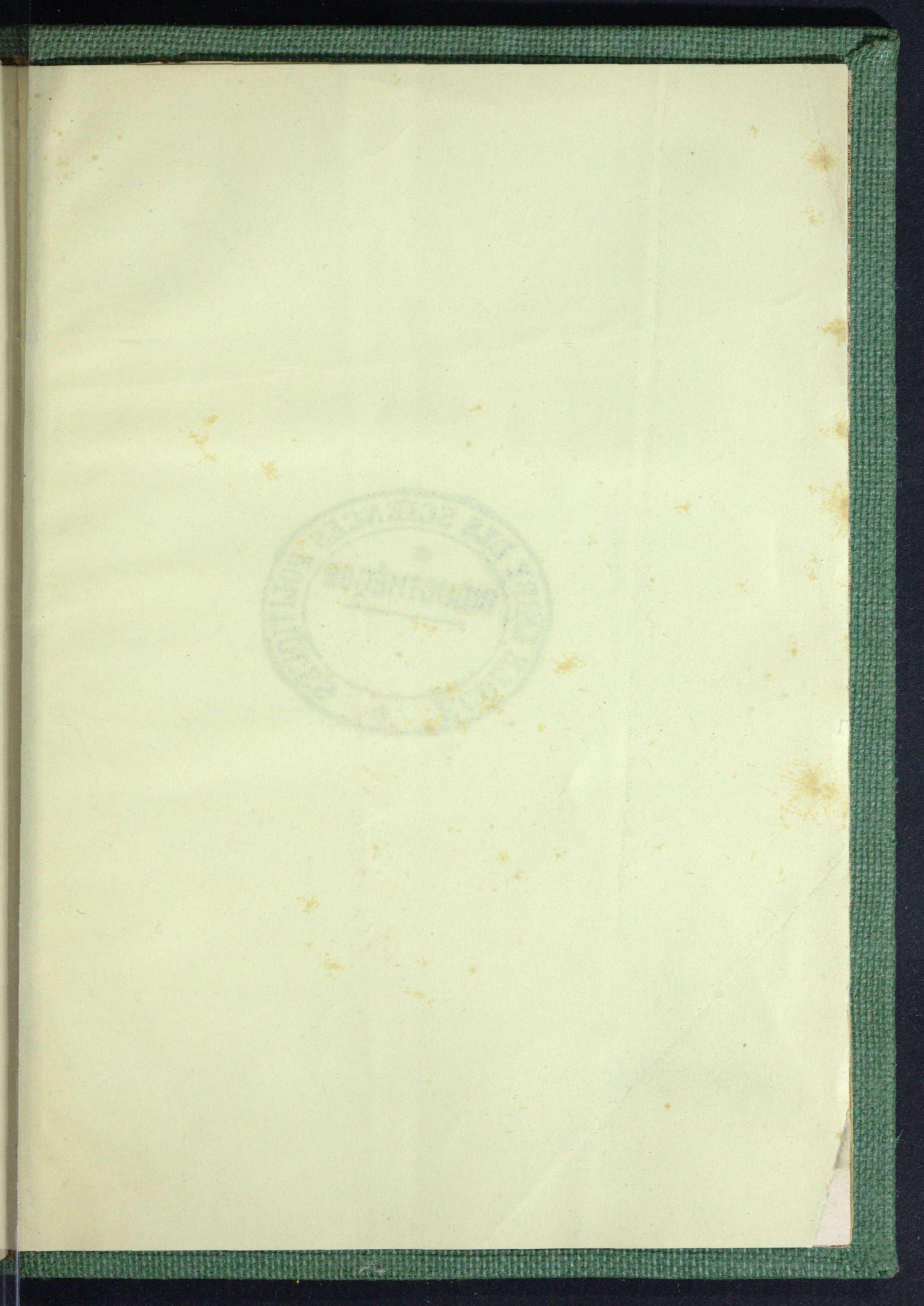
TABLE DES MATIÈRES

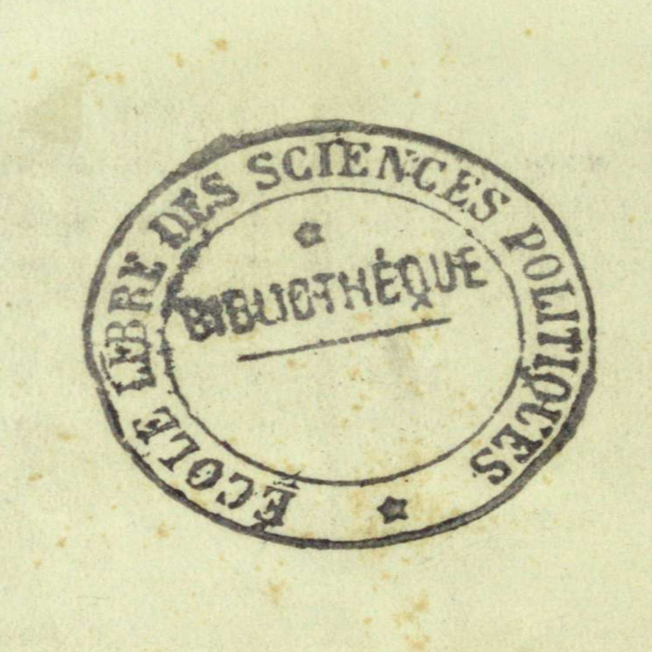
CHARTRES. — IMPRIMERIE DURAND, RUE FULBERT.










ÉCOLE LIBRE DES SCIENCES POLITIQUES
BIBLIOTHÈQUE

